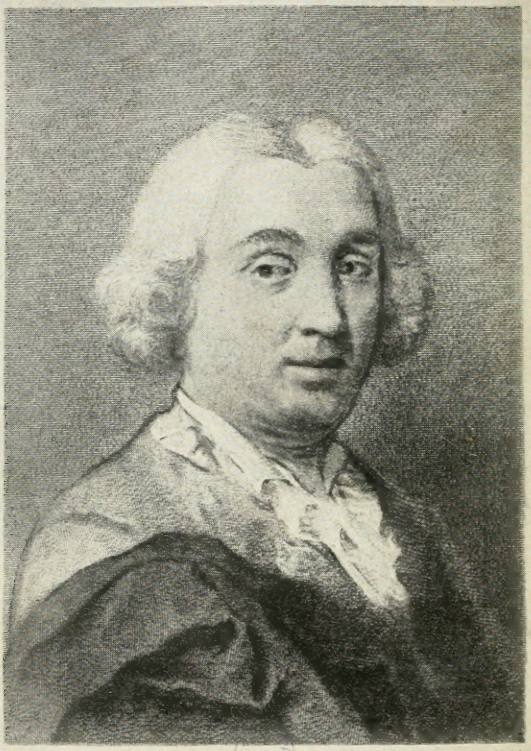
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01670741 6

I
1615
43

LA COMÉDIE
A VENISE
(GOLDONI - GOZZI)



Piazzetta del. Pitteri incid.

Carlo Goldoni Avvocato Veneto.

LES CENT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

LA COMÉDIE A VENISE (GOLDONI - GOZZI)

INTRODUCTION ET CHOIX

DE

EUGÈNE BOUVY
Bibliothécaire en chef de la Faculté de Droit de Paris.

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78

PQ
4695
F5
1919

INTRODUCTION

La vieillesse de Venise fut une vieillesse dorée. Son luxe, ses fêtes, son carnaval, firent de l'ancienne dominatrice des mers le rendez-vous de plaisirs de toute l'Europe au XVIIIe siècle. Son génie artistique survécut à sa puissance, et elle en garda jusqu'à la dernière heure le prestige. Elle eut les fresques de Tiepolo, les toiles de Canaletto, de Guardi et de Longhi, les pastels de la Rosalba. Elle eut une pléiade de compositeurs et de virtuoses que domine la noble figure de Benedetto Marcello. Passionnée de théâtre, les plus grands maîtres, Jomelli et Sacchini, Cimarosa et Paisiello, Piccini, Gluck, Hændel, Mozart, s'arrêtèrent chez elle, travaillèrent pour elle, partagèrent leur gloire avec elle. Et c'est à Venise que la vieille Comédie italienne, fanée, fripée, usée jusqu'à la corde, vint se réfugier et reprendre vie, réformée par Goldoni, transformée par Gozzi, pour disparaître, emportée dans la tourmente de la fin du siècle, en même temps que l'illustre République, patrie de Pantalon, à laquelle il semble qu'elle n'ait pas voulu survivre.

* * *

Il faut s'entendre sur ce mot de Comédie italienne.

Au temps de la Renaissance, Bibbiena, Arioste, Machiavel, l'Arétin, et d'autres moins célèbres qui vinrent après eux, composèrent, soit sur le modèle de Plaute et de Térence, soit en s'inspirant plus ou moins heureusement des règles de la *Poétique* d'Aristote, des comédies de forme classique dont les intrigues, les personnages, parfois même les titres rappellent ceux de leurs devanciers latins.

Parallèlement à ces comédies savantes, des écrivains sortis du peuple firent, dès le XVIe siècle, représenter en

diverses régions de l'Italie des comédies populaires ou villageoises, jouées par des acteurs de rencontre dans les villes et dans les campagnes, à la grande joie d'un public peu difficile, qui en faisait tous les frais. Florence eut ses *Farse*, Naples ses *Coviole;* Venise eut de véritables comédies, écrites en son dialecte et signées du Ruzzante et d'Andrea Calmo.

Tout cela n'est point la Comédie italienne. A part quelques brillantes exceptions, telle la *Mandragore* de Machiavel, tout cela, pris dans son ensemble, manque de personnalité et de relief, et ne saurait être considéré comme une création originale du génie italien.

La véritable comédie nationale de l'Italie, celle qui lui appartient en propre et de façon exclusive, celle qui fit durant trois siècles le tour et les délices de l'Europe, celle dont se nourrit Molière, et sans laquelle Venise n'aurait eu ni Goldoni, ni Gozzi, est la comédie à masques, la comédie improvisée sur simple canevas, la comédie où l'art du comédien consiste non pas seulement à réciter son rôle, mais à le créer de toutes pièces sur la scène, la *Commedia dell'arte*, pour l'appeler de son nom aussi pittoresque que significatif. Peut-être remonte-t-elle jusqu'aux Atellanes, cette forme primitive, improvisée et à masques, elle aussi, du théâtre comique latin. Le nez courbé du gros Maccus, l'habit multicolore de Sannio, défiant les révolutions et les siècles, auraient passé en héritage à Polichinelle et à Arlequin.

L'Italie, c'est là un fait hors de conteste, est la terre classique de l'improvisation. Dès que la langue a été fixée, l'improvisation y a surgi et fleuri : improvisation lyrique, profane ou sacrée, *canti d'amore* ou *laude* religieuses; improvisation narrative, histoires chevaleresques ou plaisantes débitées en plein vent par les *cantastorie* installés sur les places publiques; improvisation dramatique, dialogues des bateleurs, qui devinrent peu à peu de véritables actions scéniques, et passèrent des tréteaux de la foire sur de véritables théâtres. Un autre fait non moins certain, c'est que chaque contrée de l'Italie eut de très bonne heure

ses types grotesques, produits de l'imagination populaire. Ces types, se mêlant à d'autres plus anciens et prenant place avec eux sur les tréteaux, ont formé le noyau caractéristique des masques de la Comédie italienne. Le peuple des villes et des campagnes finit par déserter les mystères, les drames liturgiques (*sacre rappresentazioni*) pour lesquels il se passionnait au moyen âge, et par courir à ces spectacles moins édifiants peut-être, mais plus en rapport avec son humeur et les progrès de sa culture.

Dès la seconde moitié du XVe siècle, avant l'apparition des premières comédies écrites, soit savantes, soit populaires, la *Commedia dell'arte* existait, au moins dans ses éléments essentiels : les types ou *maschere* les plus caractéristiques, les *scenarii* ou canevas, les premières compagnies d'artistes improvisateurs. Au milieu du XVIe siècle, elle commençait ses pérégrinations hors d'Italie. Au XVIIe, elle était à son apogée et brillait de tout son éclat.

Qui ne les connaît, ces types à jamais célèbres de l'ancienne Comédie italienne? Pantalon, le marchand vénitien, brave homme étroit d'idées, ombrageux d'humeur, serrant d'instinct les cordons de sa bourse; le Docteur, savant bolonais, prétentieux et sot, débitant à qui veut l'entendre son latin et ses sentences : grotesques l'un et l'autre, et immanquablement bernés par leurs valets ou par leurs [illegible]; les *zanni*, valets bergamasques ou napolitains, toutes les variétés et les combinaisons d'effronterie et de bassesse, de fourberie et d'imbécillité, la séquelle bigarrée des Arlequin, des Brighella, des Truffaldin, des Trivelin, des Mezzetin, des Scaramouche, des Tartaglia, des Scapin, des Pedrolino ou Pierrot? Un ou deux couples d'amoureux, minois charmants, noms romanesques, complètent l'ensemble : Isabelle et Léandre, Béatrice et Ottavio, Horace et Silvie, Lelio et Rosaura. Autour de ces personnages, véritables pivots de toute action scénique, en gravitent une infinité d'autres. Voici le Capitan, napolitain ou espagnol, de tous le plus ancien et le plus populaire, la dynastie aux noms sonores, aux accoutrements bizarres, aux gestes provocants, aux vantardises inouïes des Spavento, des Mata-

more, des Coccodrillo, des Rinoceronte, des Scarabombardon, des Firibiribomba... Les *bravure* du fameux capitaine Spavento remplissent à elles seules un volume. Mais leurs fanfaronnades cachent une insigne poltronnerie : à la moindre menace, ils courbent l'échine ; à la moindre alerte, ils détalent. Voici le sémillant bataillon des suivantes et des soubrettes : Colombine, Francisquine, Riccioline, Zerbinette. Voici le défilé des grotesques illustrations provinciales : Stenterello, de Florence, Beltramo et Meneghino, de Milan, Giandugia, d'Asti, Cavicchio, le paysan niais, Gelsomino, le beau parleur de Rome, et le plus illustre de tous, Pulcinella, le bonhomme ventru dont la popularité s'étend de Naples au fond des Pouilles. A part les amoureux et les femmes, qui, n'étant point destinés à provoquer le rire, se présentent à visage découvert et gardent toute liberté d'allure et de mise, chacun de ces types a son physique, son costume, ses traits de caractère absolument fixes. Il ne parle qu'un idiome, celui de son pays d'origine. Le public, à son entrée en scène, non seulement le reconnaît, mais sait d'avance ce qu'il est capable de dire ou de faire. Point d'études de mœurs, point d'analyses savantes de passions et de caractères. Dans l'action, dans le comique des situations et des incidents, dans le jeu et les réparties des acteurs réside tout l'intérêt.

L'action varie à l'infini, mais toujours il s'y mêle une intrigue d'amour. Le décor ordinaire est une rue passante, où se profilent, à droite et à gauche, les silhouettes de quelques maisons. Tous les moyens de provoquer le rire sont bons, pourvu qu'ils soient efficaces : la plaisanterie littéraire comme la grosse bouffonnerie, le jeu de physionomie discret aussi bien que les grimaces, les contorsions, les bastonnades, les pirouettes et les culbutes. Quelques-uns de ces moyens sont classiques : les scènes de confusion, de bousculade et de fugue générale, dans lesquelles une douzaine de personnages se démènent et finissent par disparaître dans un tohu-bohu d'un effet irrésistible sur les spectateurs ; les *lazzi*, scènes muettes ou pantomimes s'intercalant dans d'autres scènes, manège comique par

lequel un acteur suspend ou souligne le jeu de ses partenaires, afin d'en augmenter l'effet.

Un simple *scenario* ou canevas de quelques pages, contenant, avec les noms des personnages et l'indication du matériel nécessaire, l'exposé sommaire de chacune des scènes dont se composent les trois actes habituels : voilà tout le libellé de la pièce. Le reste est l'affaire des comédiens. Ce sommaire, qu'on suspend manuscrit à un portant de coulisse, sert à rafraîchir la mémoire des acteurs et à régler leurs entrées en scène, remplissant ainsi le double rôle de régisseur et de souffleur. Fabriqué d'ordinaire par l'un des comédiens de la troupe, le *scenario* n'a aucune prétention littéraire, mais n'en exige pas moins un esprit inventif et une grande entente de la scène. Molière et Goldoni en ont fréquemment fait leur profit. Il est combiné, en outre, de façon à offrir au talent des divers interprètes l'occasion de se déployer dans le sens le plus favorable.

Le talent des interprètes, c'est trop peu dire. Le librettiste s'efface ici devant l'artiste, qui compose instantanément, qui « crée » littéralement son rôle, au feu de la rampe, au gré de sa fantaisie, au contact de ses partenaires, créateurs comme lui, sous les regards et aux applaudissements du public. Ce n'est pas que, dans cette improvisation à jet continu, tout soit livré au hasard. Pour composer un rôle, pour remplir une scène et en tirer l'effet attendu, il faut sans doute et avant tout à l'artiste un esprit vif, une imagination prompte, un fonds inépuisable de gaieté et d'humour. Il faut aussi de l'expérience, des lectures, des recettes de métier, la connaissance des *generici* et des *arie di bravura*, développements tout faits de motifs d'amour, de reproches, de colère, de jalousie, de désespoir, qu'un comédien expert peut aisément placer dans un monologue ou dans un dialogue. Enfin, en plus de la parole, la mimique joue ici un rôle capital. Son langage expressif, accessible à qui ne comprend qu'à demi soit l'italien, soit ses dialectes, est l'auxiliaire obligé du langage parlé, et y supplée pour une large part.

Il ne suffit pas que chaque comédien possède l'art d'im-

proviser, il faut encore qu'il l'exerce en le faisant concourir à l'effet d'ensemble, qu'il harmonise ses paroles et ses gestes avec ceux de ses partenaires, de façon à donner au spectateur l'illusion de la réalité. Cette coordination des efforts nécessite une entente préalable. S'agit-il de monter une nouvelle pièce, les acteurs se réunissent sous la direction de l'un deux : le *corago*. Celui-ci leur détaille le plan, leur fournit toutes précisions sur les données de la pièce, le temps, le lieu, les circonstances de l'action, les allées et venues des personnages, les développements auxquels peut donner lieu chacune des scènes. Cela s'appelle *concertare il soggetto*. Maître à la fois de la pièce et de son rôle, chaque acteur va de l'avant. La spontanéité de son jeu d'une part, de l'autre ses efforts continuels pour régler ce jeu sur celui de ses partenaires, donnent aux répliques et aux saillies un imprévu et une vérité qu'un dialogue écrit par avance obtiendrait difficilement.

Un théâtre de ce genre est l'idéal du théâtre. Un ensemble parfait de comédiens improvisateurs est le plus merveilleux spectacle qui se puisse imaginer. La célèbre compagnie des *Gelosi*, dirigée par Flaminio Scala, qu'Henri III fit venir en France à l'occasion des États de Blois en 1576 et en 1588, celle des *Fedeli*, organisée par Giovanni Battista Andreini, qui, sur l'invitation de Marie de Médicis, fit plusieurs séjours à Paris et y donna ses représentations à l'Hôtel de Bourgogne, celle de Nicolò Barbieri, dit Beltrame, qui la remplaça sous Louis XIII, ont laissé dans la mémoire de leurs contemporains des souvenirs ineffaçables. L'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche s'enthousiasmèrent, elles aussi, pour les comédiens italiens. Ce furent d'admirables artistes que Francesco Andreini, le capitaine Spavento de la troupe des *Gelosi*, qui parlait cinq langues outre l'italien, jouait de plusieurs instruments de musique, et incarnait avec une égale perfection les types comiques les plus divers ; que Tiberio Fiorilli, l'incomparable Scaramouche, dont les grimaces réjouissaient si fort le futur roi Louis XIV, âgé de deux ans, et dont la mimique était si expressive qu'il savait faire durer un quart d'heure une scène muette d'épouvante :

Scaramuccia non parla e dice gran cose; que Domenico Biancolelli, plus connu sous son prénom francisé de Dominique, créateur d'un type moderne d'Arlequin ayant perdu la niaiserie de l'ancien, « grand enfant aux souplesses et gentillesses de jeune chat, mélange d'ignorance, de naïveté, d'esprit, de bêtise et de grâce », comme l'a décrit Marmontel, Biancolelli célèbre à la fois par son amour des livres, son élégance à la cour et, dans le monde, ses *lazzi* et ses pirouettes sur la scène ; enfin que cette adorable Isabelle Andreini, épouse et mère de comédiens, « belle de nom, belle de corps, encore plus belle d'âme », qui fut fêtée par les rois, s'assit à la table des cardinaux, se vit chantée par les poètes, reçut une couronne de laurier à l'instar de Pétrarque et de Tasse, et qui, pareille à une princesse de la Renaissance, eut un cortège de magistrats à ses funérailles et une médaille frappée à son effigie.

A cette création merveilleuse, à cette chose unique qu'est la *Commedia dell'arte*, il existe cependant un défaut. Il en existe même plusieurs. Elle a l'éclat d'un météore, l'éblouissement d'un feu d'artifice : elle en a aussi la courte durée. Les lampions éteints, les acteurs disparus, que reste-t-il de tant de talent amassé et dépensé ? Quelques maigres recueils de *lazzi* et de canevas, et le souvenir. A un siècle de distance, il nous faut un effort d'imagination pour nous faire une idée un peu exacte de ce genre de spectacle. C'est là le sort de toute littérature improvisée : la comédie n'y échappe point. Ses masques, dont elle est si fière, ne sont pas non plus tout à fait à elle. Pantalon et le Docteur descendent en droite ligne du *Senex* de la comédie latine, comme les *Zanni* descendent du *Servus*, le Capitan, du *Miles gloriosus*. Son unique décor, la rue ou la place publique, est celui de la comédie écrite de la Renaissance. Ses types, immuables au moral comme au physique, sont d'une psychologie si pauvre, si rudimentaire, que le spectateur en est vite rassasié. Pour un comédien de génie, original dans ses créations, spirituel dans son langage, distingué dans ses manières, sachant garder la mesure dans la bouffonnerie, combien de pauvres diables sans instruction ni talent

qui ne débitent que des choses entendues, singent les grimaces des autres, et qui, voulant forcer à tout prix le rire, tombent dans la grossièreté et la platitude ! Sortie des tréteaux de la foire, la *Commedia dell'arte*, par sa difficulté même, n'avait que trop de tendance à y retourner. On le lui a assez reproché.

Les comédiens italiens furent longtemps les seuls ou à peu près seuls représentants de l'art dramatique en Europe. Tant qu'il en fut ainsi, tant que les goûts du public furent faciles à satisfaire, leur succès se maintint aisément. Mais le temps vint, en Espagne, en Angleterre, en France, où apparut un théâtre national. Lope de Vega et Calderon, Shakespeare, Molière, étaient pour eux autant de concurrents redoutables. C'était le renversement complet des idées reçues, c'étaient autant de conceptions nouvelles de l'art dramatique et de la comédie qui se faisaient jour. En Italie même, l'apparition de genres dramatiques nouveaux, la pastorale, l'opéra surtout, détournait d'eux la meilleure partie de leur public. Figée dans son moule immuable, la Comédie italienne fit aussi longtemps qu'elle put bonne contenance et se défendit de son mieux, s'inspirant de pièces écrites qu'elle-même avait autrefois inspirées, les adaptant vaille que vaille à son répertoire, développant sa décoration, s'adjoignant des ballets, des intermèdes musicaux, jusqu'à des exercices d'acrobatie, tout ce qui pouvait attirer et retenir la foule, et trouvant parfois encore, sinon sa grande vogue d'autrefois, du moins des artistes dignes de leurs devanciers. Vains efforts. Dans la première moitié du XVIIIe siècle, à l'étranger et même en Italie, le public des comédiens italiens allait s'éclaircissant, les entreprises des troupes dramatiques périclitaient. La fortune, qui leur avait si longtemps souri, leur semblait devenue indifférente, sinon contraire. La *Commedia dell'arte*, ornement de Venise et gloire de l'Italie, était en train de mourir de sa belle mort.

*
* *

« On ne peut nier que je sois né sous l'influence d'une étoile comique, puisque ma vie même a été une comédie. »

L'histoire de la transformation de la Comédie italienne en celle de Goldoni a été racontée par Goldoni lui-même, dans des *Mémoires* qui sont tout ensemble la plus sincère des biographies et le plus amusant des romans comiques. Un goût inné pour le théâtre, un besoin de déplacement, ou, pour parler comme l'auteur, un « esprit ambulatoire » irrésistible, un fond d'optimisme et de bonne humeur inaltérable au milieu de vicissitudes qui auraient fait perdre la tête à tout autre qu'à lui : voilà le fond de son caractère. Une merveilleuse initiation à la connaissance des hommes et à celle du théâtre : voilà sa vie.

Carlo Goldoni est né à Venise en 1707. Ses premiers amusements d'enfant ont été les marionnettes, que lui montrait son père, brave médecin plus occupé de spectacles que de malades, dépensant au delà de son revenu, changeant perpétuellement de résidence sans parvenir à se fixer nulle part. Son éducation s'est faite à la diable, un peu partout; mais partout ses lectures, ses divertissements favoris ont eu pour objet le théâtre. A sept ans, il écrit une petite comédie. A treize ans, simple écolier à Pérouse, il tient un bout de rôle dans une représentation d'amateurs. A quatorze ans, il rêve de doter l'Italie d'un répertoire dramatique. On l'a envoyé à Rimini étudier la philosophie : il y assiste aux représentations d'une troupe vénitienne, lie connaissance avec les acteurs, s'embarque avec eux pour Chioggia, où réside sa famille, et arrive tout penaud devant son père. Celui-ci fronce d'abord le sourcil, puis, en entendant la justification de cette équipée, se met à sourire, et court remercier les comédiens de lui avoir ramené son fils. On le met à Pavie, au collège pontifical : devenu petit abbé, il écrit une comédie satirique contre la haute société de la ville, et se fait renvoyer dans sa famille. On l'installe à Modène pour y étudier le droit : pris d'un accès de ferveur religieuse, il veut quitter le monde et se faire capucin. Son père, qui le connaît, se garde bien de le contrarier. Le néophyte vient prendre congé de ses parents. Au moment du départ, on annonce une représentation théâtrale; il oublie sa vocation monacale, et il y court.

Il faut choisir une carrière. Coadjuteur du chancelier criminel à Chioggia, clerc d'avocat à Udine, gentilhomme de la chambre chez le ministre de Venise à Milan, consul de la République de Gênes à Venise : autant d'emplois peu lucratifs qui ne nourrissent pas leur homme. Goldon embrasse la profession plus positive d'avocat. Reçu docteuri à l'Université de Padoue, il s'installe à Venise et ne fait point mauvaise figure au barreau. Mais le démon du théâtre, qui n'a cessé de le travailler, ne le lâche point. Tandis que les pièces de procédure s'accumulent dans ses cartons, les pièces de théâtre sortent de ses tiroirs, et vont bientôt faire leur apparition sur la scène. Il débute par une tragédie, *Bélisaire*, représentée en 1732, et bientôt suivie d'une avalanche de tragédies, tragi-comédies, comédies à canevas, comédies écrites, intermèdes musicaux, mélodrames, tout ce qui lui vient à l'idée, tout ce qu'il trouve l'occasion d'écrire ou de représenter. Une promesse de mariage aussi légèrement rompue que conclue l'oblige à plier brusquement bagage. Il quitte Venise pour Gênes, s'y marie au pied levé, et fort bien, rentre à Venise, en repart, recommence de nouvelles pérégrinations marquées de nouvelles aventures, et après des alternatives de succès et de déboires, tant artistiques que financiers, finit par échouer à Pise où il reprend la robe d'avocat, doutant de sa vocation, décidé à renoncer à l'art dramatique. Les circonstances, plus fortes que sa volonté, l'y ramènent une seconde fois et de façon définitive. Antonio Sacchi, le fameux Truffaldin, pour lequel il a jadis travaillé, lui écrit de Venise et lui demande une pièce : il la lui envoie. Cesare Darbes, le Pantalon d'une compagnie alors en représentations à Livourne, vient le trouver chez lui dans le même but : il ne peut refuser. L'*impresario* de cette compagnie, Medebac, projetant de s'installer à Venise, veut se l'attacher comme auteur, et lui fait les propositions les plus avantageuses. La tentation est par trop forte : Goldoni accepte. Il a terminé son apprentissage de la scène, récolté dans sa vie d'aventures une ample moisson d'observations de la nature humaine. Il a en tête et caresse depuis longtemps l'idée

d'une réforme du théâtre comique. Maître de son talent, ayant sous la main des acteurs expérimentés, il rentre à Venise, où pendant quatorze ans, de 1748 à 1762, il va tenir une place prépondérante et développer dans toute son ampleur sa personnalité d'auteur comique. Il est âgé de trente-neuf ans.

Quand on parcourt les titres des quelque deux cents pièces formant l'œuvre dramatique de Goldoni, on est un peu déconcerté en présence d'un assemblage aussi disparate. Tous les genres s'y rencontrent et s'y coudoient : la tragédie et l'opéra, l'étude de mœurs bourgeoises et la farce populaire, la pièce larmoyante et la grosse bouffonnerie. De l'histoire ancienne aux temps modernes, des lagunes de l'Adriatique au fin fond de l'Amérique et de l'Asie, c'est une promenade perpétuelle pour le lecteur. Tout n'est point, tant s'en faut, de valeur égale dans cet ensemble. Mais, à regarder les choses de plus près, en s'éclairant des observations de Goldoni, qui ne se contente pas de relater les succès et les échecs de ses pièces, mais en recherche les causes avec une candeur charmante, on s'aperçoit qu'il y a, dans cette œuvre touffue, deux parts distinctes à faire : celle des tâtonnements du début, des expériences poursuivies dans la maturité et même sur le tard, des sacrifices nécessaires au goût du public, et celle de l'art, spontané et libre. On rangera sans regret dans la première les *Bélisaire*, les *Renaud de Montauban*, les *Gustave Vasa*, tout l'attirail tragique et mélodramatique ; les *Pamela*, les *Ircana*, pièces sentimentales et exotiques dans le goût de Richardson et de La Chaussée ; les *Térence*, les *Tasse*, les *Molière* et autres inventions pseudo-historiques. Là n'est point le véritable Goldoni. Dans son théâtre comique réside sa véritable gloire. C'est là qu'il déploie à l'aise son tempérament et affirme toute sa personnalité.

La comédie de Goldoni n'est ni la comédie classique ou populaire de la Renaissance, ni la comédie française ou espagnole italianisée, ni la *Commedia dell'arte*. Elle a pourtant des rapports avec chacune d'elles. Mais c'est de la dernière que Goldoni est parti ; c'est pour une troupe de

comédiens de l'art qu'il a travaillé, et jusque dans la période avancée de sa carrière, à Paris même, nous le verrons composer encore des comédies à canevas.

Si la comédie de Goldoni sort de la *Commedia dell'arte*, elle s'en dégage peu à peu, sans révolution violente, par l'effet de la réflexion et de l'expérience, et elle arrive progressivement à en prendre le contre-pied. Dans le maigre *scenario* abandonné jusque-là à l'improvisation des comédiens, Goldoni commence par écrire un rôle, le plus important de la pièce. *L'Homme du monde* (*Momolo cortesan*), *le Prodigue*, composés spécialement en vue du Pantalon Golinetti et du Truffaldin Sacchi, n'ont d'écrit que le rôle du protagoniste. Encouragé par le succès, Goldoni se hasarde à écrire des pièces entières. La réforme n'est pas du goût de tout le monde. Les vieux comédiens, dérangés dans leurs habitudes d'improvisation, obligés de se mettre le cerveau à la torture pour apprendre leurs rôles par cœur, font plus d'une fois grise mine. Mais Goldoni tient bon. Après la forme de la comédie, c'est le fonds même qu'il prétend renouveler.

Aux masques immuables de Pantalon et d'Arlequin, à ces fantoches dont le public « sait ce qu'ils vont dire avant même qu'ils ouvrent la bouche », succèdent peu à peu des êtres vivants, pensants, réfléchissants, pris dans tous les milieux sociaux, toutes les conditions, toutes les professions : nobles et gens de guerre, juges, avocats et plaideurs, notaires et médecins, marchands et bourgeois, gens de métier qui peinent ou fainéantent, gens du peuple qui dansent, rient ou se disputent, gondoliers, mariniers et pêcheurs; toutes les singularités de caractères, de travers ou de toquades : avares et prodigues, ambitieux et intrigants, menteurs et joueurs, aigrefins mielleux et bourrus bienfaisants, femmes curieuses, cancanières, capricieuses, susceptibles, jalouses, vindicatives, serviteurs dévoués ou fripons, galantins et misogynes, dames et sigisbées, collectionneurs maniaques et amateurs de villégiature.

A l'éternel et fastidieux décor de la place publique se substituent les cadres les plus variés : la ville, la campagne,

la mer; un intérieur bourgeois, salon, salle à manger, chambre à coucher; une boutique auprès d'un canal, des maisons de pêcheurs au bord de la mer; un tripot, la terrasse d'un café, les coulisses d'un théâtre, la salle d'audience d'un tribunal.

A l'invraisemblance d'intrigues compliquées et surchargées à l'excès, s'opposent la simplicité de situations vraies et le naturel d'observations prises sur le vif. Deux gentilshommes désœuvrés installés dans un hôtel garni papillonnent autour de l'hôtesse; un troisième gentilhomme la traite de haut, elle et tout le sexe féminin; la jeune femme dédaigne les avances des premiers et se pique d'apprivoiser le troisième : voilà le sujet de tout un petit drame de sentiment et de coquetterie. Deux bourgeois, l'un riche, l'autre peu fortuné, vont passer l'été à la campagne en compagnie l'un de sa nièce, l'autre de sa sœur; les deux dames font assaut de toilettes et de dépenses, deviennent bientôt rivales en amour, et se disent poliment les plus cruelles méchancetés; un neveu dépensier escompte la fortune de son oncle; un oncle inflexible se moque de son neveu; des invités sans-gêne, des domestiques médisants et gourmands : autant de petits tableaux de mœurs, peints d'après nature, et prenant place dans le cadre de trois comédies. Une rixe survient entre pêcheurs pour un motif futile; des pierres sont lancées, des coups échangés; une instruction judiciaire est ouverte, où les hommes, les femmes, les garçons, les filles se succèdent à la barre du magistrat, interpellent le juge et s'interpellent eux-mêmes, fournissent des explications qui n'expliquent rien, profèrent des menaces qui n'aboutissent à rien, et finissent par se réconcilier dans une embrassade générale : autant de scènes populaires dont Goldoni, « coadjuteur du chancelier criminel », a été le témoin jadis, et qu'il reconstitue en trois actes d'une étincelante gaieté.

Aux dialogues n'ayant de l'improvisation que l'apparence, aux plaisanteries ramassées et ressassées, aux *lazzi* traînant sur toutes les scènes et dans tous les recueils, succèdent les conversations où chacun parle et agit selon sa condition et

son caractère, en liaison constante avec ses interlocuteurs. A la préoccupation exclusive de faire rire vient s'ajouter enfin l'intention d'instruire, parfois même, selon le goût de l'époque, de moraliser. Sans doute tous les personnages de Goldoni, j'entends ceux auxquels vont les sympathies des spectateurs, ne sont pas toujours des modèles de vertu. Ses Léandre et ses Rosaure manquent parfois de la réserve qui sied à leur âge et de la déférence qu'ils doivent à leurs ascendants. Ses valets et ses suivantes mettent encore moins de scrupule dans leurs procédés... Mais le fond de ses intrigues et leurs dénouements sont moraux. Il y a dans les comédies de Goldoni toute une phalange de personnages vertueux, une « honnête fille », une « bonne femme », un « homme prudent », un « véritable ami », voire même un « aventurier homme d'honneur », portrait de Goldoni lui-même, qui prêchent non seulement d'exemple, mais de parole, et font volontiers, parfois un peu plus que de raison, la morale au public.

Que nous sommes loin de la *Commedia dell'arte*, et comme le point d'arrivée de Goldoni est éloigné de son point de départ! Tout est convention dans la première. Peindre la réalité, voilà l'idéal de la seconde. La comédie de Goldoni, c'est la nature humaine en action, la nature humaine vue à travers le prisme de la vie vénitienne, vie factice et mesquine par certains côtés, mais colorée, bariolée, papillotante, et amusante s'il en fut jamais. La vie vénitienne, à une exception près. Une catégorie sociale en est absente : l'aristocratie, la vieille et jalouse aristocratie qui veut bien rire, mais ne veut pas que l'on rie d'elle. Il n'existe pas ici de Louis XIV pour couvrir de sa protection un Molière tournant en ridicule les vicomtes et les marquis. Bourgeoise et populaire tant qu'elle voudra, la comédie de Goldoni ne peut être aristocratique qu'en se dépaysant : ses nobles sont originaires de Florence, de Naples, ou d'ailleurs. Peindre la réalité : Goldoni s'approche d'autant plus de cet idéal qu'il compose spontanément, en dehors de toute idée préconçue, de toute préoccupation de modèle ou de système. C'est en le faisant qu'il a,

selon le mot de Voltaire, « délivré sa patrie des Arlequins ».

Tout en accomplissant cette réforme, sa comédie garde d'ailleurs plus d'un trait de ses origines. Ses types d'abord, quelques-uns d'entre eux du moins : Colombine, Arlequin, Brighella, le Docteur, mais surtout le type vénitien par excellence, Pantalon, le brave Pantalon de' Bisognosi, dépouillé de son humeur acariâtre et de sa rudesse native, Pantalon humanisé, civilisé, plein de rondeur, de jovialité et de bon sens. En travaillant pour les comédiens de l'art et en leur fournissant des canevas, Goldoni a acquis une habileté surprenante à nouer et à dénouer des intrigues. On voit rarement intervenir chez lui le *deus ex machina*, l'incident imprévu final, reconnaissance, retour inattendu d'un personnage absent, qui reste le moyen classique de Molière. C'est en elles-mêmes, dans le développement logique des incidents et des caractères, que ses pièces trouvent leur dénouement. Un éventail perdu, qui passe de main en main durant trois actes et finit par faire retour à son propriétaire, met en présence une quantité de personnages pris dans les milieux les plus opposés, et donne lieu à des incidents multiples qui s'enchaînent et se résolvent avec une aisance et une clarté merveilleuses.

Le dialogue de Goldoni n'est plus improvisé par les acteurs, mais il l'est encore, dans une certaine mesure, par l'auteur, qui, doué d'une extrême facilité, a le besoin de composer vite, et, chose curieuse, n'est réellement bon que quand il compose vite. *La Maison neuve* (*la Casa nova*), une de ses bonnes comédies en dialecte vénitien, a été mise sur pied en trois jours et trois nuits. D'autres n'ont pas demandé plus d'une semaine. Une de ses pièces ayant été sifflée et les mauvaises langues prétendant que l'auteur a vidé tout son sac et est désormais incapable de rien produire de bon, Goldoni s'est engagé, dans un compliment de clôture lu devant le public, à composer à lui seul seize comédies pour le carnaval suivant. Loin d'être embarrassé de tenir cet engagement, il dépasse la mesure, et les pièces du carnaval de 1750 comptent parmi ses meilleures.

Cette rapidité de composition garde à son théâtre le brio,

l'entrain, le diable au corps de la *Commedia dell'arte* dans ses beaux jours, mais aux dépens de la profondeur. C'est moins le fond de l'âme humaine, si minutieusement exploré par Molière, que sa surface à laquelle s'arrête Goldoni. Il glisse, effleure, sans creuser. Il crayonne plutôt qu'il ne peint. Ses silhouettes, prises sur le vif, et croquées de main de maître, restent des silhouettes, et ne ressemblent en rien aux types de *l'Avare* et du *Misanthrope*, qui sont des abstractions admirables, mais au-dessus de l'humanité. Ce sont des types moyens, imparfaits comme la nature humaine, mais plus près d'elle. Ce sont souvent moins que des types : des manies, des travers, des tics, de simples tournures d'esprit. Ce sont de menus détails et de menus aspects de la vie positive, saisis, notés et fixés au passage. Mais tout cela, si mince soit-il, n'est point de la fantaisie. C'est ce que Goldoni a cherché, et qu'il a toujours rencontré : la nature.

Ce même *fare presto* n'est pas non plus sans influer sur la forme des comédies de Goldoni. Il est Vénitien, et quand il parle vénitien, soit dans quelques rôles, soit dans une douzaine de comédies populaires entièrement écrites dans ce dialecte, « le plus doux et le plus agréable de tous les dialectes d'Italie », sa langue a une vivacité et une saveur toutes particulières. Depuis le *vegnimo a dir el merito* du vieux *rustego* Lunardo jusqu'aux exclamations, aux apostrophes imagées et aux jurons des pêcheurs de Chioggia : *Oe! Zuche baruche! Mare de diana! Sangue d'un bisato! Corpo de un gagiandro! Ti g'ha rason!... Ti me l'ha da pagare!... Te voi cavare la peta, vara!...*, tous les mots pittoresques de la lagune lui jaillissent des lèvres avec une verve et une abondance intarissables.

Il est moins heureux dans ses comédies italiennes, en vers comme en prose. Son italien, écrit à la bonne franquette pour un public qui n'y regarde pas de si près, est plein d'inélégances, de provincialismes, de gallicismes qui sonnent mal à une oreille toscane, et le mettent fort au-dessous de l'auteur de *la Mandragore*. On lui a maintes fois reproché son « péché originel de vénétianisme ». Il l'avoue ingénument :

Pur troppo so che buon scrittor non sono
E ch' a' fonti miglior non ho bevuto.

« Je ne sais que trop que je ne suis pas bon écrivain, et que je ne me suis pas abreuvé aux meilleures sources. » Aussi ne se fera-t-il aucun scrupule, vers la fin de sa carrière, d'abandonner l'italien, et d'écrire, avec une élégance également très relative, son *Bourru bienfaisant* et quelques autres comédies en langue française. La période de plein épanouissement du talent de Goldoni se déroule presque entièrement à Venise et dure environ quinze ans. Il y donne, d'abord pour la compagnie de Medebac aux théâtres San-Angelo et San Samuele, puis à celle du noble Vendramin au théâtre San Luca, la plus intéressante partie de son œuvre comique. Il y obtient ses plus beaux succès. Il y connait aussi quelques déboires. Déboires financiers : Medebac, son impresario, qui le paie chichement, prétend se réserver le droit exclusif non seulement de représenter ses pièces, mais de les imprimer. Déboires littéraires : ennuis causés par des rivaux, des envieux, avec lesquels il se lance dans des polémiques interminables. En 1761, une proposition inattendue lui arrive de Paris. Il s'agit pour lui de devenir l'auteur attitré, et très convenablement appointé, des comédiens italiens récemment installés à l'Opéra-Comique. L'attrait de la grande ville, le désir d'affronter la scène parisienne, le public et les critiques parisiens, les avances flatteuses qui lui sont faites par le canal de l'ambassadeur de France à Venise, la situation presque brillante qui lui est offerte, en opposition avec les tracasseries et les mesquineries de ses compatriotes, le décident à accepter. Dans une dernière comédie, *la Soirée des jours gras* (*Una delle ultime sere di carnevale*), il fait allégoriquement ses adieux à sa chère Venise et à ce public vénitien qui l'a tant applaudi, et, après un voyage triomphal à travers la péninsule, gagne à petites étapes la France et Paris, où il arrive le 26 août 1762, toujours jeune de caractère, de talent et d'espérances, malgré ses cinquante-trois ans bien comptés. Fait digne de remarque, c'est par des comédies à canevas qu'il y débute, c'est dans

ce genre contre lequel il a tant travaillé et lutté qu'il réussit encore le mieux. De ses essais, peu nombreux, de comédies nouvelles à la française, les unes, comme *l'Avare fastueux*, tombent à plat ; les autres, celle qui passe pour son chef-d'œuvre, *le Bourru bienfaisant*, sont diversement appréciées. Ce n'est pas impunément, s'appelât-on Goldoni, qu'on se dépayse et qu'on recommence sa carrière à son âge. Pour son pays d'adoption comme pour son pays d'origine, Goldoni est resté et restera le peintre fidèle de la vie italienne et de la Venise bourgeoise et populaire du XVIIIe siècle, l'auteur charmant de quarante à cinquante comédies prestement écrites, l'un des joyaux littéraires de l'Italie.

* *

Deux rivaux de Goldoni partagèrent avec lui la faveur du public vénitien : l'abbé Pietro Chiari, le comte Carlo Gozzi. Du premier, malgré sa vogue passagère et son bagage littéraire volumineux, rien n'est resté, si ce n'est les traces de sa méchante humeur contre Goldoni, et les traits particulièrement acerbes que lança contre Goldoni et contre lui le second de ces rivaux, un inconnu d'hier qui allait se révéler pour la Comédie de l'art un défenseur inespéré, et presque un sauveur.

Singulière famille que celle des Gozzi : noblesse très authentique, misère, hélas! non moins authentique, nichée de gentilshommes grouillant dans un palais délabré où tout le monde faisait de la littérature, de la poésie et du théâtre en vaquant au ménage, et mangeait dans des entreprises véreuses ou se disputait dans des procès interminables les quelques bribes de patrimoine restant de ses aïeux. Singulière destinée que celle de ce comte Carlo Gozzi, successivement officier de cavalerie, académicien, poète lyrique, auteur dramatique, marchand de dentelles, de vin de Chypre et de carrosses ; dont l'existence, à part trois années de vie militaire, s'est écoulée presque entièrement à Venise, et est, malgré cela, presque aussi chargée d'incidents que

celle de Goldoni; dont le caractère comme l'œuvre littéraire n'est qu'un perpétuel paradoxe.

Gozzi est l'homme des contretemps : celui qui toute sa vie a été pris dans la rue pour un autre ; qui n'a pu sortir de chez lui sans être surpris par une averse, et rentrer percé jusqu'aux os sans voir incontinent briller le soleil ; qui, se promenant un soir sur la place Saint-Marc, reçoit inopinément par derrière deux grands coups de pied qu'un sénateur destinait à un de ses laquais ; qui, s'étant absenté pour quelques jours, voit à son retour des lumières à ses fenêtres, des domestiques en livrée à sa porte, et trouve en pénétrant chez lui des inconnus y donnant tranquillement une soirée. Le chapitre des contretemps est célèbre dans l'autobiographie qu'à l'exemple de Goldoni, Gozzi a laissée sous le titre de *Mémoirec inutiles.*

Carlo Gozzi est l'homme de la contradiction, prenant systématiquement le contre-pied de toute nouveauté, et n'admettant en tout qu'une seule chose : la tradition. Il porte uniformément depuis l'âge de quinze ans le même genre de perruque, de vêtements et de boucles de souliers. Il rompt des lances, avec son frère aîné Gasparo et avec l'académie des *Granellesch*, pour défendre la pureté de la langue italienne contre les *francesizzanti*, et l'intégrité du vers italien contre les faiseurs de vers « longs comme une canne à pêche », les fameux *martelliani* chers à Chiari et Goldoni. Il aime, il adore la vieille comédie à masques, cette pure tradition nationale. Et quand un Goldoni ou un Chiari osent porter sur cette chose sainte une main sacrilège, quand, dans leur pacotille importée de France et d'Angleterre, ils prétendent remplacer la fantaisie, l'invention naïve, la gaîté exubérante des vieux comédiens improvisateurs par des subtilités psychologiques, des tirades morales ou des vulgarités populacières, il se sent saisi d'une patriotique indignation, et se met en devoir d'infliger une leçon aux novateurs.

Qu'est-ce que cet abbé Chiari ? « Un cerveau exalté, mal équilibré, boursouflé, pédantesque, l'écrivain le plus enflé et le plus ampoulé qui ait illustré notre siècle ». Ses drames

et ses comédies ne sont qu' « obscurité d'intrigues », déplacements de scènes « à franchir avec des bottes de sept lieues », scènes « sans lien avec l'action », « loquacité sentencieuse », « pernicieuse morale ». Et qu'est-ce que ce « docteur » Goldoni ? Un homme doué pour faire d'excellentes comédies, qui, soit manque de culture, soit manque de discernement, soit nécessité de satisfaire les pauvres comédiens qui le payaient, et de composer chaque année une grande quantité d'œuvres nouvelles, n'en a écrit aucune qui ne soit pleine de défauts. Il a la verve comique, la vérité, le naturel ; mais ses intrigues sont mesquines. Il copie maladroitement la nature au lieu de l'imiter en artiste. Il place la vertu sous un mauvais jour, est plein d'équivoques grossières, de caractères chargés, d'une érudition étalée mal à propos pour en imposer au vulgaire. Enfin, comme écrivain, il est à ranger parmi les plus incorrects et les plus médiocres.

Contre ces deux « déluges d'encre », Gozzi et ses amis les *Granelleschi* font pleuvoir un déluge d'almanachs, d'épigrammes, de satires, de pamphlets en vers et en prose, qui, comme bien on pense, ne restent pas sans réplique : « Prêchez donc d'exemple et faites une bonne comédie ! » lui répond en substance Chiari. « Le peuple, qui se presse à mon théâtre et applaudit mes pièces, s'y connait mieux que vous ! » s'exclame de son côté Goldoni. Piqué au vif, c'est sur la scène même, c'est sous les yeux, au jugement et pour le profit du public que Gozzi va tout ensemble remettre en honneur la comédie italienne, et dire leur fait à ses profanateurs. Il leur démontrera, par l'exemple, que tout ce qui est nouveau, même la fable la plus enfantine, est susceptible d'attirer la foule au théâtre. Il suffit que cette nouveauté soit présentée de façon à l'amuser et à la faire rire.

Au carnaval de 1761, tandis que Goldoni fait salle comble au théâtre San Luca, que Chiari s'évertue à l'imiter au théâtre Sant'Angelo, la compagnie de Sacchi, installée au théâtre San Samuele, et composée des meilleurs comédiens improvisateurs de l'époque, Sacchi, Fiorilli, Zannoni, annonce la première représentation d'une comédie nouvelle, à cane-

vas et à masques; comédie à laquelle son auteur donne l'appellatif de *Fiaba* ou pièce fabuleuse, et le titre énigmatique de: *l'Amour des trois oranges* (*l'Amore delle tre melarancie*).

C'est tout à la fois un conte de fée, une allégorie satirique et une comédie à canevas. Un conte de fées : une de ces histoires à dormir debout que les vieilles femmes racontent aux enfants, et que Gozzi a tirée d'un vieux recueil populaire; l'histoire de trois jeunes filles que les sortilèges d'une géante retiennent emprisonnées dans trois oranges ; d'une fée et d'un magicien qui poussent un jeune prince à s'emparer de ces trois fruits; de deux princesses qui meurent en sortant de leur orange et en voyant la lumière ; d'une troisième princesse transformée en colombe, puis reprenant sa forme première. Une allégorie et une satire littéraire : les trois princesses enfermées dans trois oranges représentent les trois formes de l'art dramatique : la tragédie, la comédie écrite et la comédie improvisée. Les deux premières sont mortes d'inanition; la troisième, après un sommeil passager, se réveille et se ranime. Cette fée qui oblige le jeune prince à traverser d'immenses espaces en quelques minutes, c'est Chiari et son théâtre à grands déplacements scéniques; ce magicien qui se dispute avec la fée en vers *martelliani*, c'est Goldoni. Une comédie enfin, une vraie comédie de l'art, non point apprise par cœur, mais réellement jouée par les acteurs de la comédie italienne, Tartaglia, fils du roi de Carreau, Truffaldin son bouffon, Pantalon son ministre, Ninetta fille du roi des Antipodes, et Smeraldina, et Clarice, et Léandre, transportés dans le monde des enchanteurs et des enchantements; une comédie improvisée, sauf un prologue-programme récité par un enfant, sauf les vers *martelliani*, intentionnellement grotesques, que l'auteur prête aux deux personnages représentant Goldoni et Chiari. La pièce est un triomphe. Le bon public vénitien, pareil à l'enfant du prologue, reste bouche bée et s'extasie devant ces fables qui se déroulent dans des décors splendides, et où reparaissent ses vieilles connaissances, les masques chers à sa jeunesse.

C'est ainsi qu'a pris naissance le « théâtre fiabesque » de

Car lo Gozzi : il voulait simplement ridiculiser les comédie des autres, et il s'est créé pour lui-même un genre nouveau de comédies. Une fois lancé, il ne s'arrête plus. Il précise son but, élargit sa manière, et en moins de cinq ans a composé et fait représenter dix *fiabe*. Il veut désormais montrer comment, grâce à « la préparation et la gradation des moyens scéniques », grâce encore « à la rhétorique et à une harmonieuse éloquence », un « sujet puéril, traité de façon sérieuse », peut donner « l'illusion de la vérité ». Il interroge et met à profit les conteurs et les auteurs les plus divers : les *Mille et une nuits*, la *Bibliothèque des génies*, le *Cabinet des fées*, les recueils de Marsile Raspone et de Basile le Napolitain, Ovide et Arioste, Aristophane, Calderon et Shakespeare. Il se lance dans l'extraordinaire, s'agite dans l'invraisemblable, crée un monde fantasmagorique à cent coudées au-dessus et en dehors de la réalité.

Ses décors font penser aux folies architecturales des dessinateurs du temps, édifiant des portiques sur les nuages : villes fabuleuses de l'Orient, Frattombrone, Samandal ou Serendib, temples magnifiques, palais somptueux, déserts rocailleux se transformant en jardins, intérieurs de prisons et de tombeaux.

Ses inventions dépassent en fantaisie les plus osées d'un Arioste ou d'un Shakespeare. Le magicien Durandart prend la forme d'un perroquet ; la fée Kerestani entre dans le corps d'un serpent ; le roi Dérame et son ministre Tartaglia passent dans la peau l'un de l'autre ; Ninetta, reine de Monterotondo, étendue dans son cercueil, se lamente et reçoit un panier de victuailles que lui apporte un oiseau dans son bec ; une femme magnifiquement vêtue porte sa tête dans ses mains; des animaux parlent, des statues remuent et sourient ; on entend un chœur de pommes ; l'eau d'une fontaine se met à danser.

Et comme on reproche à Gozzi cette débauche d'étrangetés et de folies, comme on attribue ses succès à la somptuosité de ses décors et de sa mise en scène, il relève une seconde fois le gant, et compose *Turandot*, tragédie fiabesque orientale, d'où tout élément merveilleux est banni,

drame vivant, puissant, pathétique, sa plus belle conception et l'une des œuvres les plus remarquables du théâtre italien.

Les allusions satiriques à Goldoni et à Chiari font place à des allégories et à des satires d'ordre plus élevé. Renzo et Barbarina, frère et sœur, sont des philosophes, disciples de Rousseau et de Voltaire, comme leur père Truffaldin l'est de Machiavel. Leur raison égarée poursuit des chimères : l'eau qui danse, la pomme qui chante. Leur cœur desséché n'éprouve en face de leurs semblables qu'égoïsme et qu'aversion. A cette morale perverse, le poète oppose la morale du bon vieux temps, incarnée dans la statue de Calmon. Celle-ci, pétrifiée et impuissante momentanément, doit reprendre vie et arracher à l'odieuse philosophie ses malheureuses victimes. Zeim, roi des Génies, sorte de Caliban, protecteur de deux jeunes orphelines, est le symbole de la Providence intervenant dans les actions humaines. Par l'organe de Pantalon, il fait le tableau poussé au noir des ravages de la philosophie dans une ville comme Venise, et il invite gravement les peuples à se défier des sophistes qui font miroiter à leurs yeux une fallacieuse liberté.

Voilà des actions bien extraordinaires, des scènes bien pathétiques, un bien grand étalage de philosophie pour être confié à l'improvisation de simples comédiens ! Gozzi n'a pas tardé à s'en apercevoir, et dès sa seconde *fiaba*, il les a débarrassés de cette besogne écrasante. Comme l'avait fait Goldoni à qui il jetait la pierre, il se met à écrire tout au long les rôles sérieux, les scènes sérieuses, c'est-à-dire la plus grande partie de ses pièces. Bien mieux, étant poète, il ne résiste pas à la tentation de les écrire en vers, et en vers tragiques, qui, pour n'être pas d'odieux *martelliani*, et pour émaner d'un membre de l'illustre académie des *Granelleschi*, n'en sont pas meilleurs pour cela. Sa prose, lâchée et incorrecte, mais pittoresque et nerveuse, leur est de beaucoup supérieure. Nous retrouvons pourtant, et de façon très inattendue, la comédie improvisée, jusque dans les plus sévères et les plus tragiques des *fiabe*. Elle y montre le bout de l'oreille, s'y faufile avec grâce, y jette une note vénitienne et une note comique du plus heureux effet.

A côté de Jennaro, frère du roi de Frattombrone, accusé à tort de tous les crimes, et livré à toutes les machinations d'un nécromant, ce n'est pas un confident ou un précepteur quelconque que nous rencontrons : c'est Pantalon. Pantalon, qui l'a élevé, lui rappelle familièrement son enfance, le temps où il le prenait dans ses bras et le faisait sauter sur ses genoux, où l'enfant lui caressait le nez avec ses menottes et se détournait de ses baisers pour éviter les piqûres de sa barbe. *Viscere mie !... Adasio !... Oh poveretto mi !...* tous les petits mots tendres du parler vénitien lui viennent spontanément sur les lèvres. Et quand on accuse Jennaro de mensonge : « Je le connais, moi, cet enfant : je l'ai élevé. Tout petit, il était déjà la sincérité même... S'il cassait une tasse, ou dérobait une pomme, il ne disait point : « C'est la « servante. C'est le chat ». Il disait tout de suite : « C'est moi, je « vous demande pardon, je ne le ferai plus. » Précepteur, secrétaire ou ministre, le Pantalon de Gozzi est, comme celui de Goldoni, le bonhomme vénitien du temps jadis, avec un fond de jovialité en plus, avec une charmante *fiola* à marier, désormais plus sympathique que ridicule. Ainsi de Tartaglia, tantôt roi, tantôt ministre ou grand chancelier, reconnaissable à son bégaiement et à ses besicles. Ainsi de Truffaldin, madré et retors, tantôt oiseleur, tantôt chef des eunuques, tantôt marchand de saucisses, tantôt crieur public vendant pour un sou le récit officiel de la bataille et de la prise de Tiflis. Ainsi de Cigolotti. Celui-ci n'est pas un masque, mais un personnage bien vivant, un conteur populaire qui se tenait sur les places publiques, et que tout Venise connaissait. Gozzi l'introduit sur la scène, avec son costume, ses gestes, son parler, son accent du terroir. Il ôte son bonnet, s'incline, le remet, et raconte gravement au public l'histoire du magicien Durandart et de ses deux secrets confiés par lui au roi Dérame, Durandart qui va paraitre dans la *fiaba* du *Roi cerf* sous la forme d'un oiseau.

Et le public vénitien de faire une ovation à Cigolotti en éclatant de rire. C'est ainsi que la *fiaba* mêle constamment à son caractère fabuleux une note positive. C'est ainsi qu'à

travers le mirage de l'Orient elle ramène à chaque instant le spectateur autour du campanile de Saint-Marc.

C'est ainsi que Carlo Gozzi a, pour quelques années, rendu un semblant de vie à l'ancienne comédie italienne. Dans cette joute théâtrale qui a passionné et amusé tout Venise, Gozzi, triomphant avec la *fiaba*, est resté maître du champ de bataille. L'abbé Chiari, démoralisé et dégoûté, a renoncé depuis longtemps à la scène et s'est retiré à Brescia pour y mourir obscurément. Goldoni a dit adieu à Venise et est allé chercher fortune à Paris. Il n'en reviendra plus, mais enverra de temps à autre à ses compatriotes quelque nouvelle comédie, et, tenté par le succès de Gozzi, s'essaiera, lui aussi, dans la féerie avec *le Bon et le Mauvais Génie*. Gozzi est l'idole du public, l'idole de ses comédiens et de ses comédiennes en même temps que leur providence. Outre qu'il leur compose des pièces et des rôles, des prologues, des couplets et des adieux en vers, il leur rend toute espèce de petits services, comme d'être parrain aux baptêmes, de donner des leçons particulières à qui lui en demande, d'être le secrétaire galant des dames.

Et il fait tout cela pour l'honneur, en parfait gentilhomme, refusant, tout pauvre qu'il est, de retirer, même de la représentation de ses pièces, le moindre bénéfice, original par système et paradoxal jusqu'au bout. Arrivé à la dixième de ses *fiabe*, il s'arrête brusquement, volontairement, en plein succès, de crainte de fatiguer le public. Il change alors de gageure et de genre, et va chercher dans des adaptations de comédies de Calderon, Tirso de Molina et autres écrivains espagnols, un succès qu'il ne retrouvera plus.

Sa carrière d'auteur dramatique se poursuit pendant près de vingt-cinq ans. Elle se termine dans un scandale retentissant où se trouvent mêlés, avec Gozzi comme protagoniste, le secrétaire du Sénat de Venise, Gratarol, une actrice, Teodora Ricci, et une grande dame, Caterina Dolfin Tron, scandale que Gozzi a raconté tout au long dans ses *Mémoires* et qui reste connu sous le nom de « l'affaire Gratarol ». A la suite de ce scandale, la zizanie se met entre les comédiens de Sacchi. Leur compagnie, qui avait été jusque-là

un modèle d'union, de bonne harmonie et de discipline, se disloque. Sacchi se retire, chargé d'années, de gloire et d'écus, pour périr dans une traversée de Gênes à Marseille. Gozzi lui-même quitte la vie théâtrale, et emploie ses dernières années à de vagues affaires commerciales, ainsi qu'à la publication de ses œuvres, à la rédaction et à la retouche de ses *Mémoires*. De treize ans plus jeune que Goldoni, il meurt en 1806, au même âge que lui, à quatre-vingt-six ans, ayant vu successivement disparaître, en Sacchi-Truffaldin et ses camarades, la dernière incarnation brillante de la *Commedia dell'arte*; en Goldoni, le créateur et l'unique représentant de l'ancien théâtre réaliste vénitien; en Venise elle-même, Venise conquise par Bonaparte et livrée par lui sans défense à l'Autriche, tout un ordre de choses qui lui avait été cher et qui disparaissait pour jamais.

APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE

1° Sur Venise et l'Italie au XVIIIe siècle :

La vita italiana nel settecento, conferenze, 4 vol. Milan, 1896.

G. Guerzoni, *Il terzo rinoscimento*. Palerme, 1874.

Vernon Lee, *Il settecento in Italia*, 2 vol. Milan, 1882.

V. Malamani, *Il settecento a Venezia*. Turin, 1891.

E. de Marchi, *Lettere e letterati italiani del secolo* XVIII. Milan 1882.

P. Molmenti, *Studi e ricerche : la società veneziana sul finire della Repubblica*. Turin, 1892. — *La vie privée à Venise depuis les premiers temps jusqu'à la chute de la République*. Venise, 1882. — *La storia di Venezia nella vita privata*. Bergame, 1908.

Ph. Monnier, *Venise au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1907.

2° Sur la Comédie italienne et vénitienne :

Les *Histoires de la littérature italienne* de De Sanctis, D'Ancona et Bacci, V. Rossi (en italien), Hauvette (en français), Landau (en allemand).

A. D'ANCONA, *Origini del teatro in Italia*. 2 vol. Florence, 1877.

A. BARTOLI, *Scenari inediti della Commedia dell'arte*. Florence, 1880.

T. CONCARI, *Il settecento* (*Storia letteraria d'Italia*). Milan, 1899.

C. DEJOB, *Les femmes dans la comédie française et italienne au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1899.

G. GUERZONI, *Il teatro italiano nel secolo* XVIII. Florence, 1891.

L. MOLAND, *Molière et la comédie italienne*, 2e édition. Paris, 1867.

E. MASI, *Studi sulla storia del teatro italiano nel secolo* XVIII. Florence, 1891.

L. RASI, *I comici italiani : biografia, bibliografia, iconografia*. 3 vol. Florence, s. d.

RICCOBONI, *Histoire du théâtre italien*, 2 vol. Paris, 1728-31.

L. SANESI, *La commedia* (*Storia dei generi italiani*), t. I. Milan, 1911.

M. SCHERILLO. *La commedia dell'arte in Italia*. Turin, 1884.

M. SAND, *Masques et bouffons*, 2 vol. Paris, 1862.

W. SMITH, *The commedia dell'arte*. New-York, 1912.

L. STOPPATO, *La commedia popolare in Italia*. Padoue, 1887.

J.-A. SYMONDS, *Essays on italian impromptu comedy*, etc. (en tête de la traduction anglaise des *Memoirs of Carlo Gozzi*. Londres, 1890).

3° Sur Goldoni et son théâtre :

Les *Mémoires* de Goldoni, écrits en français, ont paru pour la première fois à Paris en 1787, et ont eu de nombreuses réimpressions. On peut citer, parmi les plus récentes, celles de E. VON LŒHNER (Venise, 1883) et G. MAZZONI (Florence, 1907).

La première édition collective du *Théâtre* de Goldoni a paru à Florence, de 1753 à 1755. La plus complète a été donnée à Venise par le libraire Zatta, de 1788 à 1795. Une *Bibliografia Goldoniana* a été publiée par G. Spinelli (Milan, 1884).

E. CAMERINI, *I precursori del Goldoni*. Milan, 1872.

F. Galanti, *C. Goldoni e Venezia nel secolo* XVIII. Padoue, 1882.

E. von Lœhner, *C. Goldoni e le sue memorie* (*Archivio veneto*, vol. 23-24, 1881-1882).

V. Malamani, *Nuovi appunti e curiosità goldoniane*. Venise, 1887.

E. Masi, *Carlo Goldoni e Pietro Longhi*, dans les *Studi* cités plus haut (Florence, 1891).

P. Molmenti. *C. Goldoni, studio critico-bibliografico*. Venise, 1880.

Ch. Rabany, *Carlo Goldoni, le théâtre et la vie en Italie au* XVIIIe *siècle*. Paris, 1896,

G.-F. Sommi-Picenardi, *Un rivale del Goldoni : l'abate Pietro Chiari e il suo teatro comico*. Milan, 1902.

4° Sur Carlo Gozzi et son théâtre :

La meilleure et la plus récente édition des *Fiabe* de Carlo Gozzi a été publiée par E. Masi en deux volumes (Bologne, 1885). Une traduction française d'une partie du *Théâtre fiabesque* a été donnée par Alphonse Royer en 1865.

Les *Memorie inutili* ont paru pour la première fois à Venise en 1799. Paul de Musset en a publié une traduction libre en français (Paris, 1848). Une édition récente en a été donnée par G. Prezzolini (Bari, 1910).

E. Carrara, *Studi sul teatro ispano-veneto di Carlo Gozzi*. Cagliari, 1901.

E. Masi, *Carlo Gozzi e le sue memorie* (en tête de l'édition des *Fiabe*, et dans : *Studi sulla storia del teatro italiano nel secolo* XVIII).

G.-B. Magrini, *I tempi la viv e gli scritti di Carlo Gozzi*. Bénévent, 1883.

A. Malmignati, *Gasparo Gozzi e i suoi tempi*. Padoue, 1910.

P. de Musset, *Charles Gozzi, poète italien* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1844).

M. Serao. *Carlo Gozzi e la Fiaba* (*La Vita italiana nel settecento*). Milan, 1896.

LE CAVALIER ET LA DAME

OU LES SIGISBÉES

Parini, dans le poème *le Jour*, a laissé du sigisbéisme une admirable peinture satirique. Goldoni, avec moins de mordant et plus de bonne humeur, l'a transporté sur la scène DONNA CLAUDIA, femme de DON FLAMINIO, a pour cavalier servant DON ALONSO. DON FLAMINIO est, de son côté, en concurrence avec DON FILIBERTO, le cavalier servant de DONNA VIRGINIA. A ces personnages ridicules et parfois malfaisants s'opposent deux nobles caractères: DONNA ELEONORA dont le mari a dû s'exiler de Naples à la suite d'un duel et qui, dans le malheur, reste invariablement fidèle à celui dont elle est séparée ; DON RODRIGO, qui témoigne à l'épouse de son ami un dévouement plein de délicatesse. Une affection réciproque nait entre le « cavalier » et la « dame », affection dominée par le sentiment de l'honneur et du devoir, et qui trouvera sa récompense au dénouement.

Seule dans sa chambre avec sa servante COLOMBINA, DONNA ELEONORA brode pour gagner sa vie. Trois visiteurs se succèdent chez elle : son propriétaire, le brave ANSELMO, qui instruit de sa détresse, lui fait spontanément abandon de son loyer ; un homme de loi rapace, le docteur BUONATESTA, qui, sous prétexte de la défendre dans un procès contre le fisc tente de la dépouiller du peu qui lui reste ; enfin, DON RODRIGO. Dans cette première entrevue du cavalier et de la dame, DON RODRIGO arrache à DONNA ELEONORA l'aveu de sa triste situation, il lui offre dans son procès une assistance qu'elle accepte avec reconnaissance, et dans sa misère un aide pécuniaire qu'elle refuse avec fierté. Un changement de décor nous introduit dans le monde des sigisbées.

ACTE I

SCÈNE VII

Une chambre dans la maison de DONNA CLAUDIA.

DONNA CLAUDIA, BALESTRA, *serviteur,*

DONNA CLAUDIA. — Balestra !

BALESTRA, *entrant.* — Illustrissime !

DONNA CLAUDIA. — Apporte ici cette table !

BALESTRA, *l'apportant.* — Bien, illustrissime. Faut-il autre chose ?

DONNA CLAUDIA. — Non. (*Balestra sort.*) Les visites sont bien en retard ce matin.

BALESTRA, *revenant.* — Illustrissime !

DONNA CLAUDIA. — As-tu vu don Alfonso ?

BALESTRA. — Non, illustrissime.

DONNA CLAUDIA. — C'est bien. (*Balestra sort.*) Mon seigneur cavalier a peu d'attention pour moi. Il me semble que son zèle se refroidit sensiblement. Il ne vient plus le matin de bonne heure prendre le chocolat... Balestra !

BALESTRA, *entrant.* — Illustrissime !

DONNA CLAUDIA. — Donne-moi un siège.

BALESTRA. — Voici. (*Il apporte le siège, et reste dans la chambre.*)

DONNA CLAUDIA, *s'asseyant.* — Mon mari n'aura pas manqué à cette heure-ci d'aller rendre ses hommages à sa dame. (*Observant Balestra.*) Que fais-tu ici, droit comme un piquet?

BALESTRA. — J'attendais les ordres de Votre Seigneurie !

DONNA CLAUDIA. — Quand j'aurai besoin de toi, je t'appellerai.

BALESTRA, *entre ses dents.* — Très bien. (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — A rester seule ainsi, je finis par m'ennuyer. Balestra! (*Balestra entre sans rien dire.*)

DONNA CLAUDIA, *ne le voyant pas.* — Balestra!

BALESTRA. — Je suis là, illustrissime.

DONNA CLAUDIA. — Ane bâté! Ne peux-tu pas répondre?

BALESTRA. — Je pensais que Votre Seigneurie m'avait vu. (*A part.*) Le diable t'emporte, toi et ton toupet!

DONNA CLAUDIA. — A quelle heure mon mari est-il parti?

BALESTRA. — A treize heures. (*Il fait mine de sortir.*)

DONNA CLAUDIA. — Reste ici. N'a-t-il rien dit ?

BALESTRA. — Rien.

DONNA CLAUDIA, *en colère.* — Allons, va-t'en. Cela suffit.

BALESTRA. — Je m'en vais, je m'en vais. (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — S'il ne vient personne, j'irai trouver Donna Virginia. Balestra!

BALESTRA, *entrant.* — Illustrissime!

DONNA CLAUDIA. — Dis au cocher d'atteler.

BALESTRA. — Oui, illustrissime.

DONNA CLAUDIA. — Mais irai-je en carrosse sans un cavalier pour m'accompagner? Ce n'est pas comme il faut. Balestra!

BALESTRA, *entrant.* — Illustrissime !

DONNA CLAUDIA. — Je n'ai besoin de rien.

BALESTRA. — Votre Seigneurie ne veut rien?

DONNA CLAUDIA. — Non.

BALESTRA. — Elle ne veut pas son carrosse ?

DONNA CLAUDIA. — Non, te dis-je. Laisse-moi la paix.

BALESTRA, *à part.* — Est-elle bête! Mon Dieu! Est-elle bête! (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — Mais ce Don Alonso est par trop incivil. S'il me pousse à bout, s'il me pousse à bout, je prends pour cavalier servant le comte Asdrubal.

BALESTRA, *entrant.* — Illustri....

DONNA CLAUDIA. — Que la peste te crève! Je ne t'ai pas appelé.

BALESTRA. — Une ambassade!

DONNA CLAUDIA. — De qui ?

BALESTRA. — Don Alonso voudrait présenter ses hommages...

DONNA CLAUDIA. — Imbécile! Un cavalier servant n'a pas besoin qu'on l'introduise. Qu'il entre!

BALESTRA. — Excusez! je suis encore novice. (*A part.*) Une autre fois je le laisserai entrer, fût-elle au cabinet. (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — Je voudrais lui faire des reproches, mais je crains de le rebuter. C'est un cavalier trop commode : il endure tout, et se contente de peu.

SCÈNE VIII

DON ALONSO, DONNA CLAUDIA, *puis* BALESTRA.

DON ALONSO. — Bien le bonjour, ma très révérée Donna Claudia!

DONNA CLAUDIA. — Mon cher Don Alonso, excusez l'ignorance de mon nouveau serviteur. Ce n'était pas mon intention de vous faire faire antichambre.

DON ALONSO. — Je connais votre bonté, et ne m'arrête pas à ces petits détails.

DONNA CLAUDIA. — Oh! quant à moi, je suis très exacte. Mais vous, Don Alonso, je voudrais vous voir un peu plus empressé.

DON ALONSO. — Madame, une affaire urgente m'a retenu ce matin.

DONNA CLAUDIA. — Oh! je ne voudrais pas... Allons! allons! Si je découvre quelque chose, gare à vous!

BALESTRA, *entrant*. — Illustriss....

DONNA CLAUDIA, *impatientée*. — Que veux-tu encore?

BALESTRA. — Une autre ambass....

DONNA CLAUDIA. — Va-t'en, et ferme la porte.

BALESTRA. — Mais pardon...

DONNA CLAUDIA. — Va-t'en. Quand un cavalier est dans ma chambre, tu ne dois pas entrer sans ma permission.

BALESTRA. — Il suffit. (*A part.*) Maudite créature! (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — En vérité, Don Alonso, ces serviteurs ignorants me font perdre la raison.

DON ALONSO. — Mais lui, pardonnez-moi, avait une ambassade à vous faire.

DONNA CLAUDIA. — Une ambassade ?

DON ALONSO. — Certainement. Il a commencé à parler et n'a point fini.

DONNA CLAUDIA. — Il a une ambassade à me faire, et il ne me la fait pas! L'imbécile! Balestra!

BALESTRA, *du dehors*. — Illustrissime !

DONNA CLAUDIA. — Ne viens-tu pas?

BALESTRA, *du dehors*. — Puis-je venir, ou ne puis-je pas?

DONNA CLAUDIA. — Viens, animal, viens!

BALESTRA, *entrant*. — Me voici.

DONNA CLAUDIA. — Tu as une ambassade à me faire, et tu ne me la fais pas?

BALESTRA. — Mais si vous m'empêch....

DONNA CLAUDIA. — Allons, vite, fais-moi l'ambassade !

BALESTRA. — La signora Donna Virginia voudrait vous saluer.

DONNA CLAUDIA. — Donna Virginia ? Est-elle en carrosse ?

BALESTRA. — Elle en est sortie.

DONNA CLAUDIA. — Elle est descendue, et tu la fais attendre ? Rustre ! Vite, cours, et fais-la entrer !

BALESTRA. — Le diable m'emporte si je reste davantage dans cette maison ! (*Il veut sortir.*)

DONNA CLAUDIA. — Balestra ! Balestra !

BALESTRA. — Signora ! Signora !

DONNA CLAUDIA. — Apporte un autre siège ! (*Balestra apporte un siège et veut sortir.*) Balestra, un autre ! (*Même manège.*) Balestra, celui-ci n'est pas bien placé, un peu plus de ce côté-ci ! Vite, cours, va chercher cette dame !

BALESTRA. — Un serviteur seul ne peut tout faire.

DONNA CLAUDIA. — Tais-toi, insolent !

BALESTRA, *à part.* — Sorcière du diable !

DONNA CLAUDIA. — Oh ! que ces serviteurs sont insupportables !

DON ALONSO. — Il faut les traiter avec un peu plus de douceur.

DONNA CLAUDIA. — Bravo ! Seigneur, vous prenez le parti des domestiques. Oh ! le charmant cavalier ! Très obligée !...

DON ALONSO. — Excusez-moi, je ne dois pas m'en mêler.

DONNA CLAUDIA. — Mais si ! vous devez vous en mêler. C'est votre fonction de faire qu'on me respecte, et qu'on m'obéisse !

DON ALONSO. — C'est l'affaire de votre mari.

DONNA CLAUDIA. — Mon mari ne s'occupe pas de ces sortes de choses. Il se charge de cette mission ailleurs, et c'est à vous qu'il incombe de tenir en respect ma domesticité.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DONNA VIRGINIA, *puis* BALESTRA.

DONNA CLAUDIA. — Chère amie, soyez la bienvenue!

DONNA VIRGINIA. — Ah! ah! Don Alonso est là. Je comprends pourquoi vous m'avez fait faire une demi-heure d'antichambre. Je vous excuse.

DONNA CLAUDIA. — Ah! pardonnez-moi! C'est la faute d'un rustaud de domestique qui est entré hier à mon service. Je vous prie de ne pas prendre mal la chose.

DONNA VIRGINIA. — Non, chère, je plaisantais. J'ai plaisir à vous trouver en si belle compagnie.

DON ALONSO. — Donna Virginia est de bonne humeur, ce matin.

DONNA CLAUDIA. — Mais! Quand on a le cœur content, on a le sourire à la bouche. Dites-moi, avez-vous vu mon mari ?

DONNA VIRGINIA. — Oui, il est venu me rendre visite ce matin de bonne heure.

DONNA CLAUDIA. — Et il n'est pas venu avec vous en carrosse ?

DONNA VIRGINIA. — Non, parce que le marquis Ascanio était là, et vous savez que votre mari n'est point jaloux de ses prérogatives : il cède volontiers la place à un étranger.

DONNA CLAUDIA. — Et le marquis, où est-il allé?

DONNA VIRGINIA. — Après m'avoir accompagné jusqu'ici, il est allé à la cour pour une affaire de quelque importance.

DONNA CLAUDIA. — Qui viendra vous prendre ?

DONNA VIRGINIA. — Ou lui-même, ou votre mari, ou le baron, ou l'Anglais, ou quelque autre ! Est-ce que je sais ?

DONNA CLAUDIA. — Les cavaliers servants ne vous manquent pas.

DONNA VIRGINIA. — J'en ai tant, que j'en oublie quelques-uns.

DONNA CLAUDIA. — Et lequel vous est le plus cher ?

DONNA VIRGINIA. — Tous égaux. Je me moque de tous.

DON ALONSO, *à part.* — C'est un plaisir que de les entendre.

DONNA CLAUDIA. — Que faisons-nous ? Jouons-nous à l' « hombre » (1) ?

DONNA VIRGINIA. — Oh ! oui ; avec grand plaisir !

DONNA CLAUDIA. — Vous plaît-il, don Alonso ?

DON ALONSO. — Je suis tout à vos ordres.

DONNA VIRGINIA. — Don Alonso est un charmant petit cavalier.

DON ALONSO. — Moi, j'ai un défaut qui ne vous plairait pas.

DONNA VIRGINIA. — Et lequel ?

DON ALONSO. — C'est que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, j'aime à me trouver seul.

DONNA CLAUDIA. — Balestra !

BALESTRA, *de l'intérieur.* — Faut-il venir, ou ne pas venir ? (*Il entre.*)

DONNA CLAUDIA. — Vite, apporte les cartes et les jetons !

BALESTRA. — Tout de suite ! (*Il veut partir.*)

(1) L'*hombre*, jeu de cartes à la mode. *La main, spadille obligée, triomphe*, termes en usage dans ce jeu.

DONNA CLAUDIA. — Asseyons-nous en attendant. Balestra !

BALESTRA. — Signora !

DONNA CLAUDIA. — Les sièges près de la table.

BALESTRA, *approchant les chaises*. — Les voici.

DONNA CLAUDIA. — Vite, les cartes et les jetons !

BALESTRA. — Signora, une chose à la fois. Je n'ai que deux jambes et deux mains. (*Il sort.*)

DONNA CLAUDIA. — Impertinent ! Je le mets dehors à l'instant même.

DONNA VIRGINIA, *à part*. — Il a raison, le pauvre homme ! Oh ! la belle dame, qui veut recevoir, et n'a qu'un seul serviteur !

BALESTRA. — Voici les cartes et les jetons. (*Il se tient à distance.*)

DON ALONSO. — Je fais.

DONNA CLAUDIA. — Non pas ! quand deux dames jouent, la « main » est au cavalier. C'est moi qui ferai.

DON ALONSO. — Comme il vous plaira. (*Donna Claudia mêle les cartes et distribue.*)

DONNA VIRGINIA. — A combien l'enjeu ?

DON ALONSO. — Fixez-le.

DONNA CLAUDIA. — Pas trop élevé : un florin le jeton.

DONNA VIRGINIA. — « Spadille » obligée ?

DONNA CLAUDIA. — Oui, jusqu'à cent.

DON ALONSO, *à part*. — Pas de chance ! (*Haut.*) Je passe.

DONNA VIRGINIA. — Je passe.

DONNA CLAUDIA. — Je vais.

BALESTRA, *à part*. — Cela va chauffer dur. (*Il sort.*)

DONNA VIRGINIA. — A propos, Donna Claudia, y a-t-il longtemps que vous n'avez vu Donna Eleonora ?

DONNA CLAUDIA. — Près d'une semaine.

DONNA VIRGINIA. — Pauvre femme ! Bien malheureuse !.

DONNA CLAUDIA. — Croyez bien qu'elle a trouvé quelqu'un pour la consoler.

DONNA VIRGINIA. — Et qui ? Don Rodrigo ?

DONNA CLAUDIA. — Don Rodrigo, précisément. (*Elle fait le jeu.*)

DONNA VIRGINIA. — Pourtant c'est un homme sérieux, qui ne s'est jamais soucié de servir une dame.

DONNA CLAUDIA. — Ceux qui ne se montrent pas en public n'en font que mieux leurs affaires en particulier.

DON ALONSO. — Signora, l'avez-vous trouvé, ce fameux « triomphe » ?

DONNA CLAUDIA. — Oh ! vous êtes impatient ! On m'a donné comme certain qu'il va chez elle à toute heure du jour.

DONNA VIRGINIA. — C'est vrai, je le sais aussi. Et à l'entendre, la sainte nitouche, elle est chaste comme une Pénélope.

DONNA CLAUDIA. — Je n'en ai jamais rien cru. Vous pensez bien que, sans Don Rodrigo, elle mourrait de faim.

DONNA VIRGINIA. — Elle n'a certainement pas eu de dot.

DONNA CLAUDIA. —De dot? Elle s'est mariée n'ayant pas une chemise de rechange.

DONNA VIRGINIA. — Mais pourquoi Don Roberto l'a-t-il prise, si elle était aussi pauvre ?

DON ALONSO. — Je vais vous le dire, signora. C'est parce que Don Roberto est de noblesse récente, tandis que Donna Eleonora appartient à l'une des premières et des plus anciennes familles de Naples.

DONNA VIRGINIA. — Oh ! oh ! grande noblesse, en vérité ! On sait qui était sa mère. Elle était fille d'un

simple bourgeois, et sa tante a pris pour mari un avocat.

DONNA CLAUDIA. — Eh ! je sais pourquoi il l'a épousée.

DONNA VIRGINIA. — Pourquoi, chère amie ?

DONNA CLAUDIA. — Je ne veux pas faire de médisance, mais je sais l'affaire tout au long.

DONNA VIRGINIA. — Il était dans la nécessité de le faire?

DONNA CLAUDIA. — Vous pensez bien.

DON ALONSO. — Signora, pardonnez-moi. C'est un mariage qui a été négocié par mon père, et Donna Eleonora s'est mariée tout à fait honorablement.

DONNA CLAUDIA. — Allons! bravo ! bravo ! On sait que, vous aussi, vous lui avez fait la cour quand elle était enfant, et maintenant vous la protégez, n'est-il pas vrai?

DONNA VIRGINIA. — Cher Don Alonso, vous faites tort à Donna Claudia.

DON ALONSO. — Je ne fais tort à personne en disant la vérité.

DONNA CLAUDIA. — Très bien, allez chez votre grande dame ! Je n'ai pas besoin de vous. (*Elle se lève.*)

DONNA VIRGINIA. — Allons, venez, jouons.

DONNA CLAUDIA. — Non, non, je ne veux plus jouer. (*Ils se lèvent.*)

DON ALONSO. — Signora, pardonnez-moi, je n'ai voulu ni vous offenser, ni vous causer de déplaisir.

DONNA CLAUDIA. — Le maudit défaut que vous avez de toujours vouloir contredire ! Vous êtes peu galant cavalier.

DON ALONSO. — Vous avez raison, je vous demande pardon.

DONNA CLAUDIA. — Vouloir défendre une femme, dont on sait très bien ce qu'elle est !

DONNA VIRGINIA. — Tout Naples sait que Don Rodrigo lui donne de quoi vivre.

DONNA CLAUDIA. — Il lui paie jusqu'à sa femme de chambre.

DONNA VIRGINIA. — Et le loyer de sa maison, le lui paie-t-il ? Elle n'a pas un sou.

DONNA CLAUDIA. — Je sais de source à peu près sûre que Don Rodrigo a fait rédiger le bail à son nom, parce que le seigneur Anselme ne voulait pas l'accepter au nom de Donna Eleonora.

DONNA VIRGINIA. — C'est vrai ?

DONNA CLAUDIA. — J'en suis quasi certaine, et avant ce soir je le saurai encore mieux.

DONNA VIRGINIA. — Qu'en dites-vous, seigneur protecteur ?

DON ALONSO. — Croyez-moi, cela me paraît impossible.

DONNA CLAUDIA. — Le voilà bien ! Homme perfide ! j'ai du plaisir à vous avoir découvert. Voilà quelque temps que vous paraissez en avoir assez de moi. Vous avez sans doute des engagements envers la grande dame... Mais, ou je ne suis pas ce que je suis, ou je me vengerai. Si son mari a été banni, je pourrais bien vous faire exiler, vous aussi.

DON ALONSO. — Mais, signora...

DONNA CLAUDIA. — Je ne veux pas vous écouter.

DON ALONSO. — Je vous supplie...

SCÈNE X

LES MÊMES, DON FLAMINIO.

DON FLAMINIO. — Quel est ce bruit ? Pourquoi ces cris ?

DONNA VIRGINIA. — Votre femme a blessé le pauvre Don Alonso.

DON FLAMINIO. — Ma femme est une femme bizarre. Vous ne la connaissez pas encore ? Oh ! vous la connaîtrez, et alors vous me pardonnerez si je manifeste quelque impatience.

DON ALONSO. — Cher ami, je n'ai manqué à aucun de mes devoirs.

DON FLAMINIO. — Mais pourquoi étiez-vous tous en colère ?

DONNA VIRGINIA. — Je vais vous le dire. Don Alonso s'est mis à défendre Donna Eleonora. Il nie que Don Rodrigo soit son cavalier servant, ou, pour mieux dire, son bienfaiteur. Nous, qui savons la chose comme elle est, nous affirmons le contraire. Il s'obstine, et nous accuse gracieusement de mentir.

DON FLAMINIO. — Oh ! Don Alonso, pardonnez-moi, mais vous avez tort. En face d'une femme, jamais, pour votre gouverne, il ne faut dire du bien d'une autre femme. Et puis, ne savez-vous pas que contredire une femme, c'est vouloir naviguer contre le courant de l'eau ou contre le vent ?

DON ALONSO. — Je le sais très bien, mais, croyez-moi, je ne puis supporter d'entendre des propos contre la réputation d'une femme honnête.

DON FLAMINIO. — Eh quoi ? Est-ce nuire à sa réputation de dire que Don Rodrigo est son cavalier servant ? Je le suis de Donna Virginia, vous l'êtes de ma femme, et quel mal y a-t-il à cela ?

DON ALONSO. — C'est fort bien, mais on dit que Don Rodrigo lui donne de quoi vivre, lui paie sa femme de chambre, le loyer de sa maison, et autres choses semblables.

DON FLAMINIO. — Cher ami, qui voulez-vous qui les lui paie ? Vous êtes vraiment bon, vous ! Tous les biens de son mari sont confisqués ; elle n'a pas uns ou

de dot. Parlons clairement : on ne vit pas d'air respirable.

DON ALONSO. — Mais elle a vendu, elle vend encore, elle travaille.

DONNA CLAUDIA. — Vous entendez comme il est exactement informé !

DONNA VIRGINIA. — Donna Claudia, voulez-vous que nous allions ce soir faire une visite à Donna Eleonora ?

DONNA CLAUDIA. — Des visites à Donna Eleonora ! Cette pauvre n'est pas digne de mes visites.

DONNA VIRGINIA. — Nous verrons un peu comment se comporte cette grande dame dans l'état misérable où elle se trouve.

DONNA CLAUDIA. — Vous la verrez, selon la coutume de ses pareilles, pauvre et superbe.

DONNA VIRGINIA. — Qui sait si nous ne découvrirons pas quelque chose de plus? J'ai l'idée qu'elle a grand plaisir à recevoir. Don Alonso doit le savoir.

DON ALONSO. — Ce que je sais, c'est que Donna Eleonora est une dame qui vit très retirée, et que dans sa maison, à l'exception de Don Rodrigo, il n'entre personne.

DON FLAMINIO. — Eh bien! Venez ici. Combien voulez-vous parier que je vais chez elle, et que je deviens son sigisbée ?

DON ALONSO. — Je parie cent louis que vous ne réussirez pas.

DON FLAMINIO. — Parions une montre d'or.

DON ALONSO. — Très bien, j'accepte le pari.

DON FLAMINIO. — Donna Virginia, vous plaît-il que je tente l'aventure et que je gagne cette montre ?

DONNA VIRGINIA. — Faites vos affaires comme il vous plaira.

DON FLAMINIO. — J'imagine que pendant le temps où

je ne serai pas à votre service, il ne manquera pas de cavaliers capables d'occuper ma place.

DONNA VIRGINIA. — De cela ne vous mettez pas en peine. J'y pense, moi.

DON FLAMINIO. — Et vous, chère épouse, qu'en dites-vous?

DONNA CLAUDIA. — Je dis que vous êtes vainqueur sur toute la ligne.

DON FLAMINIO. — Il vous semble que je suis un cavalier galant, capable de conquérir du premier coup le cœur d'une femme ?

DONNA CLAUDIA. — Les femmes de cette sorte sont faciles à conquérir.

DON FLAMINIO. — Le pari est fait. Pour le moment, n'en parlons plus. Allons faire une promenade au jardin.

DONNA VIRGINIA. — Allons.

DON FLAMINIO. — Donnez-moi la main.

DONNA VIRGINIA. — Me voici.

DON FLAMINIO. — Pauvre Donna Virginia, comment pourrez-vous rester quelques jours sans moi ?

DONNA VIRGINIA. — Croyez-moi, je n'en ferai certainement pas une maladie.

DON FLAMINIO. — Ah ! cruelle ! Vous faites votre jouet de qui meurt pour vous.

DONNA VIRGINIA. — Demain vous mourrez pour Donna Eleonora, et un autre jour vous reviendrez mourir pour moi. (*Ils sortent.*)

DON ALONSO, *à Donna Claudia.* — En quoi pourrai-je avoir l'honneur de vous servir ?

DONNA CLAUDIA. — Très obligée. Allez servir Donna Eleonora.

DON ALONSO, *ironiquement.* — C'est impossible. Elle sera déjà prise par votre mari.

DONNA CLAUDIA. — Allez-y quand même. Il y aura bien place aussi pour vous.

DON ALONSO. — Voilà le défaut d'à peu près toutes les femmes. Critiquer les actes d'autrui sans prendre garde à leurs propres actes. Le sujet principal de presque toutes les conversations est de chuchoter, de dire du mal du prochain, de déchirer à belles dents le pauvre monde. Je sais que Donna Eleonora est une femme honnête, et je suis obligé de défendre son honneur bien que je ne prétende pas même à ses remerciements. Je sers Donna Claudia plutôt par engagement que par inclination. Si elle prétend obtenir de moi plus que ce qui lui revient, je prendrai mon congé. Quelle folie est la nôtre, d'être esclaves pour nous divertir, et de nous soumettre aux ridicules extravagances d'une femme, pour avoir le grand honneur d'être au nombre des cavaliers servants !

Amis et ennemies d'ELEONORA se mettent en campagne. DON FLAMINIO, de concert avec BALESTRA, essaie d'amorcer son entreprise galante.

ACTE II

SCÈNE II

Une rue passante.

DON FLAMINIO, BALESTRA.

DON FLAMINIO. — Balestra, je suis dans un grand embarras.

BALESTRA. — Si vous croyez que je sois capable de vous aider, commandez-moi.

DON FLAMINIO. — J'ai parié une montre d'or que

j'arriverai à m'introduire dans la maison d'une dame, et que je deviendrai son cavalier servant.

BALESTRA. — Est-elle fille, veuve, ou mariée?

DON FLAMINIO. — Elle a son mari qui est exilé.

BALESTRA. — Où en est-elle comme ressources?

DON FLAMINIO. — Je la crois misérable.

BALESTRA. — Je croirais que la montre d'or n'est point exposée à être perdue.

DON FLAMINIO. — Ajoutes-y que, outre mon pari, il y va d'un engagement d'honneur. Il n'a jamais été et ne sera jamais dit que don Flaminio aura attaqué une place qui ne se sera pas rendue. Je perdrais mon bon renom, si je ne réussissais dans cette nouvelle entreprise. Mais je te dirai encore quelque chose de plus. La dame ne me déplaît pas, et au stimulant de cette gageure s'ajoute pour moi celui d'une inclination qui tout doucettement commence à être de l'amour.

BALESTRA. — Trois fortes raisons pour déclarer la guerre à l'ennemi. La place a besoin d'être attaquée de plusieurs côtés, puisque c'est sous le nom de place que Votre Seigneurie désigne sa dame. Il faut établir le blocus des services galants à quelque distance, jusqu'à ce qu'en le resserrant peu à peu, il devienne un véritable siège. Il convient de disposer les batteries : ici une batterie de paroles amoureuses, là une batterie de soupirs, plus loin une autre de divertissements, enfin la batterie la plus forte de toutes, celle des cadeaux. Tirez d'un côté, tirez de l'autre, ici ou là vous faites brèche. Alors, soit que la place se rende à condition, soit que le soldat valeureux, la prenant d'assaut, traite l'ennemi en vainqueur, il le passe au fil de l'épée, et s'empare de toutes les munitions.

DON FLAMINIO. — Bravo, Balestra! Tu es passé maître en fait de guerre amoureuse.

BALESTRA. — Sachez que dans le régiment de Cupidon j'ai toujours servi de fourrier.

DON FLAMINIO. — Tu pourrais donc précéder la compagnie de mes désirs amoureux, et t'avancer vers les quartiers de l'ennemi.

BALESTRA. — Bon ! Votre Seigneurie illustrissime voudrait que j'aille lui préparer son étape.

DON FLAMINIO. — Tu pourrais intimer au capitaine l'ordre de se rendre.

BALESTRA. — Donnez-moi un peu de munitions, et laissez-moi faire.

DON FLAMINIO. — Voici de la poudre d'or, qui vaut encore beaucoup mieux que celle à canon. (*Il lui donne de l'argent.*)

BALESTRA. — De fait, même dans les vraies guerres, on consomme plus d'or que de salpêtre. Laissez-moi faire. Je connais déjà la place que j'ai à attaquer. Vous me l'avez dit une autre fois, et grâce au ciel j'ai bonne mémoire.

DON FLAMINIO. — Te semble-t-il qu'elle est supérieurement défendue ?

BALESTRA. — Je sais tout. Je connais le général commandant. Je sais quelle garnison est à l'intérieur.

DON FLAMINIO. — Te flattes-tu de la victoire ?

BALESTRA. — De la défense intérieure, je n'ai pas peur. Ce qui m'effraie, c'est un certain camp-volant.

DON FLAMINIO. — Conduit peut-être par les armes de Don Rodrigo ?

BALESTRA. — Justement. J'ai peur qu'il ait un régiment de Hongrois qui détruise nos batteries.

DON FLAMINIO. — Il faut penser à quelque stratagème militaire.

BALESTRA. — Je verrai si je puis emporter la place grâce à l'intelligence de quelque subalterne.

DON FLAMINIO. — Ce serait combattre sans effusion de sang.

BALESTRA. — Il y a un certain capitaine Colombina. Si je réussis à le gagner, peut-être que, de nuit, il nous fera abaisser le pont et nous donnera accès par la porte de secours. Alors, sauve qui peut ! La place est à nous, et le commandant prisonnier de guerre.

DON FLAMINIO. — Bravo, Balestra ! Tu es homme d'action autant que de conseil, vaillant et politique tout à la fois. Montre-toi digne de tes pareils, et n'en doute pas, tu auras ta part de la victoire. (*Il sort.*)

BALESTRA. — Pour lui, le général, et pour moi, le capitaine. Cette scène a été la plus belle du monde. Qui nous aurait entendu nous aurait pris pour deux comédiens du dix-septième siècle. Mais laissant l'allégorie et allant droit au but, c'est le moment de manœuvrer et de servir un maître qui a confiance en moi. En cette sorte d'affaire, il faut de l'audace et du courage. Je vais droit à la maison de la dame. Si je trouve la servante, je tends un piège ; si je trouve la maîtresse, j'en tends un autre. L'argent suffit, les paroles ne manquent pas. De l'aplomb, et pas de crainte !

DON RODRIGO, de son côté, ayant rencontré PASQUINO, le serviteur de DON ROBERTO exilé, le charge de remettre à DONNA ELEONORA une bourse de cinquante écus, que son mari est censé lui avoir envoyée. Mais PASQUINO est une tête légère : il a égaré une lettre de DON ROBERTO, gravement malade, à sa femme, et en remettant la bourse à DONNA ELEONORA, il s'embarrasse dans les explications qu'il essaie d'inventer sur sa provenance.

SCÈNE IV

DONNA ELEONORA, COLOMBINA, PASQUINO.

PASQUINO. — Je baise la main à ma maîtresse. Colombina, je te salue.

COLOMBINA. — Bonjour, Pasquino. Que fait notre maître ?

DONNA ELEONORA. — Que fait mon mari ?

PASQUINO. — Il crève de bonne santé.

DONNA ELEONORA. — Je ne te comprends pas. Se porte-t-il bien ou mal ?

PASQUINO. — Il se porte très bien, il ne peut pas se porter mieux.

DONNA ELEONORA. — Le ciel en soit remercié. T'a-t-il donné des lettres ?

PASQUINO. — Des lettres... (*Il se trouble.*)

DONNA ELEONORA. — Oui, ne t'a-t-il pas donné quelque lettre pour moi ?

PASQUINO. — Il ne m'a pas donné de lettres : il m'a donné une chose qui vaut mieux que mille lettres.

DONNA ELEONORA. — Et qu'est-ce qu'il t'a donné?

PASQUINO. — Voyez : une bourse pleine d'argent. Cinquante écus. (*Il montre la bourse.*)

COLOMBINA. — Oh ! *Cari* ! Je le crois bien, moi aussi : cela vaut plus de cent mille lettres.

DONNA ELEONORA. — Comment mon mari peut-il m'envoyer cet argent, s'il se trouve lui-même dans le besoin ? Je crains que tu ne cherches à me tromper.

COLOMBINA. — Pasquino est un galant homme. Il n'est pas capable de dire des mensonges.

PASQUINO. — Comment donc ! je suis un homme qui, quand je dis la vérité, ne mens jamais.

DONNA ELEONORA. — Mais où avez-vous pu avoir cet argent ?

PASQUINO. — Je vais vous le dire. Mais, chut ! que personne ne le sache. (*A part.*) Il faut inventer quelque chose.

DONNA ELEONORA. — Eh bien, comment l'a-t-il eu ?

COLOMBINA. — Ah ! quelle curiosité !

PASQUINO. — Il l'a gagné au jeu.

DONNA ELEONORA. — Comment ! mon mari joue ?

COLOMBINA. — Oui, signora, il joue. Il se divertit, et il a gagné.

DONNA ELEONORA. — Et à quel jeu a-t-il joué ?

PASQUINO. — Attendez, le nom me revient. Il a joué à un certain grand jeu qui finit en *on*... Je crois que ça s'appelle...

COLOMBINA. — Pharaon ?

PASQUINO. — Juste ! au Pharaon.

DONNA ELEONORA. — Et avec qui a-t-il joué ?

PASQUINO. — La belle question ! Avec le médecin qui le soignait.

DONNA ELEONORA. — Avec le médecin ?

COLOMBINA. — Oui, signora, avec le médecin. Pour le distraire, il aura joué avec lui.

DONNA ELEONORA. — Ce sont des sottises. Je soupçonne qu'il y a quelque chose là-dessous.

PASQUINO. — Il n'y a rien ni dessous ni dessus. Ce sont cinquante écus que mon maître vous envoie. Si vous les voulez, prenez-les. Si non, je les lui rapporte.

COLOMBINA. — Par exemple ! Et que dirait votre mari s'il lui rapportait les cinquante écus ? Il dirait que vous n'avez pas besoin de lui, et ferait sans doute quelque jugement défavorable.

DONNA ELEONORA. — Je ne sais que dire. Je les prendrai comme un présent de la Providence céleste, remer-

ciant l'amour de mon mari, et voulant croire qu'ils m'ont été envoyés par lui.

COLOMBINA. — Ils l'ont été bien certainement.

PASQUINO. — Je l'affirme sur mon honneur.

DONNA ELEONORA. — Je te remercie, toi aussi, Pasquino. Tu dois être fatigué : va te reposer.

PASQUINO. — Je ne suis pas fatigué. Mais j'ai un autre petit désagrément.

DONNA ELEONORA. — Et qu'as-tu ?

PASQUINO. — J'ai faim.

DONNA ELEONORA. — Colombina, conduis-le à la cuisine, et donne-lui le peu qui s'y trouve.

PASQUINO. — Je prie le ciel de faire que votre mari gagne encore une autre bourse au médecin qui a perdu celle-ci. (*Il tire son mouchoir pour se moucher, et du mouchoir une lettre tombe.*)

DONNA ELEONORA. — Qu'est-ce qui vient de tomber?

PASQUINO, *apercevant la lettre, qui était dans son mouchoir.* — Ah! diable !

DONNA ELEONORA. — Quel est ce papier ?

PASQUINO. — Eh! rien. (*A part.*) Si elle lit cette lettre, je redoute quelque complication.

DONNA ELEONORA. — Je veux le voir.

PASQUINO. — Pardon, signora. C'est une lettre à moi.

DONNA ELEONORA. — Donne-la-moi. Je veux la voir.

PASQUINO. — En vérité, il ne faut pas...

DONNA ELEONORA. — Colombina, prends-lui cette lettre.

COLOMBINA. — Donne!...

PASQUINO. — Allons! c'est une lettre de notre maître.

COLOMBINA. — Nous voulons voir. (*Elle lui prend la lettre*). La voilà. (*Elle la remet à sa maîtresse.*)

DONNA ELEONORA. — Il me paraissait impossible que Don Roberto ne m'écrivît point. C'est son écriture. Ah! le cœur me bat dans la poitrine. (*Elle ouvre la lettre.*)

PASQUINO, *à part.* — Voilà que tout est découvert. Le mieux est que je m'en aille. (*Haut.*) Signora, je m'en vais.

COLOMBINA. — Attends. Je veux connaître aussi ce que dit cette lettre.

PASQUINO, *à part.* — Je vais voir si je peux attraper quelque autre écu et je m'en retourne à Bénévent avant que ce nuage ne déchaîne la tempête. (*Il s'éclipse tandis qu'on ne l'observe pas.*)

DONNA ELEONORA, *à Colombina.* — Écoute ce que m'écrit mon mari : « *Epouse très aimée...* »

COLOMBINA. — Il nous a toujours bien aimée.

DONNA ELEONORA. — Hélas!... « *La fièvre me tourmente...* »

COLOMBINA. — Il a la fièvre.

DONNA ELEONORA. — Tu l'entends. Pasquino n'a pas dit la vérité. Cours vite trouver Pasquino, et fais-le venir ici.

COLOMBINA. — J'y vais de suite. Mais ayez soin de ne pas lui remettre les cinquante écus.

DONNA ELEONORA, *lisant.* — « *Aujourd'hui est le sixième jour où je souffre étendu sur mon lit. Je suis sans amis, sans assistance, et sans argent pour m'acheter une volaille à faire bouillir. Je vous envoie mon serviteur, espérant que votre pitié ne me laissera pas sans quelque secours, s'il le faut, par la vente de quelque objet dont vous n'avez pas un besoin urgent. Je ne parle pas d'affaires d'intérêt, parce qu'en ce moment je ne pense à rien. J'attends des nouvelles de votre santé, et je suis...* » Oh! malheureux! quel

tourment! Pourquoi Pasquino me trompait-il en me faisant croire que mon pauvre époux était en bonne santé? Ah! Il y a quelque ruse là-dessous: mon cœur me le disait. Par qui cet argent peut-il m'avoir été fourni? Eh quoi! Pasquino ne revient pas? Enfin, la manière dont je reçois cette somme ne m'oblige à rien: je la reçois franchement comme un don de la Providence. (*Appelant.*) Colombina!

Nouvelle tentative d'escroquerie du docteur BUONATESTA. Seconde entrevue de DONNA ELEONORA et de DON RODRIGO.

SCÈNE VII

DONNA ELEONORA, *puis* COLOMBINA, *puis* DON RODRIGO.

DONNA ELEONORA. — La manière de frapper me semble celle de Don Rodrigo.

COLOMBINA, *arrivant.* — Ah! ah! nous y voilà!

DONNA ELEONORA. — Que veux-tu dire?

COLOMBINA. — Vous êtes devenue toute rouge! Le voici, le seigneur Don Rodrigo.

DON RODRIGO. — Votre très humble serviteur.

DONNA ELEONORA. — Votre très obligée servante, Don Rodrigo. (*A Colombina.*) Des sièges!

COLOMBINA. — En voici! (*Elle apporte les sièges.*)

DON RODRIGO. — J'ai devancé en vérité le moment que j'avais fixé pour venir vous déranger.

DONNA ELEONORA. — Vous avez devancé vos faveurs.

DON RODRIGO. — Je l'ai fait pour vous mettre plus tôt au courant de la démarche que j'ai faite, selon votre désir, en présentant votre requête.

DONNA ELEONORA. — Trop de bonté, Don Rodrigo.

COLOMBINA, *à part.* — Voilà un de ces regards qui me disent qu'il vaut mieux que je m'en aille. (*Haut.*) Signora, si vous n'avez rien à me commander, je vais à la cuisine. (*Elle sort.*)

DONNA ELEONORA. — Vas-y, c'est cela. Eh bien, Don Rodrigo, qu'a dit le seigneur secrétaire !

DON RODRIGO. — Il m'a donné l'assurance de sa protection pour vous.

DONNA ELEONORA. — J'ai l'espoir d'autre part qu'il ne sera pas nécessaire de le déranger, parce que mon docteur m'a apporté la nouvelle de l'heureuse issue du procès.

DON RODRIGO. — Vous obtenez donc gain de cause.

DONNA ELEONORA. — Il me l'a dit. Mais comme le fiscal voulait aller en appel, il a fallu faire un sacrifice de vingt écus, pour l'en empêcher.

DON RODRIGO. — Vingt écus, dans la situation où vous vous trouvez, sont une somme considérable.

DONNA ELEONORA. — Le ciel y a pourvu.

DON RODRIGO. — Signora, je m'en réjouis. Mais, bien que je ne mérite pas de faveurs de vous, je voudrais vous demander de m'en faire la confidence.

DONNA ELEONORA. — Seigneur, je vais vous le dire, car je sais que ma domestique vous a fait part de ma grande détresse. Le secours m'est venu d'où je l'attendais le moins.

DON RODRIGO. — Peut-être des mains de votre mari.

DONNA ELEONORA. — Non, car lui-même se trouve dans une extrême misère.

DON RODRIGO, *à part.* — Que s'est-il passé ? (*Haut.*) De qui donc vous est venu ce secours ?

DONNA ELEONORA. — Des mains d'un domestique.

DON RODRIGO. — De votre Pasquino ?

DONNA ELEONORA. — Précisément.

DON RODRIGO. — Et lui, ne le tenait-il pas de votre époux ?

DONNA ELEONORA, *à part.* — Quelle singulière question ! (*Haut.*) Non, certainement. Je vous dis que Don Roberto est dans une condition pire encore que la mienne.

DON RODRIGO. — Mais de qui le tenait-il ? Dites-le-moi, de grâce ! Quelle somme avez-vous reçue ?

DONNA ELEONORA. — Cinquante écus.

DON RODRIGO. — Et de qui le domestique tenait-il ces cinquante écus ?

DONNA ELEONORA. — Il m'a dit que mon mari les lui avait consignés pour me les remettre.

DON RODRIGO. — Et vous ne l'avez pas cru ?

DONNA ELEONORA. — Non, parce qu'il avait une lettre qui disait tout le contraire.

DON RODRIGO. — Ah ! Pasquino avait donc encore une lettre ?

DONNA ELEONORA, *à part.* — Quelle insistance dans ces questions ! (*Haut.*) Certes, il avait une lettre dans laquelle Don Roberto me disait être miné par la fièvre, et plongé dans la misère.

DON RODRIGO, *à part.* — Puissances célestes ! Il m'a trompé !

DONNA ELEONORA, *à part.* — Son trouble s'accroît.

DON RODRIGO. — Mais, vraiment, le domestique vous a-t-il dit de qui il avait reçu l'argent ?

DONNA ELEONORA. — Il ne me l'a pas dit. Dès que j'eus découvert la lettre, il s'est sauvé immédiatement, pour n'être pas forcé par moi à révéler la vérité.

DON RODRIGO. — Cela peut vraiment s'appeler un secours du ciel.

DONNA ELEONORA. — Oui, si ce n'est pas, comme je le crois, l'ingénieuse invention d'un cœur généreux.

DON RODRIGO. — Il y aurait un cœur capable de donner, sans la vanité de se déclarer l'auteur du don ?

DONNA ELEONORA. — Oui, Don Rodrigo, ce cœur compatissant, ce cœur magnanime existe sans nul doute. J'en doutais jusqu'à présent, mais maintenant j'en suis certaine.

DON RODRIGO. — Quel est-il ? Puis-je le savoir ?

DONNA ELEONORA. — C'est vous, seigneur cavalier, vous le plus digne de ce beau titre.

DON RODRIGO. — Moi, signora !

DONNA ELEONORA. — Oui, vous. C'est en vain que vous vous cachez. Depuis que j'ai refusé par honnêteté les offres courtoises que vous m'avez faites, je me suis doutée que cet ingénieux secours me provenait de vous.

DON RODRIGO. — Vous êtes absolument dans l'erreur. Je n'ai pas le mérite de vous avoir secourue. Je n'ai pas eu la hardiesse de le faire, quand vous l'aviez refusé en ma présence. Je ne l'ai pas fait, vous dis-je, je ne l'ai pas fait, et quand je l'aurais fait, rien qu'un peu de cette rougeur que vous témoignez à la pensée d'un tel don détruirait tout le mérite du donateur.

DONNA ELEONORA. — Ah ! (*Appelant.*) Colombina !

DON RODRIGO. — Vous avez besoin de quelque chose ? Puis-je vous être utile ?

DONNA ELEONORA. — J'ai le cœur oppressé. Colombina !

COLOMBINA, *entrant.* — Illustrissime !

DONNA ELEONORA. — Donne-moi l'eau de mélisse.

COLOMBINA. — Je vous l'apporte. (*A part.*) Oh ! oh ! En vérité, Don Rodrigo lui aura fait remuer les vers... (*Elle va prendre le flacon.*)

DON RODRIGO. — Si vous voulez bien, je vais vous servir. (*Il lui tend son propre flacon.*)

DONNA ELEONORA. — J'accepte vos faveurs. (*Elle le prend.*)

COLOMBINA, *entrant.* — Le voici.

DONNA ELEONORA. — Va-t'en, cela suffit.

COLOMBINA, *à part.* — Je comprends : la lance d'Achille blesse et guérit. (*Elle sort.*)

DONNA ELEONORA. — Excusez-moi, Don Rodrigo. La malheureuse situation de mon pauvre mari me bouleverse l'esprit.

DON RODRIGO. — Une dame est toujours digne de louange quand elle a de l'amour pour son époux.

DONNA ELEONORA. — Vous n'êtes pas de ceux qui conseillent aux femmes de détester leurs maris.

DON RODRIGO. — Le ciel m'en garde !... Si j'étais déjà engagé dans les liens du mariage, je ne souffrirais pas un pareil attentat de la part de qui que ce soit, et je regarderais comme indigne et mauvais cavalier quiconque aspirerait à m'enlever la plus petite parcelle du cœur de ma femme.

DONNA ELEONORA. — Seriez-vous un mari jaloux ?

DON RODRIGO. — Non, Donna Eleonora. J'aimerais volontiers la société, et je n'empêcherais pas une honnête femme de se laisser opportunément servir. Le service en soi n'est pas répréhensible. J'ai l'honneur de vous servir depuis quelque temps. Vous êtes une belle dame, vous êtes jeune, vous êtes adorable. Je suis libre, je suis homme, je connais votre mérite. Et après ? Pouvez-vous me reprocher de manquer d'honnêteté ? Votre mari est-il en droit de se plaindre de mon amitié ? Personne mieux que vous ne peut le dire, et je vous le demande en un temps où rien ne peut vous engager à céler la vérité.

DONNA ELEONORA. — Oui, Don Rodrigo. Votre honnêteté, votre caractère chevaleresque ne peuvent

s'élever plus haut. Vous n'auriez d'ailleurs pas grand mérite à me témoigner de l'indifférence.

DON RODRIGO. — Sans porter atteinte à l'honnêteté d'une dame, le cavalier le plus sage peut bien avoir pour elle quelque inclination. Il lui suffit de ne point permettre que des fantômes d'amour viennent troubler la pureté de ses intentions.

DONNA ELEONORA. — Et qui peut être compromis par une telle vertu ?

DON RODRIGO. — Quiconque n'est point habituellement de mœurs dissolues. Je ne nie pas que des pensées incorrectes et dangereuses ne puissent parfois surprendre le cœur le plus droit, le plus honnête, mais on peut y couper court par une distraction opportune, en se mettant à faire quelque chose, en appelant un domestique...

DONNA ELEONORA, *appelant.* — Colombina !

COLOMBINA, *entrant.* — Illustrissime !

DONNA ELEONORA. — Achève ce bonnet...

DON RODRIGO, *à part.* — J'ai compris. Donna Eleonora a besoin de distraction. (*Haut.*) Signora, il est temps que je vous épargne cet ennui. (*Ils se lèvent.*)

DONNA ELEONORA. — Pourquoi si tôt ? J'ai appelé ma domestique parce qu'il me presse d'avoir mon bonnet.

DON RODRIGO. — Une affaire de quelque importance m'appelle ailleurs.

DONNA ELEONORA. — Je ne sais que répondre. Vous êtes le maître. (*A part.*) Résiste, ô mon cœur !

DON RODRIGO, *à part.* — Triomphe, ô ma vertu ! (*Ils se regardent avec passion.*)

COLOMBINA, *à part.* — Voilà les œillades pathétiques habituelles.

DON RODRIGO. — Donna Eleonora, je suis votre serviteur.

DONNA ELEONORA. — Adieu, Don Rodrigo. (*Don Rodrigo regarde donna Eleonora, la salue, et sort.*)

COLOMBINA, *à part.* — Les beaux compliments muets ! Ils en disent cent fois plus que les paroles. (*Elle sort.*)

. . . . . .

Toute la société des sigisbées et de leurs dames s'est fait annoncer chez DONNA ELEONORA qui, avec le concours d'ANSELMO, improvise pour ses visiteurs une très modeste réception. DON FLAMINIO se présente le premier.

SCÈNE XIV

La chambre de Donna Eleonora.

DONNA ELEONORA, DON FLAMINIO, COLOMBINA.

COLOMBINA. — Illustrissime, le seigneur cavalier Del Zero.

DON FLAMINIO. — Tous mes respects, signora !

DONNA ELEONORA. — Je suis votre servante.

DON FLAMINIO. — Enfin le sort m'a concédé l'honneur tant souhaité de vous présenter mes hommages.

DONNA ELEONORA. — Votre fortune, en vérité, n'est point due à mon mérite. Veuillez vous asseoir. (*Ils s'assoient. Colombina sort.*)

DON FLAMINIO. — Vous êtes plus que jamais gracieuse et brillante. Vos infortunes et celles de votre mari n'ont en rien fait pâlir les roses de votre visage.

DONNA ELEONORA, *à part.* — Il me paraît un peu hardi envers une dame avec laquelle il n'a jamais eu l'occasion de frayer.

DON FLAMINIO. — C'est sans doute un effet de votre force d'âme, qui vous rend insensible aux coups de la fortune.

DONNA ELEONORA. — Seigneur cavalier, je vous supplie de me dire tout ce que mon mari vous a prié de me communiquer, car c'est l'unique motif qui vous a fait prendre la peine de me rendre visite.

DON FLAMINIO. — Non, chère signora, ce n'est pas seulement pour cela que je suis venu vous importuner. J'ai en plus le très vif désir de vous assurer que je vous estime, que je vous vénère, et que j'aspire à l'honneur de pouvoir vous servir.

DONNA ELEONORA. — Seigneur, je ne m'attendais pas à un semblable compliment de vous. Dites-moi de grâce comment va Don Roberto.

DON FLAMINIO. — Il se porte bien, et j'aurais de sa part bien des choses à vous dire. Mais la confusion où je me trouve me fait perdre le fil de mes idées.

DONNA ELEONORA. — Si vous ne vous souvenez de rien, il est inutile que vous perdiez ici votre temps.

DON FLAMINIO. — Un peu à la fois je vais m'en souvenir. Voici une des choses que mon ami m'a confiées. Sa chère épouse, sa compagne bien-aimée, la prunelle de ses yeux, il me l'a recommandée. Il m'a chargé de vous assister, de vous secourir, de ne pas m'éloigner de vous.

DONNA ELEONORA. — Je trouve singulier que Don Roberto réclame pour moi l'assistance d'un homme que je n'ai jamais vu ni connu, et qu'il sait n'avoir jamais fréquenté ma maison.

DON FLAMINIO. — J'entends. Vous auriez préféré qu'il eût remis ce soin à Don Rodrigo, n'est-il pas vrai ?

DONNA ELEONORA. — Don Flaminio, vous m'offensez.

DON FLAMINIO. — Pardonnez cette plaisanterie. Sachez qu'il sera tout prochainement à Naples.

DONNA ELEONORA. — A Naples? Comment ?

DON FLAMINIO. — Grâce à mon intervention.

DONNA ELEONORA. — Son bannissement sera rapporté ?

DON FLAMINIO. — Il le sera. Don Roberto aura tous ses biens. Mon nom jouit d'une grande influence à la cour, et il n'est point de faveur demandée par Don Flaminio qui ne soit promptement accordée.

DONNA ELEONORA. — S'il en est ainsi, Don Roberto vous aura une grande obligation.

DON FLAMINIO. — Et Donna Eleonora ne me sera-t-elle pas reconnaissante ?

DONNA ELEONORA. — Je bénirai votre cœur généreux.

DON FLAMINIO, *avec tendresse*. — Me regarderez-vous d'un œil favorable ?

COLOMBINA. — Signora, voici les dames qui arrivent en carrosse.

DONNA ELEONORA. — Va les recevoir. Dis-leur de m'excuser si je n'ai point de domestique.

COLOMBINA. — N'ayez pas peur, elles ne manqueront pas de gens pour leur offrir le bras. (*Elle sort.*)

DON FLAMINIO. — Que de choses encore j'ai à vous dire sur la venue de Don Roberto ! (*A part.*) Il faut conduire l'affaire en douceur.

DONNA ELEONORA. — Vous me mettez dans une bien cruelle peine.

DON FLAMINIO. — Et vous pouvez faire beaucoup pour son retour.

DONNA ELEONORA. — Si vous ne me dites point tout, je ne sais que faire.

DON FLAMINIO. — Nous en reparlerons. (*A part.*) Balestra m'a mis dans un singulier embarras.

SCÈNE XV

LES MÊMES; DONNA CLAUDIA, *servie par* DON ALONSO; DONNA VIRGINIA, *servie par* DON FILIBERTO. — COLOMBINA *range les sièges et sort;* DONNA ELEONORA *va au-devant des dames qui arrivent.*

DONNA VIRGINIA. — Votre servante, Donna Eleonora.

DONNA ELEONORA. — Votre servante, Donna Virginia. (*Elles s'embrassent.*)

DONNA CLAUDIA. — Votre servante, Donna Eleonora.

DONNA ELEONORA. — Votre servante, Donna Claudia. (*Elles s'embrassent.*)

DON ALONSO. — Tous mes hommages à Donna Eleonora.

DONNA ELEONORA. — Votre servante, Don Alonso.

DON FILIBERTO. — Moi aussi j'ai l'honneur de vous présenter mes très humbles hommages.

DONNA ELEONORA. — Votre servante dévouée. (*A Donna Virginia.*) Quel est ce seigneur ?

DONNA VIRGINIA. — Un cavalier sicilien.

DON FILIBERTO. — Votre très humble serviteur.

DONNA ELEONORA. — Vous me faites trop d'honneur.

DONNA VIRGINIA, *montrant Donna Eleonora.* — Don Flaminio, je me réjouis pour vous.

DON FLAMINIO, *montrant de même Don Filiberto.* — Et moi pour vous.

DONNA VIRGINIA, *à Don Flaminio.* — Où en est l'affaire de la montre ?

DON FLAMINIO. — En très bonne voie. Je l'ai à moitié gagnée.

DONNA CLAUDIA, *à Don Alonso.* — Qu'en dites-vous, seigneur protecteur ?

DON ALONSO. — Quand je le verrai, j'y croirai.

DONNA ELEONORA. — Je vous supplie de vous asseoir.

DON FLAMINIO. — C'est moi qui vais faire les honneurs de la maison. Ici Donna Virginia et là son seigneur cavalier. Ici ma femme, et là Don Alonso. Là la maîtresse de maison, et moi là.

DONNA VIRGINIA, *bas à Donna Claudia.* — Voyez comme votre mari a pris pied dans la maison !

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — C'est un diable que mon mari. Et puis, ce sera une vieille amitié.

DON ALONSO, *à part.* — Quel homme hardi que Don Flaminio !

DONNA ELEONORA. — Chères amies, je vous suis très reconnaissante de m'avoir fait l'honneur de votre aimable visite. Je regrette, dans la position où je suis, de ne pouvoir vous recevoir comme vous le méritez ; mais j'espère que vous, aussi bien que ces seigneurs, compatirez à mes infortunes.

DON ALONSO. — Nous sommes venus pour vous saluer, et non pour vous donner de l'embarras.

DON FLAMINIO, *bas à Donna Eleonora.* — Donna Eleonora, il me revient une particularité touchant votre mari.

DONNA ELEONORA. — Il n'est point convenable de parler bas en société.

DON FLAMINIO, *à part.* — En deux paroles, j'expédie la chose.

DONNA ELEONORA, *aux visiteurs.* — De grâce, permettez. C'est une chose qui presse.

DONNA VIRGINIA. — Tout à votre aise. (*Don Flaminio parle à l'oreille de Donna Eleonora.*)

DONNA CLAUDIA, *bas à Don Alonso.* — Don Alonso, vous pouvez préparer la montre.

DON ALONSO, *bas à Donna Claudia.* — Je ne suis pas encore convaincu.

DONNA CLAUDIA, *bas à Donna Virginia.* — Qu'en dites-vous ? Va-t-elle bien, la dame vertueuse ?

DONNA VIRGINIA, *bas à Donna Claudia.* — A merveille.

DON FLAMINIO, *bas à Donna Eleonora.* — Croyez-moi...

DONNA ELEONORA, *bas à Don Flaminio.* — Si c'est cela, nous verrons. (*Haut.*) Maintenant je suis à vous. Qu'y a-t-il de nouveau, mes seigneurs ? Si vous ne vous récréez entre vous, n'attendez pas de mon faible esprit une matière suffisante pour vous divertir.

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Comment trouvez-vous ce bonnet ?

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Très mal fait.

DONNA VIRGINIA, *de même.* — Et pourtant il a la prétention d'être de bon goût.

DONNA CLAUDIA, *de même.* — Peut-on faire pis comme garniture !

DONNA VIRGINIA. — Dites-moi, Donna Eleonora, qui vous a fait ce beau bonnet ?

DONNA ELEONORA. — Ma femme de chambre.

DONNA VIRGINIA. — Il est bien, très bien, on ne peut pas mieux. C'est une mode qui me plaît infiniment.

DONNA CLAUDIA. — Et votre coiffure, qui vous l'a ajustée ?

DONNA ELEONORA. — Aussi ma femme de chambre.

DONNA CLAUDIA. — En vérité, vous paraissez coiffée par le premier perruquier de Naples.

DONNA ELEONORA. — Croyez bien que je n'y mets aucune recherche.

DON FLAMINIO. — Donna Eleonora est bien sous

tous les aspects. Privilège des belles femmes ! (*Bas à Donna Eleonora.*) Ecoutez une autre chose touchant votre mari !

DONNA ELEONORA, *bas à Don Flaminio.* — Ce n'est pas le moment.

DON FLAMINIO, *de même.* — Si elle m'échappe, je ne pourrai plus la dire.

DONNA ELEONORA, *de même.* — Allons, vite. (*Aux visiteurs.*) Permettez. (*Don Flaminio lui parle à l'oreille.*)

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Ils ne se quittent pas, en vérité.

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Dieu sait combien il y en a de ces sigisbées !

DON FILIBERTO, *bas à Donna Virginia.* — Donna Virginia, votre Don Flaminio me paraît un fou. Dans les réunions, on ne parle pas en secret.

DONNA VIRGINIA, *bas à Don Filiberto.* — Laissez-le faire : il est amoureux.

DONNA ELEONORA, *à Don Flaminio.* — C'est assez. Je ne veux pas en entendre davantage.

DON FLAMINIO. — Nous achèverons plus à loisir.

DONNA ELEONORA, *à Donna Claudia.* — Votre mari est un cavalier bizarre.

DONNA CLAUDIA, *à Donna Eleonora.* — Si vous savez vous y prendre, il vous amusera.

DONNA ELEONORA. — Il a plusieurs commissions de mon mari, et il faut que je les lui tire une à la fois.

DONNA CLAUDIA. — Pauvre femme ! Consolez-la donc une bonne fois.

DONNA ELEONORA. — Il ne vous a donc pas dit, à vous, qu'il avait parlé à Don Roberto à Bénévent.

DONNA CLAUDIA. — A Bénévent ?

DON FLAMINIO. — Oui, ne suis-je pas arrivé ce matin

de Bénévent par la poste ? J'ai rapporté des commissions de Don Roberto.

DONNA CLAUDIA, *bas à Donna Virginia.* — Que le diable l'emporte ! En voilà des inventions !

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Et que dites-vous de la dame ? Comme elle trouve les prétextes à son goût !

DON ALONSO, *à part.* — Don Flaminio veut tromper Donna Eleonora, mais je découvrirai bien tout son jeu. (*Colombina apporte le café et le sert à tout le monde.*)

DONNA VIRGINIA, *bas à Donna Claudia.* — Donna Claudia, des rafraîchissements ! des rafraîchissements !

DONNA CLAUDIA, *bas à Donna Virginia.* — Ils ne lui coûtent pas cher.

DONNA VIRGINIA, *de même.* — Vive Don Rodrigo !

DONNA CLAUDIA, *de même.* — Le pauvre homme ! Il dépense et les autres s'amusent.

DONNA ELEONORA. — Soyez indulgents. Il ne sera pas fameux.

DONNA VIRGINIA. — Au contraire, il est parfait.

DONNA CLAUDIA. — Je n'en ai jamais bu de meilleur. (*A Donna Virginia.*) C'est de l'eau teintée.

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Il n'est pas à boire. Elle veut se mettre sur le même pied que nous.

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Figurez-vous ! Pauvre mendiante !

DON ALONSO. — Vraiment, ce café peut se dire excellent.

DONNA CLAUDIA, *ironiquement, à Don Alonso.* — Puisque vous le dites, il doit en être ainsi.

DON FILIBERTO. — Certainement, il est fait à la perfection.

DONNA ELEONORA. — Vous êtes trop aimable.

DONNA CLAUDIA, *la singeant.* — Vous êtes trop aimable ! Voyez que de bonne grâce !

DON FLAMINIO, *à Donna Eleonora.* — A propos. Ecoutez encore une chose de haute importance.

DONNA ELEONORA, *à Don Flaminio.* — Non, seigneur, les convenances ne le permettent pas.

DON FLAMINIO, *de même.* — Une seule et j'ai fini.

DONNA ELEONORA, *de même.* — Je ne veux pas passer pour mal élevée.

DON FLAMINIO, *de même.* — Je vous en prie, ne soyez pas si rigoureuse envers moi.

DONNA ELEONORA, *à part.* — J'ai compris. Je commence à me rendre compte de la plaisanterie. (*Haut.*) Mesdames, excusez-moi. La femme de chambre me fait signe qu'elle a à me parler. (*Elle se lève.*) Permettez-moi de sortir pour un moment, je suis à vous de suite. Mille excuses. (*Elle sort.*)

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Voilà qui est poli !

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Elle paraît gênée par Don Flaminio.

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Précisément. Elle a peur de moi. Si je n'étais pas ici, elle se tiendrait différemment.

DON ALONSO, *à part.* — Il est clair que Donna Eleonora en a assez des impertinences de Don Flaminio.

DONNA VIRGINIA. — Seigneur Don Alonso, je commence à pencher de votre côté.

DON FLAMINIO, *à Don Alonso.* — Mon ami, préparez-vous à payer la montre.

DONNA CLAUDIA. — Ah ! voici Don Rodrigo.

DONNA VIRGINIA. — Il me paraissait impossible qu'il ne vînt pas.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DON RODRIGO.

DON RODRIGO *salue toute l'assistance, qui se lève, et va s'asseoir au bout de la salle à côté de Don Filiberto. Tous se rassoient.* — Superbe réunion !

DONNA VIRGINIA. — Rendue parfaite par l'arrivée de Don Rodrigo.

DON RODRIGO. — Compliment aimable d'une dame qui sait son monde.

DONNA CLAUDIA. — Certes, jusqu'à présent, nous avons été très mélancoliques. Donna Eleonora n'était pas loin de pleurer.

DON RODRIGO. — Pauvre dame ! Elle n'a guère l'occasion d'être gaie. (*A part.*) L'autre m'a bien l'air de railler.

DONNA VIRGINIA. — Pourtant elle a de bonnes nouvelles de son mari.

DON RODRIGO. — Vraiment ? Tant mieux. (*A part.*) La malheureuse ! j'en ai, moi, de mauvaises.

DONNA VIRGINIA, *montrant Don Flaminio.* — Ce cavalier vient de dire que dans deux jours nous aurons à Naples Don Roberto libre, absous et dans sa situation d'autrefois.

DON RODRIGO, *à Don Flaminio.* —Est-ce vrai ?

DON FLAMINIO. — Parfaitement vrai.

DON RODRIGO. — Et qui l'affirme ?

DON FLAMINIO. — Moi.

DONNA VIRGINIA. — Oui, seigneur. Il est arrivé ce matin de Bénévent, et a parlé avec Don Roberto, qui est en excellente santé.

DON RODRIGO, *à Don Flaminio.* — Est-ce vrai ?

DON FLAMINIO. — Vous en doutez ?

DON RODRIGO. — Quand lui avez-vous parlé ?

DON FLAMINIO. — Hier soir.

DON RODRIGO. — Et il était en bonne santé ?

DON FLAMINIO. — Très bonne.

DON RODRIGO. — Seigneur, je ne voulais pas assombrir cette réunion par une nouvelle lugubre, mais Don Flaminio m'oblige à le faire. Hier à midi, Don Roberto a rendu le dernier soupir et voici la lettre qui confirme sa mort. (*Il montre une lettre qu'il avait dans sa poche.*)

DONNA VIRGINIA. — Ah! Pauvre Donna Eleonora! Heureusement qu'elle n'est pas ici en ce moment.

DON FLAMINIO. — Eh! ne croyez pas...

DON RODRIGO. — Écoutez la lettre. C'est le comte degli Anselmi qui m'écrit :

« *Mon ami,*

« *Il y a deux heures qu'a cessé de vivre le pauvre* « *Don Roberto, terrassé par une horrible crise. Je* « *vous en communique la triste nouvelle, sachant que* « *vous étiez son plus intime et fidèle ami. Annoncez* « *ce funeste événement à la malheureuse dame, sa* « *veuve...* »

DONNA VIRGINIA. — Le seigneur qui est arrivé ce matin de Bénévent peut aller se reposer : il doit être fatigué. Quels beaux métiers vous faites, vous autres hommes !

DON FLAMINIO, *à part.* — Don Rodrigo m'a fait passer pour un menteur en face de toute l'assistance. Don Rodrigo me le paiera. (*Il sort en le regardant d'un air furieux.*)

DON RODRIGO, *à part.* — Don Flaminio me regarde de travers et s'en va : je n'ai pas peur de lui. (*Il veut sortir.*)

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Je ne voudrais pas qu'il s'ensuivît un duel.

DONNA VIRGINIA. — Don Rodrigo !

DON RODRIGO. — Chère signora...:

DONNA VIRGINIA. — Et vous voulez partir, sans rien dire à la pauvre Donna Eleonora ?

DON RODRIGO. — Il est nécessaire qu'elle l'apprenne. Mais puisqu'il se trouve ici deux dames, je leur laisserai le soin de remplir une telle mission.

DONNA CLAUDIA. — Allons, Don Rodrigo, ne faites pas tant l'indifférent ! Allez sécher les larmes de la pauvre veuve.

DON RODRIGO. — Je suis un cavalier honorable ; Donna Eleonora est une femme sage et prudente. Quiconque pense autrement a le cœur bas, le cœur corrompu par les préjugés d'une mauvaise éducation.

DONNA VIRGINIA. — Donna Claudia, avalez cette pilule...

DON FILIBERTO. — Don Rodrigo a parlé clair et net.

DON ALONSO. — Apprenez, mesdames, à juger mieux et à dénigrer moins.

DON FILIBERTO, *à part.* — Le renard perd son poil, mais non ses vices.

DONNA VIRGINIA. — Don Alonso, allez quérir un médecin. Donna Eleonora aura besoin d'être soutenue.

DON ALONSO. — Je le ferai volontiers.

DONNA VIRGINIA. — Et vous, Don Filiberto, usez de mon carrosse. Je resterai ici avec Donna Eleonora, si Donna Claudia le permet.

DONNA CLAUDIA. — Oui, oui, restons ! (*A part.*) Je suis curieuse de voir comment va se terminer le roman de Don Rodrigo.

DONNA VIRGINIA. — Nous autres femmes, nous par-

lons quelquefois avec trop de facilité, mais nous n'en avons pas moins bon cœur. (*Elle sort.*)

DONNA CLAUDIA. — Don Alonso, voulez-vous venir, vous aussi, consoler Donna Eleonora ?

DON ALONSO. — Moi, signora, si vous me poussez à bout, je vous parlerai plus clairement que Don Rodrigo.

DONNA CLAUDIA. — Preuve que vous avez plus d'empressement que lui.

DON ALONSO. — Or ça, je vais chercher le médecin.

DONNA CLAUDIA. — C'est cela, allez ! Si vous voulez trouver un bon médecin pour Donna Eleonora, amenez-lui un beau mari. (*Elle sort.*)

DON FILIBERTO. — Quelle belle chose ce serait de découvrir un médecin sachant guérir l'infirmité de la médisance ! (*Il sort.*)

DON ALONSO. — C'est là chez beaucoup une infirmité incurable. On le fait par habitude, et on ne peut s'en abstenir. Pourtant la médisance et la critique sont une monnaie qui se rend, et ce que nous disons des autres sera probablement dit aussi de nous.

DON FLAMINIO, furieux d'avoir été démasqué par DON RODRIGO, lui fait demander réparation par les armes. Entre temps, les deux dames viennent rendre à DONNA ELEONORA une visite de condoléances.

ACTE III

SCÈNE VII

La chambre de DONNA ELEONORA.

DONNA CLAUDIA, DONNA VIRGINIA, DONNA ELEONORA *en costume de veuve.*

DONNA CLAUDIA, *à Donna Virginia.* — Superbe ! Elle s'est mise en noir.

DONNA VIRGINIA, *à Donna Claudia.* — Voyez quelle belle santé !

DONNA CLAUDIA, *de même.* — Comme le blanc qu'elle se met tranche sur ce noir !

DONNA ELEONORA. — Excusez-moi, chères amies, si je vous ai fait demeurer un peu trop longtemps seules.

DONNA CLAUDIA. — Vraiment, il ne paraît pas que vous ayez été en rien tourmentée. Vous êtes blanche et rouge comme une rose.

DONNA ELEONORA. — Hélas ! Donna Claudia, je ne me soucie guère de faire parade d'une tristesse que l'on pourrait croire simulée, et je ne cherche pas à me pâlir pour la rendre croyable. Ma douleur, je l'ai dans le cœur. Je la sens, et il m'importe peu qu'on y croie, quand on ne peut me soulager.

DONNA VIRGINIA, *bas à Donna Claudia.* — L'entendez-vous ? Elle se porte à merveille.

DONNA CLAUDIA, *bas à Donna Virginia.* — En vérité, elle est superbe comme Lucifer.

DONNA VIRGINIA. — Donna Eleonora, maintenant que vous voilà veuve, que pensez-vous faire ?

DONNA ELEONORA. — Dans un temps si court, je n'ai pas eu le loisir de penser à moi-même.

DONNA VIRGINIA. — Je vous engage à vous remarier.

DONNA CLAUDIA. — Et moi je vous conseille de rester veuve. Quelle belle chose que la liberté ! Il est vrai qu'il existe des maris indulgents qui n'interdisent pas à leur femme de faire ce qu'elle veut. Mais pourtant, de temps à autre ils veulent se faire reconnaître comme maris, et il leur arrive d'interdire un jour ce qu'ils ont cent fois permis.

DONNA VIRGINIA. — Quant à moi, si je devenais veuve, je voudrais me remarier au bout de trois jours.

DONNA CLAUDIA. — Vous le dites par genre, mais je

ne crois pas que vous le disiez de cœur. Vous êtes entourée d'une nuée de sigisbées.

DONNA VIRGINIA. — Mariée, je puis les avoir, et veuve, je ne le pourrais pas.

DONNA CLAUDIA. — C'est vrai, le mari sert de manteau.

DONNA ELEONORA. — Je ne vois pas quel grand plaisir il peut y avoir à donner au monde des raisons de jaser.

DONNA CLAUDIA. — Oh ! quant au monde, il blâme avec raison et sans raison. Aussi, bien faire et ne pas bien faire sont pareils pour lui.

DONNA ELEONORA. — En cela vous vous trompez. Si le monde blâme avec raison, celui qui agit mal en est contrarié ; s'il blâme injustement, celui qui est innocent se console. Je sais qu'on a déjà passablement jasé sur mon compte ; mais je ne m'en afflige pas, parce que je sais que je ne le mérite pas.

DONNA CLAUDIA. — Que peut-on avoir dit de vous ? Quand on a dit que vous êtes amoureuse de Don Rodrigo, on a tout dit.

DONNA ELEONORA. — Don Rodrigo est un cavalier d'honneur.

DONNA CLAUDIA. — Et vous êtes une dame honorable. Vous vous ferez la cour honorablement, et par un honorable mariage vous pourrez mettre au monde une douzaine de très honorables marmots...

Autres visites successives : le bon ANSELMO, qui vient une fois pour toutes tirer DONNA ELEONORA de sa détresse, et met à sa disposition toute sa fortune ; l'astucieux BUONATESTA qui essaie de continuer son jeu, mais qui, serré de près par DON RODRIGO, se voit, par ordre du roi, ignominieusement expulsé de Naples ; enfin, DON RODRIGO lui-même.

SCÈNE XII

DONNA ELEONORA, DON RODRIGO.

DONNA ELEONORA. — Malheureuse ! en quelles mains j'étais tombée !

DON RODRIGO. — Vous avez eu tort de vous fier à un étranger. Cet homme-là, on ne sait de quel pays il est.

DONNA ELEONORA. — Maintenant, ne parlons plus de cela. Je suis heureuse que vous m'ayez rencontrée seule, et je désire rester seule avec vous un instant. Je dois vous tenir un discours auquel sans doute vous ne vous attendez pas.

DON RODRIGO. — Je l'écouterai volontiers.

DONNA ELEONORA. — Mais d'abord, veuillez me dire quelle issue a eu le défi de Don Flaminio !

DON RODRIGO. — La chose s'est ébruitée, des cavaliers, nos amis communs, se sont interposés, et l'affaire est en train de s'arranger.

DONNA ELEONORA. — Don Rodrigo, c'est peut-être la dernière fois que je vous parle. Permettez que je vous parle en toute liberté.

DON RODRIGO. — Et pourquoi la dernière fois ?

DONNA ELEONORA. — Ce n'est plus le moment de cacher un secret que j'ai gardé jusqu'ici avec tant de jalousie dans mon cœur. Tant que j'ai été mariée, malgré la violence de mon amour j'ai réprimé par raison mes sentiments. Maintenant que je suis libre et que je pourrais former quelque dessein sur vous, je ne me fie plus à ma force de résistance qui est usée, et je ne trouve d'autre rempart contre ma faiblesse que de me soustraire pour toujours à votre vue adorable.

DON RODRIGO. — Votre déclaration me surprend fort. La bienveillance que vous manifestez envers moi exige

en retour une confidence. Oui, si vous m'avez cru insensible à vos charmes, vous vous êtes singulièrement trompée. Je sais ce qu'il m'en coûte de me dominer moi-même.

DONNA ELEONORA. — Voilà une nouvelle raison qui me confirme dans ma résolution. Nous ne sommes plus deux sujets vertueux pouvant s'approcher sans passion et s'admirer sans danger. Notre langage a changé de style, nos cœurs ne tarderaient pas à participer à la corruption du siècle. Remédions-y quand il est encore temps.

DON RODRIGO. — Et vous ne voyez pas d'autre remède que celui d'une si douloureuse séparation ? Vraiment, ma situation, mes multiples défauts ne peuvent plus me faire illusion.

DONNA ELEONORA. — Je vous entends. Vous me reprochez avec raison de ne point préférer notre union à mon éloignement. Si je vous épousais, maintenant que je suis veuve, le monde dirait que j'ai mené une vie galante étant encore mariée, et au lieu de démentir les critiques des gens mal intentionnés, j'en viendrais à faire passer pour vraies leurs indignes médisances.

DON RODRIGO. — Hélas ! ce n'est que trop vrai. Les mauvaises langues se sont acharnées autour de notre vertu. Je ne puis nier que vous ne pensiez sagement, mais nous séparer pour toujours !... O ciel ! ayez pitié de ma faiblesse ! Je n'ai pas le courage de résister à un pareil coup.

DONNA ELEONORA. — Que devons-nous faire ? Avez-vous le cœur d'affronter en face la calomnie ? Êtes-vous disposé à préférer votre paix à votre réputation ?

DON RODRIGO. — Non, Donna Eleonora, je ne veux pas vous perdre pour vous acquérir. Je connais votre délicatesse, vous ne supporteriez pas les insultes d'un

monde insensé. Je partirai ; exilé de ma patrie, j'irai, errant par le monde, mais, avant de le faire, je désire savoir quelle condition de vie vous allez choisir.

DONNA ELEONORA. — Je vivrai retirée du monde.

DON RODRIGO. — Et moi, je vous offre tout ce qui est nécessaire pour une si héroïque résolution.

DONNA ELEONORA. — Vous donneriez par là un nouveau prétexte à la médisance. Ne craignez rien, le ciel m'a pourvue.

DON RODRIGO. — Et comment ?... Ah ! vous voyez si notre séparation est nécessaire. (*Il reste pensif.*)

DONNA ELEONORA. — Triste situation ! Prendre motif pour nous séparer de la raison même qui devrait nous rendre unis ! (*Tous deux restent silencieux.*)

Fort heureusement, tout s'arrange. DON ALONSO, s'interposant entre DON FLAMINIO et DON RODRIGO, empêche leur différend de tourner au tragique. L'héroïsme du cavalier et de la dame trouve finalement sa récompense. La mort de DON ROBERTO rend libre son épouse, et les dernières volontés du défunt sont que DON RODRIGO devienne désormais le protecteur en titre de sa veuve. De la protection au mariage il n'y a qu'un pas. Les noces de DONNA ELEONORA et de DON RODRIGO seront célébrées l'année suivante, par respect pour la mémoire de DON ROBERTO.

LE VÉRITABLE AMI

Les types d'avares imaginés par Goldoni n'ont point la profondeur de celui d'HARPAGON dans la pièce de Molière. OTTAVIO ne joue d'ailleurs dans la comédie *le Véritable ami* qu'un rôle épisodique. Mais il est pris sur le vif, et ses conversations avec son serviteur TRAPPOLA, sa servante COLOMBINA, sa fille ROSAURA, et les deux prétendants de celle-ci, FLORINDO et LELIO, donnent lieu à des scènes aussi amusantes que lestement enlevées.

ACTE I

SCÈNE VII

*Une chambre dans la maison d'*OTTAVIO.

OTTAVIO, *puis* TRAPPOLA.

OTTAVIO, *va ramassant à terre tous les menus objets qu'il rencontre.* — Ce morceau de papier sera bon pour envelopper quelque chose. Cette ficelle servira à lier quelque sachet. On laisse tout s'abîmer dans cette maison ! Si je n'étais pas là pour veiller à tout, malheur à moi ! (*Trappola avance lourdement, un panier à la main.*)

OTTAVIO. — Va doucement, va doucement, animal ! tu vas casser les œufs.

TRAPPOLA. — Laissez, que j'aille faire le dîner, afin que le feu ne brûle pas inutilement.

OTTAVIO. — Ane bâté, qui t'a appris à allumer le feu d'aussi bonne heure ?

TRAPPOLA. — Maudite soit l'avarice !

OTTAVIO. — Ta, ta, l'avarice! Si je n'avais pas un peu d'économie, on ne mangerait pas comme on fait. Viens ici. As-tu fait de bonnes emplettes?

TRAPPOLA. — J'ai couru tout Bologne pour avoir les œufs à un demi-baïoque la pièce.

OTTAVIO. — Grande affaire! tout est cher, tout est cher. On ne peut plus vivre. Combien en as-tu pris?

TRAPPOLA. — Pour quatre baïoques.

OTTAVIO. — Quatre baïoques! Que diable avons-nous besoin de huit œufs?

TRAPPOLA. — Pour quatre personnes, c'est vraiment trop!

OTTAVIO. — Un œuf par personne, ça suffit.

TRAPPOLA. — Et s'il en reste, est-ce qu'ils se gâtent?

OTTAVIO. — Ils peuvent tomber, ils peuvent se casser. Ce maudit chat m'en a cassé l'autre jour.

TRAPPOLA. — Nous les mettrons dans un pot.

OTTAVIO. — Et si le pot se casse, les voilà tous cassés. Non, non, je les mettrai dans le coffre à la farine, où ils ne courront aucun risque. Fais-moi voir les œufs.

TRAPPOLA. — Les voilà!

OTTAVIO. — Eh! ignorant, tu ne sais pas acheter. Ils sont petits. Je ne les veux absolument pas. Reporte-les: je ne les veux pas.

TRAPPOLA. — Ce sont les plus gros qui se trouvent.

OTTAVIO. — Les plus gros! Tu es un balourd. Regarde: voici la mesure des œufs. Ceux qui passent dans cet anneau sont petits et je ne les veux pas.

TRAPPOLA, *à part*. — Oh! l'avare maudit! Il prend même la mesure des œufs.

OTTAVIO. — Celui-ci passe, celui-ci ne passe pas; celui-ci ne passe pas; celui-ci passe, celui-ci passe, celui-ci ne passe pas; celui-ci passe, et celui-ci ne passe pas. Quatre passent, et quatre ne passent pas. Ceux-ci, je les

garde ; ceux-là, reporte-les. (*Il les met dans sa robe de chambre.*)

TRAPPOLA. — Mais comment faut-il que je fasse pour retrouver les paysans qui me les ont vendus ?

OTTAVIO. — Ça te regarde : moi je ne les veux pas. Mais comment les reporteras-tu ? Si tu les portes dans tes mains, tu les casseras. Mets-les dans le panier.

TRAPPOLA. — Dans le panier, il y a autre chose.

OTTAVIO. — Autre chose ? Et quoi donc ?

TRAPPOLA. — La salade.

OTTAVIO. — Ah ! oui, la salade. Combien en as-tu pris ?

TRAPPOLA. — Un baïoque.

OTTAVIO. — Un demi suffit bien. Donne-m'en la moitié, et le reste, reporte-le.

TRAPPOLA. — Ils ne voudront pas la reprendre.

OTTAVIO. — Reporte-la. Que la rage t'étouffe !

TRAPPOLA. — Mais comment faut-il faire ?

OTTAVIO. — Mets-en la moitié dans mon mouchoir. (*Il tire son mouchoir ; les œufs tombent et se cassent.*) Aïe ! aïe ! (*Trappola rit.*) Tu ris, hein ! malandrin ! tu ris des malheurs de ton patron ! Ces œufs valent deux baïoques. Sais-tu ce que c'est que deux baïoques ? L'argent se sème comme le blé, et pour l'homme entendu, un baïoque produit autant de baïoques qu'un grain produit de grains dans un épi. Pauvres quatre œufs ! pauvres deux baïoques !

TRAPPOLA. — Ces quatre, faut-il que je les reporte ?

OTTAVIO. — Ah ! il me faudra les garder, pour mon malheur.

TRAPPOLA. — Je vais allumer le feu.

OTTAVIO. — Prends bien garde de ne pas consommer trop de bois.

TRAPPOLA. — Pour quatre œufs, il faut peu de feu.

OTTAVIO, *regardant ceux qui sont à terre.* — Quatre et quatre font huit.

TRAPPOLA, *à part.* — Pauvre fou! Depuis que nous avons fait faire la clef du grenier, le grain se vend et nous vivons comme des princes. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

OTTAVIO, *seul.*

OTTAVIO. — Grande disgrâce est la mienne! Chez moi je n'ai personne pour me consoler. Ma fille est amoureuse et ne pense qu'à se marier, et il me faudra la marier, et il me faudra m'arracher un morceau du cœur et lui donner en dot une partie de ces écus qui me coûtent tant de sueurs! Malheureux! Comment pourra-t-il se faire que j'ose diminuer mon coffre pour marier une fille? Ah! où sont ces temps anciens, où les pères vendaient leurs filles, et où, plus elles étaient belles, plus les maris les payaient cher? Ce n'est qu'en pareil cas que je pourrais me proclamer heureux, et dire que la beauté de Rosaura serait une fortune pour moi. Mais à présent mon malheur est fatal. Si je ne la marie bientôt, des désagréments surviendront. Et puis je veux m'épargner toute cette dépense autour de moi. Toutes ces modes, tous ces affiquets, il ne faut plus que ça dure. Je ferai un effort : je la marierai!... La voici. Je m'attends à quelque assaut donné à mon escarcelle.

SCÈNE IX

OTTAVIO, ROSAURA.

ROSAURA. — Seigneur mon père, le ciel vous donne le bonjour!

OTTAVIO. — Oh ! ma fille, les bons jours pour moi sont finis.

ROSAURA. — Pour quelle raison ?

OTTAVIO. — Parce qu'on ne gagne plus un sou. Chaque jour on dépense et on marche vers la ruine.

ROSAURA. — Mais pardonnez-moi. Tout Bologne vous cite comme un homme riche.

OTTAVIO. — Moi, riche ! moi, riche ! Le ciel te le pardonne ! Le ciel fasse tomber la langue à qui dit du mal de moi !

ROSAURA. — Dire que vous êtes riche, ce n'est pas dire du mal de vous.

OTTAVIO. — On ne peut rien dire de pire. Si on me croit riche, on en voudra à ma vie. Je ne serai plus en sûreté chez moi. La nuit, les voleurs me fractureront les portes. O ciel ! Il me faudra doubler les serrures, multiplier les verrous, nous mettre des barreaux.

ROSAURA. — Si vous avez peur, prenez plutôt un second serviteur.

OTTAVIO. — Un second serviteur ! Un autre voleur, un autre traître, vous voulez dire ! Nous avons à peine de quoi vivre entre nous.

ROSAURA. — A ce que je comprends, vous êtes misérable.

OTTAVIO. — Ce n'est que trop la vérité.

ROSAURA. — Alors, comment ferez-vous pour me marier et pour me donner ma dot ?

OTTAVIO. — C'est ce qui ne me laisse pas dormir une seule nuit.

ROSAURA. — Comment ? vous allez me réduire au désespoir ?

OTTAVIO. — Non, le cas n'est pas désespéré.

ROSAURA. — Mais ma dot, l'aurai-je ou ne l'aurai-je pas ?

OTTAVIO, *soupirant.* — Ah! tu l'auras.

ROSAURA. — Elle doit être de vingt mille écus.

OTTAVIO. — Tais-toi! Ne me le rappelle pas : je me sens mourir.

ROSAURA. — Que le ciel vous fasse vivre longtemps! Mais, après votre mort, je serai votre unique héritière.

OTTAVIO. — Héritière de qui? Quelle chose espères-tu hériter ? Pour réunir vingt mille écus, il me faudra vendre tout ce que j'ai au monde. Je resterai misérable, j'irai demander l'aumône. Hériter! Hériter de moi ? Mais, malheureuse, dans l'espoir d'hériter prie le ciel afin que ton père meure prestement! Tue-le toi-même dans l'espérance d'hériter ! Pères malheureux ! S'ils sont pauvres, leurs fils ignorent l'heure où ils crèvent pour s'affranchir de l'obligation de les assister. S'ils sont riches, ils souhaitent leur mort dans l'espoir d'hériter. Je suis pauvre, je n'ai pas d'argent. Ma Rosaura, n'espère rien après ma mort ! Je suis misérable, je te le jure.

ROSAURA. — Mais dites-moi, de grâce, ce qu'il y a dans ce coffre enchâssé dans le mur, que vous tenez fermé avec trois clefs et que vous visitez tous les jours ?

OTTAVIO. — Moi, un coffre! Quel coffre ? C'est une vieille caisse de fer de la maison... Trois clefs ? Elle est toujours ouverte... Je la visite deux fois par jour ? O méchanceté humaine ! O femmes qui pensez toujours à mal! J'y mets mes mouchoirs, mes quelques chemises, et autres objets qu'il ne m'est pas permis de nommer, et dont j'ai besoin dans mon grand âge. Moi, un coffre ! Moi, de l'argent ! Pour l'amour du ciel, ne dis cela à personne. Malheureux ! Tout le monde souhaite ma mort. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Je n'ai pas de coffre ! Je n'ai pas d'argent ! (*A part.*) Heureusement qu'elle ne sait rien du coffre plein d'or que je tiens caché sous mon

lit. (*Haut.*) Je n'ai pas de coffre ! Je n'ai pas d'argent ! (*Il sort.*)

Après TRAPPOLA, après ROSAURA, c'est le tour de la servante COLOMBINA.

ACTE II

SCÈNE XII

OTTAVIO, ROSAURA, COLOMBINA.

OTTAVIO. — Paresse ! paresse ! on ne fait rien ! (*Il sort un instant.*)

COLOMBINA. — Que diable a ce vieil avare ? Il marmotte toujours entre ses dents.

OTTAVIO *revient, tenant en main une quenouille et un bas monté sur ses aiguilles.* — Ces charmantes demoiselles ! Paresse ! Paresse ! On ne fait rien ? Tenez, et qu'on se divertisse ! Tenez, et qu'on passe le temps ! (*Il donne le bas à Rosaura et la quenouille à Colombina.*)

COLOMBINA. — Ça m'ennuie de filer.

OTTAVIO. — Et moi, ce qui m'ennuie, c'est le pain que tu me manges. Sais-tu qu'en deux ans et un mois que tu as passés chez moi, tu as mangé 2 280 pagnottes ?

COLOMBINA. — Oh ! oh ! Vous savez sans doute aussi combien j'ai bu de verres de vin.

OTTAVIO. — Tu n'es bonne qu'à boire et à manger, et tu ne sais rien faire.

ROSAURA. — Allons, ne la mortifiez pas. C'est une fille qui fait de tout. Ce grand âne de Trappola ne fait rien dans la maison. Colombina fait tout.

OTTAVIO. — Trappola est le meilleur serviteur que j'aie jamais eu.

ROSAURA. — En quoi consistent ses grandes qualités ?

OTTAVIO. — Je ne lui donne pas de gages. Il se contente de pain, de vin et de potage. Quelquefois je lui donne un œuf, mais aujourd'hui que j'en ai cassé quatre, je ne lui en donne pas.

COLOMBINA. — Si vous ne lui donnez pas de gages, il vous volera dans les emplettes.

OTTAVIO. — Il me volera ? Tu dis qu'il me volerait ? Est-il possible qu'il me vole ? Si je m'en aperçois, je le chasse immédiatement de ma maison.

ROSAURA. — Et alors qui vous servira ?

OTTAVIO. — Ce sera moi, ce sera moi. J'irai faire les emplettes, et si j'achète, moi, je ne prendrai pas les œufs qui passent par cet anneau.

COLOMBINA. — Vous êtes un avare.

OTTAVIO. — Vrai ! Quand vous êtes pauvre, on vous appelle avare ! Or çà, va tamiser le son, et de la farine que tu tireras, tu me feras ce soir un potage avec deux gouttes d'huile.

COLOMBINA. — Vous voulez faire de la colle à boucher les boyaux ?

OTTAVIO. — Mais, avec toute la farine que vous consommez à vous poudrer, on ferait au bout de l'année un sac de pain.

COLOMBINA. — Et avec la graisse que vous avez sur vous, on accommoderait un ragoût.

OTTAVIO. — Impertinente, va-t'en d'ici !

COLOMBINA. — Pourquoi me chassez-vous ?

OTTAVIO. — Va-t'en. Je veux parler à ma fille.

COLOMBINA. — Bien, je vais faire une bonne action.

OTTAVIO. — Que vas-tu faire ?

COLOMBINA. — Une chose utile pour cette maison.

OTTAVIO. — Coquine, dis-moi ce que tu as intention de faire.

COLOMBINA. — Je prierai le ciel de vous faire crever bien vite. (*Elle sort.*)

Goldoni n'a point tenté de refaire la scène du désespoir d'HARPAGON ayant perdu son trésor. Mais il a montré OTTAVIO en tête à tête avec ses écus, partagé entre la joie de les palper et les transes que lui donne la crainte de les perdre.

ACTE III

SCÈNE I

*La chambre d'*OTTAVIO *avec son lit.*

OTTAVIO, *seul, regarde s'il n'y a personne et ferme la porte.*

OTTAVIO. — Ici, personne ne viendra me rompre-la tête. Dans cette chambre où je dors, personne n'ose entrer. Je ne veux pas que les domestiques voient mes faits et gestes. Je ne veux pas que, sous prétexte de refaire mon lit, de balayer ma chambre, ils voient le coffre placé là-dessous. Ils n'ont que trop reluqué le grand coffre dans lequel j'enferme mes monnaies d'argent. C'est bien dommage qu'il soit encastré dans le mur, et que je ne puisse le transporter ici. Mais, en fin de compte, ce n'est pas lui qui contient le plus gros capital. (*Il tire le coffre de dessous le lit.*) C'est ici qu'est mon cœur, ici qu'est mon idole. Là dedans est renfermé mon or, mon or chéri! Cher coffre de mon cœur, laisse-toi revoir! Console-moi, réconforte-moi, nourris-moi en te prêtant à mes cajoleries! Tu es mon pain, tu es mon vin, tu es mon mets délicat, mon passe-temps, mon agréable conversation! Que les désœuvrés aillent au théâtre, en soirée, aux festins. Moi je danse quand je te vois, je jouis quand s'offre à mes yeux l'agréable spectacle de ce bel or. Or, vie de

l'homme ; or, consolation des misérables, soutien des grands, et vrai tourment des cœurs ! Ah ! comme en te découvrant, mon cœur tremble ! Je crains toujours que quelque main rapace ne t'ait diminué ! Hélas ! voici trois jours que je ne t'augmente pas. Pauvre coffre ! ne pense pas que j'aie cessé de t'aimer ! Je pense à toi quand je mange, je rêve de toi quand je dors. Tous mes soucis sont concentrés sur toi. Pour te remplir, ô cher coffre, je risque mon argent à vingt pour cent, et j'espère, en moins de dix ans, te donner un compagnon non moins fort et non moins plein que toi ! Ah ! que ne puis-je vivre mille ans, et acquérir chaque année un nouveau coffre, et mourir au milieu de mille coffres, au milieu de mille coffres ! Mourir ! Il faudra mourir ! Pauvre coffre ! Je devrai te quitter ! Ah ! quelles transes ! Vite, vite, laisse-moi revoir cet or ! Console-moi, je n'en puis plus ! (*Il ouvre le coffre.*) Oh ! les belles monnaies de Portugal ! Comme elles sont bien frappées ! Je me souviens vous avoir gagnées en amassant des quantités de grains en temps de disette. Que de pauvres diables pleuraient parce qu'ils n'avaient pas de pain ! Et moi je riais en gagnant mes portugais. Oh ! les beaux sequins ! O vous, chers sequins, tout trébuchants ! On les dirait faits d'hier. Je les eus d'un fils de famille qui, pour cent écus que je lui ai prêtés, a vendu une propriété pour me payer après la mort de son père. Oh ! la belle affaire ! Cent écus de capital en trois ans m'ont rapporté mille écus !

SCÈNE II

OTTAVIO, TRAPPOLA.

TRAPPOLA, *passant la tête hors de la tapisserie du haut de la corniche et observant.* — Ah ! le maudit vieux en a-t-il, de l'or ?

OTTAVIO. — Ces doublons d'Espagne sont mal taillés, mais ils sont de l'or le plus pur, et, chose importante, ils sont tous de poids.

TRAPPOLA, *continuant.* — Attends ! va, je les ferai fondre.

OTTAVIO. — Ceux-ci, je les ai eus en échange d'argent en lingots qui m'a été apporté en cachette par certains personnages qui vivent à la campagne pour s'épargner un loyer en ville. Oh ! il est pourtant dur à payer, ce loyer ! Quand j'ai à payer mon loyer, il me vient des sueurs froides ! J'achèterais volontiers une maison, mais je n'ai pas le courage de dépenser deux mille écus. (*Trappola jette un petit caillou dans la direction du coffre et se cache.*)

OTTAVIO. — Hein ? Qu'est-ce ? Hein ? Le toit s'effondre ! La maison s'écroule ! Mon cher coffre ! Ah ! veuille le ciel que tu ne restes pas enseveli sous les décombres !

TRAPPOLA, *réapparaissant.* — Le misérable ! Il a plus peur pour son coffre que pour sa vie. (*Il éternue et se cache.*)

OTTAVIO. — Qui est là ? Qui va là ? Vite ! C'est fait de moi ! Du monde dans ma chambre ! Je suis assassiné. Mais non, il n'y a personne ici. La porte est fermée... Ce sont des hallucinations. Mon cher or !...

TRAPPOLA, *grossissant le son de sa voix.* — Arrête ! Arrête !

OTTAVIO. — Qui parle ? Comment ? Où êtes-vous ? Qui êtes-vous ?

TRAPPOLA, *de même.* — Le diable ! (*Il disparaît.*)

SCÈNE III

OTTAVIO, *seul.*

OTTAVIO. — Hein ! Quoi ? Infâme démon, que cherches-tu ? que veux-tu ? Ah ! si tu viens pour prendre,

prends-moi, et laisse mon or ! Vite, que je le remette en place. Vite, que je le renferme. Je suis tout tremblant. J'aurais besoin d'un peu d'eau, mais d'abord je veux remettre mon coffre. Hélas! je n'en puis plus. Trappola !... Ah ! non, je ne veux pas qu'il voie le coffre. Je vais le replacer sous le lit... Mais je n'ai pas la force... J'essaierai. Ah ! démon, laisse-moi mon or, laisse-m'en jouir encore un peu ! (*Il le pousse et le glisse sous le lit.*) Le voici remis en place. Maintenant je vais boire de l'eau pour la peur que j'aie eue. Est-il bien couvert ? Est-ce qu'on le voit ? Mieux vaudrait que je reste ici... Mais si j'ai besoin de boire... Je pars, et je reviens. Faisons vite. Deux gorgées d'eau, et je reviens. (*Il ouvre et se trouve en face de Lelio*).

SCÈNE IV

OTTAVIO, LELIO.

OTTAVIO. — A l'aide ! Le diable !

LELIO. — Qu'avez-vous, seigneur Ottavio ?

OTTAVIO. — Ah ! je n'en peux plus !

LELIO. — Qu'est-il arrivé ?

OTTAVIO. — Allez-vous-en. Ici je ne reçois personne.

LELIO. — J'ai deux mots à vous dire, et je m'en vais.

OTTAVIO. — Vite... je n'en puis plus.

LELIO. — Mais qu'avez-vous ?

OTTAVIO. — J'ai peur.

LELIO. — De quoi ?

OTTAVIO. — Je ne sais pas.

LELIO. — Allez prendre quelque cordial.

OTTAVIO. — Chez moi, je n'ai rien.

LELIO. — Faites-vous saigner.

OTTAVIO. — Je n'ai pas d'argent pour payer le chirurgien.

LELIO. — Buvez de l'eau.

OTTAVIO. — Oui. Allons !

LELIO. — Allez ! je vous attends ici.

OTTAVIO. — Non, seigneur. Venez aussi, vous.

LELIO. — J'ai à vous parler en secret.

OTTAVIO. — Voyons, parlez !

LELIO. — Allez boire votre eau.

OTTAVIO. — Je vais un peu mieux. Parlez.

LELIO. — A la bonne heure. Je me suis, comme vous savez, engagé à épouser votre fille.

OTTAVIO. — Ah ! de l'eau ! Je n'en peux plus !

LELIO. — Mais pour conclure ce mariage, je vois bien des difficultés. Allez boire, puis nous parlerons.

OTTAVIO. — Ça passe, ça passe. Parlez.

LELIO. — Vous deviez lui donner sa dot.

OTTAVIO. — De l'eau ! de l'eau ! Je me sens mourir !

LELIO. — Un mot, et j'ai fini. J'ai entendu dire par la signora Rosaura que vous n'avez pas d'argent.

OTTAVIO. — Ce n'est que trop vrai.

LELIO. — Allez donc boire, nous parlerons après.

OTTAVIO. — Ça me passe. Terminons l'entretien.

LELIO. — Vous voulez marier votre fille sans dot ?

OTTAVIO. — Bah ! je ne la marierai pas.

LELIO. — Et l'engagement que vous avez pris envers moi !

OTTAVIO. — Si vous la voulez comme vous étant due, prenez-la, mais sans dot.

LELIO, *troublé*. — L'épouser sans dot ?

OTTAVIO. — Si vous ne voulez pas, restez-en là.

LELIO. — Je ne me serais jamais attendu à une chose semblable. (*Il va dans la direction du lit.*)

OTTAVIO. — Où allez-vous ? La porte est ici.

LELIO. — Devrais-je renoncer à la signora Rosaura ? (*Même jeu de scène.*)

OTTAVIO. — Mais je ne peux pas faire plus.

LELIO. — Bonté du ciel ! Ou l'épouser sans dot ou la laisser ?

OTTAVIO. — L'un ou l'autre.

LELIO. — Ou ruiner ma maison ou me priver d'une jeune fille que j'aime tant ?

OTTAVIO. — Avez-vous fini de vous promener ainsi ?

LELIO. — Diantre ! J'ai chaud !

OTTAVIO. — Où allez-vous ?

LELIO. — Laissez-moi m'asseoir un peu. (*Il s'assied sur le lit.*)

OTTAVIO. — Pauvre moi ! Mon coffre !

LELIO. — Mais non. (*Il se lève.*)

OTTAVIO. — Tant mieux.

LELIO. — J'en parlerai à Florindo.

OTTAVIO. — Faites, seigneur.

LELIO. — Je vais prendre une décision. (*Il sort.*)

OTTAVIO. — Il est parti ? Adieu, mon coffre ! Adieu, mon cher ami ! Je reviens à l'instant. Je te laisse mon cœur. (*Il sort.*)

Cette scène et celles qui vont suivre achèvent de peindre le caractère de l'Avare de Goldoni, en même temps qu'elles mettent à nu les véritables sentiments des deux prétendants de ROSAURA : LELIO, qui en veut surtout à sa dot ; FLORINDO, l'amant désintéressé, le véritable ami.

SCÈNE XIV

LELIO, FLORINDO, OTTAVIO.

OTTAVIO, *entrant.* — Seigneurs, que faites-vous à pareille heure ? Savez-vous qu'il est maintenant deux heures de la nuit ? Les lumières brûlent inutilement, et je n'ai pas d'argent à jeter.

LELIO. — Cher seigneur Ottavio, nous avons à causer avec vous d'une affaire qui vous fera plaisir, d'une chose qui peut vous donner du profit.

OTTAVIO. — Que le ciel le veuille ! j'en ai bien besoin. Attendez. Éteignons une de ces bougies. Trop de lumière blesse la vue. (*Il éteint une lumière.*)

LELIO. — J'ai à vous parler au sujet de votre fille.

OTTAVIO. — De ma fille. Parlez à votre aise, pourvu qu'il ne soit point question de dot.

LELIO. — Comme vous savez, je ne suis pas, moi, en état de la prendre sans dot.

OTTAVIO. — Parce que vous êtes un avare.

LELIO. — Soit. Mais comme j'aime la signora Rosaura, je vous propose moi-même une occasion heureuse de l'établir sans dot.

OTTAVIO. — Sans dot ?

LELIO. — Oui, sans dot.

OTTAVIO. — Quel est le galant homme qui sait rendre justice au mérite de ma fille ?

LELIO. — Le voici : c'est le seigneur Florindo. Il n'en a pas besoin, il est riche, il est seul, et la désire pour épouse. Je lui cède mes prétentions. La signora Rosaura sera contente, on l'espère, et il ne manque, pour conclure, que votre consentement.

OTTAVIO. — Oh ! mon cher, mon très aimé seigneur Florindo ! Vous la prendrez sans dot, vous ?

FLORINDO. — Oui, seigneur. C'est votre fille que je veux, et je n'ai pas besoin d'argent.

OTTAVIO. — Je ne puis rien lui donner.

FLORINDO. — Peu m'importe.

OTTAVIO. — Vous lui fournirez tout le nécessaire.

FLORINDO. — Je le lui fournirai.

OTTAVIO. — Écoutez une chose en confidence. Ces nippes qu'elle a sur le dos, je les ai eues à crédit et je

ne sais comment faire pour les payer. Je serai obligé de les rendre à celui qui me les a données.

FLORINDO. — Très bien, nous lui ferons de nouveaux vêtements.

OTTAVIO. — Dites, vous serait-il difficile de lui faire quelque libéralité comme contre-dot?

FLORINDO. — Nous en causerons.

OTTAVIO. — Seigneur Lelio, faites une chose : allez quérir ma fille et amenez-la ici. En attendant, le seigneur Florindo et moi nous passerons deux lignes d'écritures.

LELIO. — J'y vais sur-le-champ.

FLORINDO. — Ami, où allez-vous ?

LELIO. — Chercher la signora Rosaura.

FLORINDO. — Et vous lui apprendrez la nouvelle ?

LELIO. — Je le ferai avec peine, mais je le ferai.

SCÈNE XV

FLORINDO, OTTAVIO.

FLORINDO, *à part.* — S'il l'aimait réellement, il ne se comporterait pas avec une pareille indifférence.

OTTAVIO. — Or ça, seigneur Florindo, rédigeons l'écriture.

FLORINDO. — Je suis ici pour faire tout ce que vous voulez.

OTTAVIO, *ramassant un morceau de papier qu'il trouve par terre.* — Ce morceau de papier sera suffisant. Voyez comme toutes les choses arrivent à point.

FLORINDO. — Peu de chose pourra tenir sur ce papier.

OTTAVIO. — J'écrirai serré. Tout y entrera. Mettons là cette table. L'air qui passe par les fentes de la fenêtre fait se consumer la bougie. (*Il déplace la table.*) Asseyons-nous. (*Il écrit.*) « Le seigneur Florindo degli

« Ardenti promet d'épouser la signora Rosaura Aretusi « sans dot, sans aucune dot, sans aucune prétention de « dot, renonçant à toute action et revendication qu'il « pourrait avoir pour la dot, déclarant n'avoir pas be- « soin de dot et ne pas vouloir de dot. »

FLORINDO, *à part.* — A force de dot il a rempli tout le papier.

OTTAVIO. — « *Item*, promet de l'épouser sans vête- « ments, sans linge, sans rien, sans rien, la prenant et « l'acceptant... comme elle est née. Promettant en outre « de lui faire une contre-dot. »

FLORINDO. — Je n'entends pas bien ce que signifie cette contre-dot.

OTTAVIO. — Oh! sans cette contre-dot, il n'y a rien de fait.

FLORINDO. — Voyons, qu'est-ce que vous prétendriez que je lui donnasse !

OTTAVIO. — Donnez-lui six mille écus.

FLORINDO. — Seigneur Ottavio, c'est trop.

OTTAVIO. — A ce que je vois, vous aussi vous êtes avare.

FLORINDO. — C'est vrai, seigneur, je suis avare.

OTTAVIO. — Je ne veux pas marier ma fille avec un avare.

FLORINDO. — Et vous faites bien, car elle est la fille d'un homme généreux.

OTTAVIO. — Si j'avais de quoi, vous verriez comme je serais généreux. Je suis un misérable. Mais concluons. Combien voulez-vous lui donner de contre-dot ?

FLORINDO, *à part.* — Elle doit m'appartenir, peu importe. (*A Ottavio.*) Soit, je lui donnerai six mille écus.

OTTAVIO. — « Promettant de lui donner en contre-dot « six mille écus et de les verser immédiatement après la « stipulation du contrat au seigneur Ottavio son père. »

FLORINDO. — Pourquoi ai-je à vous les donner à vous?

OTTAVIO. — Le père est le légitime administrateur des biens de la fille.

FLORINDO. — Et le mari est administrateur des biens de la femme, et la contre-dot ne se verse pas, sinon en cas de séparation ou de mort.

OTTAVIO. — Mais il faut que je vive sur la contre-dot de ma fille.

FLORINDO. — Pour quelle raison ?

OTTAVIO. — Parce que je suis misérable.

FLORINDO. — Les six mille écus ne vont certainement pas dans vos mains.

OTTAVIO. — Faites une chose. Hébergez-moi, vous !

FLORINDO. — Si vous voulez venir à Venise avec moi, libre à vous.

OTTAVIO. — Oui, je viendrai. (*A part.*) Mais mon coffre ?... Je ne peux l'emporter avec moi... Et mon argent que j'ai prêté à intérêts ?... Non, je n'y vais pas. (*A Ottavio.*) Faites une chose, donnez-moi cent pistoles et gardez la contre-dot.

FLORINDO. — Très bien. Tout ce que vous voudrez. (*A part.*) L'amour m'oblige à tous les sacrifices.

OTTAVIO. — Je suis misérable. Je ne sais comment vivre. Envoyez-moi les chemises.

FLORINDO. — Oui, seigneur, je vous les enverrai.

OTTAVIO. — Envoyez-moi la toile : je la ferai coudre par Colombina. (*A part.*) J'en ferai quatre aussi pour moi.

FLORINDO. — Très bien, et, si vous me le permettez, j'enverrai quelque chose et nous dînerons de compagnie.

OTTAVIO. — Non, non! Ce que voulez dépenser, donnez-le-moi : j'y pourvoirai moi-même. Si c'est moi qui fais les emplettes, vous verrez quels beaux œufs, quelles belles salades ! Et quel beau mouton ! Vous allez faire bombance.

LE CAFÉ

(LA BOTTEGA DEL CAFFÉ)

Parmi les nombreux personnages qui défilent sur la terrasse du café de RIDOLFO, il en est un nommé DON MARZIO. C'est le type, fort répandu dans les pays méridionaux, du désœuvré curieux, vantard et bavard. Il se mêle de tout, donne son avis sur tout, ramasse avidement tous les racontars qui circulent, et, menteur par tempérament plus encore que par méchanceté, finit par croire lui-même à ses propres mensonges. C'est sa mauvaise langue qui fait naître et entretient les multiples quiproquos sur lesquels repose l'intrigue de la pièce. C'est elle qui lui vaut, finalement, d'être éconduit et conspué par tout le monde.

Nous le trouvons, au premier acte, se vantant de posséder la première montre du monde, racontant à qui veut les entendre les infortunes d'un joueur effréné, le marchand EUGENIO qui a eu le malheur de lui emprunter dix sequins, le jetant, pour se faire rembourser, dans les griffes de l'usurier PANDOLFO, et forgeant de toutes pièces une histoire de galanterie sur le compte de la danseuse LISAURA.

ACTE I

SCÈNE III

DON MARZIO, RIDOLFO.

RIDOLFO, *à part*. — Voici celui qui ne se tait jamais, et qui veut toujours avoir raison.

DON MARZIO. — Du café!

RIDOLFO. — Tout de suite. Je vous sers.

DON MARZIO. — Qu'y a-t-il de nouveau, Ridolfo?

RIDOLFO. — Je ne sais rien, seigneur.

DON MARZIO. — Il n'est encore venu personne à votre boutique ?

RIDOLFO. — Il est encore de bonne heure.

DON MARZIO. — De bonne heure? Il est seize heures sonnées.

RIDOLFO. — Oh! illustrissime, non. Il n'est pas encore quatorze heures.

DON MARZIO. — Allons donc, farceur!

RIDOLFO. — Je vous assure que quatorze heures ne sont pas encore sonnées.

DON MARZIO. — Allons donc, âne!

RIDOLFO. — Vous me maltraitez sans raison.

DON MARZIO. — J'ai compté à l'instant même, et je vous dis qu'il est seize heures. Et puis regardez ma montre : elle ne trompe jamais. (*Il lui fait voir sa montre.*)

RIDOLFO. — Fort bien. Si votre montre ne trompe jamais, regardez : votre montre elle-même marque seize heures trois quarts.

DON MARZIO. — Cela ne se peut. (*Il tire son lorgnon et regarde.*)

RIDOLFO. — Que dites-vous?

DON MARZIO. — Ma montre va mal. Il est seize heures. Je les ai entendues sonner.

RIDOLFO. — Où l'avez-vous achetée, cette montre ?

DON MARZIO. — Je l'ai fait venir de Londres.

RIDOLFO. — On vous a trompé.

DON MARZIO. — On m'a trompé? pourquoi ?

RIDOLFO, *ironiquement.* — On vous a envoyé une montre mauvaise.

DON MARZIO. — Comment, mauvaise? C'est une des plus parfaites qu'ait faites Quaré!

RIDOLFO. — Si elle était bonne, elle n'avancerait pas de deux heures.

DON MARZIO. — Elle va toujours bien, et ne trompe jamais.

RIDOLFO. — Mais s'il est quatorze heures moins un quart et qu'elle en marque seize !

DON MARZIO. — Ma montre va bien.

RIDOLFO. — Il est donc en ce moment quatorze heures, comme je vous le dis.

DON MARZIO. — Tu es un effronté. Ma montre va bien. Tu te trompes, et prends garde que je t'applique quelque chose sur la figure ! (*Un garçon apporte le café.*)

RIDOLFO, *haussant les épaules.* — Voici le café servi ! (*A part.*) Oh ! la stupide bête !

DON MARZIO. — A-t-on vu le seigneur Eugenio ?

RIDOLFO. — Illustrissime seigneur, non.

DON MARZIO, *buvant son café.* — Il est sans doute chez lui en train de caresser sa femme ! Quel homme efféminé ! Sa femme, toujours sa femme ! il ne se montre plus, il se rend ridicule. C'est un homme de stuc. Il ne sait rien de ce qui se fait. Sa femme, toujours sa femme !

RIDOLFO. — Sa femme, pas le moins du monde ! Il a été toute la nuit à jouer ici, chez messer Pandolfo.

DON MARZIO. — Je vous le disais ! Le jeu ! Toujours le jeu ! (*Il remet sa tasse, et se lève.*)

RIDOLFO, *à part.* — Toujours le jeu, toujours sa femme, toujours le diable ! Que le diable l'emporte !

DON MARZIO. — Il est venu chez moi l'autre jour me demander en secret de lui prêter dix sequins contre une paire de pendants d'oreilles de sa femme.

RIDOLFO. — Comprenez bien : tous les hommes sont exposés à être quelquefois dans le besoin. Mais ils n'aiment point qu'on le sache. C'est pour cela qu'il se sera adressé à vous, certain que vous n'en direz rien à personne.

DON MARZIO. — Oh ! je n'en parle pas. Je rends volontiers service aux gens, mais ne m'en vante point. Les voici, les pendants d'oreilles de sa femme. Je lui ai prêté dix sequins. Croyez-vous que je sois à couvert ? (*Il montre les pendants dans un étui.*)

RIDOLFO. — Je ne m'y connais guère, mais il me semble que oui.

DON MARZIO. — Avez-vous votre garçon ?

RIDOLFO. — Il doit être là.

DON MARZIO. — Appelez-le. Eh ! Trappola !

SCÈNE IV

LES MÊMES, TRAPPOLA, *garçon de café.*

TRAPPOLA, *de l'intérieur.* — Me voici.

DON MARZIO. — Viens ici. Va chez le joaillier ici près, fais-lui voir ces pendants d'oreilles, qui sont à la femme du seigneur Eugenio, et demande-lui, de ma part, si je suis à couvert des dix sequins que je lui ai prêtés.

TRAPPOLA. — De suite. Donc ces pendants d'oreilles sont à la femme du seigneur Eugenio ?

DON MARZIO. — Oui, il est absolument sans le sou ; il est mort de faim.

RIDOLFO, *à part.* — Pauvre homme ! En quelles mains il est tombé !

TRAPPOLA. — Et cela ne fait rien au seigneur Eugenio de mettre tout le monde au courant de ses affaires ?

DON MARZIO. — Je suis un homme à qui l'on peut confier un secret.

TRAPPOLA. — Et moi, je suis un homme à qui l'on ne peut rien confier.

DON MARZIO. — Pourquoi ?

TRAPPOLA. — Parce que j'ai le défaut de tout répéter.

DON MARZIO. — Grave, grave défaut. Si tu agis de la

sorte, tu perdras ton crédit, et personne ne se fiera à toi.

TRAPPOLO. — Mais je puis faire comme vous, et répéter à un autre ce que vous m'avez dit.

DON MARZIO. — Va voir si le barbier peut me faire la barbe.

TRAPPOLA. — J'y vais. (*A part.*) Pour dix liards il veut boire son café et avoir un domestique à ses ordres ! (*Il entre chez le barbier.*)

DON MARZIO. — Dites-moi, Ridolfo, que fait cette danseuse qui habite à deux pas?

RIDOLFO. — En vérité, je n'en sais rien.

DON MARZIO. — On m'a dit que le comte Léandre l'a sous sa protection.

RIDOLFO. — Permettez, seigneur, le café va bouillir. (*A part.*) Je vais vaquer à mes affaires. (*Il entre dans sa boutique.*)

DON MARZIO, resté seul avec TRAPPOLA, en profite pour l'interroger au sujet de la danseuse qui habite en face du café. Deux mots de TRAP OLA lui suffisent pour imaginer tout un roman qu'il s'empresse de débiter à RIDOLFO.

SCÈNE VII

DON MARZIO, RIDOLFO, EUGENIO, *qui sort de la maison de jeu, en vêtement de nuit, les yeux hagards, regardant le ciel et frappant du pied.*

DON MARZIO. — Serviteur, seigneur Eugenio !

EUGENIO. — Quelle heure est-il?

DON MARZIO. — Seize heures sonnées.

RIDOLFO. — Et sa montre va bien.

EUGENIO. — Du café !

RIDOLFO. — Je vous sers de suite. (*Il entre dans la boutique.*)

DON MARZIO. — Ami, comment vont les affaires ?

EUGENIO, *sans prêter attention à Don Marzio.* — Du café !

RIDOLFO, *de l'intérieur.* — Tout de suite.

DON MARZIO, *à Eugenio.* — Vous avez perdu ?

EUGENIO, *criant très fort.* — Du café !

DON MARZIO, *à part.* — J'ai compris : il a tout perdu. (*Il va s'asseoir.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PANDOLFO, *tenancier d'un tripot voisin, sortant de chez lui.*

PANDOLFO. — Seigneur Eugenio, un mot. (*Il l'entraîne à l'écart.*)

EUGENIO. — Je sais ce que vous voulez me dire. J'ai perdu trente sequins sur parole. Je suis galant homme ; je les paierai.

PANDOLFO. — Mais le seigneur comte est là, qui attend. Il dit qu'il a risqué ses deniers, et veut être payé !

DON MARZIO, *à part.* — Je paierais gros pour savoir ce qu'ils disent.

RIDOLFO, *à Eugenio.* — Voici le café !

EUGENIO, *à Ridolfo.* — Allez-vous-en ! (*A Pandolfo.*) Il a gagné cent sequins comptant. Il me semble qu'il n'a pas perdu sa nuit.

PANDOLFO. — Ce n'est pas là le langage d'un joueur. Votre Seigneurie sait mieux que moi quelles sont les règles en matière de jeu.

RIDOLFO, *à Eugenio.* — Seigneur, le café se refroidit...

EUGENIO. — Allez-vous-en.

RIDOLFO. — Je vais le boire, alors. (*Il se retire avec le café.*)

DON MARZIO, *à Ridolfo qui ne lui répond pas.* — Que disent-ils ?

EUGENIO, *à Pandolfo.* — Je sais très bien que quand on perd, on paie; mais quand on n'a rien, on ne peut pas payer.

PANDOLFO. — Écoutez, pour sauver votre réputation, je suis homme à pouvoir trouver trente sequins.

EUGENIO. — Oh! bravo! (*Criant fort.*) Du café!

RIDOLFO, *à Eugenio.* — Il faut maintenant en refaire d'autre.

EUGENIO. — Il y a trois heures que je demande du café, et vous ne l'avez pas encore fait ?

RIDOLFO. — Je l'ai apporté, et vous m'avez envoyé promener.

PANDOLFO. — Commandez-le-lui avec des égards. Il s'exécutera de même.

EUGENIO, *à Ridolfo.* — Dites-moi, auriez-vous l'obligeance de me faire un café, un bon café ? Allons ! Mettons-nous-y !

RIDOLFO. — Si vous me laissez le temps, je vous sers. (*Il va dans la boutique.*)

DON MARZIO, *à part.* — Quelque importante affaire ! Je suis curieux de savoir...

EUGENIO. — Ami Pandolfo, trouvez-moi ces trente sequins.

PANDOLFO. — J'ai un ami qui les donnera, mais il lui faut un gage, et un bénéfice.

EUGENIO. — Ne me parlez pas de gage, ou nous en restons là. J'ai sur le Rialto les pièces de drap que vous savez. Je les mettrai en vente, et quand elles seront vendues, je paierai.

DON MARZIO, *à part.* — Je paierai. Il a dit : « Je paierai. » Il a perdu sur parole.

PANDOLFO. — Bien. Que donnerez-vous comme intérêt ?

EUGENIO. — Faites ce que vous jugerez à propos.

PANDOLFO. — Écoutez. Ce ne sera pas moins d'un sequin par semaine.

RIDOLFO, *à Eugenio, en apportant le café.* — Votre Seigneurie est servie.

EUGENIO, *à Ridolfo.* — Allez-vous-en.

RIDOLFO. — Pour la deuxième fois.

EUGENIO, *à Pandolfo.* — Un sequin par semaine?

PANDOLFO. — Pour trente sequins, c'est raisonnable.

RIDOLFO, *à Eugenio.* — Le voulez-vous, ou ne le voulez-vous pas?

EUGENIO, *à Ridolfo.* — Allez-vous-en, ou je vous le jette à la figure.

RIDOLFO, *à part.* — Pauvre brute! Le jeu l'a détraqué. (*Il porte le café à l'intérieur.*)

DON MARZIO, *se lève et va vers Eugenio.* — Seigneur Eugenio, y a-t-il quelque désaccord ? Voulez-vous que je l'arrange, moi ?

EUGENIO. — Rien, seigneur Don Marzio. Je vous prie de me laisser tranquille.

DON MARZIO. — Si vous aviez besoin de quelque chose, demandez.

EUGENIO. — Je vous dis que je n'ai besoin de rien.

DON MARZIO. — Messer Pandolfo, qu'avez-vous avec le seigneur Eugenio?

PANDOLFO. — Une petite affaire, qu'il ne nous plaît pas de faire connaître à tout le monde.

DON MARZIO. — Je suis l'ami du seigneur Eugenio, je suis au courant de ses faits et gestes, et il sait que je ne parle à personne. Je lui ai aussi prêté dix sequins sur une paire de pendants d'oreilles, n'est-il pas vrai ? et je ne l'ai dit à personne.

EUGENIO. — Ce n'était pas la peine d'en parler en ce moment.

DON MARZIO. — Oh! ici, avec messer Pandolfo, on peut parler librement. Vous avez perdu sur parole ? Avez-vous besoin de quelque chose ? Je suis là.

EUGENIO. — A parler franc, j'ai perdu sur parole trente sequins.

DON MARZIO. — Trente sequins, et dix que je vous ai donnés font quarante. Les pendants d'oreilles ne peuvent valoir cette somme.

PANDOLFO. — Trente sequins, je les trouverai, moi.

DON MARZIO. — Bravo ! Trouvez-lui-en quarante. Vous me donnerez mes dix, et je vous donnerai ses pendants d'oreilles.

EUGENIO, *à part.* — Que j'ai été mal inspiré en me fourrant dans les griffes de cet homme-là !

DON MARZIO, *à Eugenio.* — Pourquoi ne pas prendre l'argent que vous offre le seigneur Pandolfo ?

EUGENIO. — Parce qu'il veut un sequin par semaine.

PANDOLFO. — Quant à moi, je ne veux rien. C'est l'ami qui nous rend ce service qui le veut ainsi.

EUGENIO. — Faites une chose. Parlez avec le seigneur comte. Dites-lui qu'il me donne un répit de vingt-quatre heures ; je suis galant homme : je le paierai.

PANDOLFO. — J'ai peur qu'il ne doive s'en aller, et qu'il ne veuille l'argent de suite.

EUGENIO. — Si je pouvais vendre une pièce ou deux de ces draps, je me dégagerais.

PANDOLFO. — Voulez-vous que je me mette en quête d'un acheteur ?

EUGENIO. — Oui, cher ami, faites-moi ce plaisir. Je vous paierai votre commission.

PANDOLFO. — Permettez que j'aille dire un mot au seigneur comte, et je reviens de suite. (*Il entre dans la maison de jeu.*)

DON MARZIO, *à Eugenio.* — Vous avez perdu beaucoup ?

EUGENIO. — Cent sequins que j'avais touchés hier, et trente sur parole.

DON MARZIO. — Vous auriez pu me rendre les dix que je vous ai prêtés.

EUGENIO. — Allons, ne me tourmentez plus. Je vous les donnerai, vos dix sequins.

PANDOLFO, *avec son manteau et son chapeau, sortant de sa boutique.* — Le seigneur comte s'est endormi la tête sur la table de jeu. J'en profite pour aller travailler pour vous. S'il se réveille, j'ai averti le garçon : il n'aura qu'à dire ce qu'il lui faut. Que Votre Seigneurie ne s'éloigne pas d'ici !

EUGENIO. — Je vous attends ici même.

PANDOLFO, *à part.* — Le manteau est vieux. Voilà le moment de m'en faire un nouveau gratis. (*Il sort.*)

La mauvaise langue de DON MARZIO, après s'être donné carrière aux dépens du joueur EUGENIO, va s'exercer, sans autre motif que le besoin de bavarder, aux dépens de PANDOLFO, tenancier du tripot voisin.

ACTE III

SCÈNE X

DON MARZIO, PANDOLFO.

PANDOLFO. — Illustrissime, j'ai besoin de votre protection.

DON MARZIO. — Qu'y a-t-il, patron ?

PANDOLFO. — Mauvaise affaire.

DON MARZIO. — Quelle mauvaise affaire ? Confie-toi à moi, je t'aiderai.

PANDOLFO. — Sachez, seigneur, qu'il y a de méchants curieux qui ne sauraient regarder d'un bon œil le

pauvre monde. Ils voient que je travaille honorablement à maintenir ma famille sur un pied convenable, et ces brigands m'accusent de tricher au jeu.

DON MARZIO, *ironiquement*. — Les brigands ! Un galant homme de ta sorte ! Comment l'as-tu appris ?

PANDOLFO. — C'est un ami qui me l'a dit. J'espère pourtant qu'ils n'ont pas de preuves, car il n'y a que des gens honnêtes qui fréquentent ma maison, et personne ne peut dire du mal de moi.

DON MARZIO. — Oh ! si j'avais à faire mon examen de conscience sur ton compte, j'en sais de belles sur tes capacités.

PANDOLFO. — Ah ! cher illustrissime, pour l'amour du ciel, ne me ruinez pas ! Je me recommande à votre charité, à votre protection, pour mes pauvres créatures...

DON MARZIO. — Allons, soit, je t'assisterai, je te protégerai. Laisse-moi faire, mais prends bien garde. As-tu des cartes marquées dans ta maison ?

PANDOLFO. — Ce n'est pas moi qui les marque. Mais quelque joueur s'amuse à...

DON MARZIO. — Vite, brûle-les. Je ne dirai rien.

PANDOLFO. — J'ai peur de n'avoir pas le temps de les brûler.

DON MARZIO. — Cache-les.

PANDOLFO. — Je rentre, et les cache immédiatement.

DON MARZIO. — Où vas-tu les cacher ?

PANDOLFO. — J'ai un endroit secret sous la toiture. Le diable lui-même ne les y trouverait pas. (*Il entre dans la maison de jeu.*)

DON MARZIO. — Va ! Tu es un fameux chenapan.

SCÈNE XI

DON MARZIO, *puis un* CHEF DE SBIRES *masqué, d'autres* SBIRES, *cachés, puis* TRAPPOLA.

DON MARZIO. — Cet homme ne tardera pas à aller aux galères. Si quelqu'un apprend seulement la moitié de ses escroqueries, il file en prison immédiatement.

LE CHEF, *aux sbires postés à l'encoignure de la rue.* — Promenez-vous dans les alentours, et quand j'appellerai, venez. (*Les sbires se retirent.*)

DON MARZIO, *à part.* — Des cartes marquées! Oh! les chenapans!

LE CHEF. — Un café! (*Il s'assoit.*)

TRAPPOLA. — Voilà! (*Il va chercher le café et l'apporte.*)

LE CHEF. — Nous avons une belle journée!

DON MARZIO. — Ce temps ne durera pas...

LE CHEF. — Patience! Profitons-en tant qu'il est beau.

DON MARZIO. — Nous n'en profiterons pas longtemps.

LE CHEF. — Quand il fait mauvais, on va dans un « casino », et on joue.

DON MARZIO. — Il suffit d'aller dans un lieu où on ne vole pas.

LE CHEF. — Cette maison-ci me paraît convenable.

DON MARZIO. — Convenable! C'est un repaire de voleurs.

LE CHEF. — C'est, je crois, Messer Pandolfo qui en est le patron.

DON MARZIO. — Lui, précisément.

LE CHEF. — Entre nous, j'ai entendu dire que c'était un joueur faisant de bonnes affaires.

DON MARZIO. — C'est un tricheur de premier ordre.

LE CHEF. — Il vous a peut-être plumé, vous aussi ?

DON MARZIO. — Moi non, je ne suis pas un gobeur. Mais tous ceux qui viennent ici tombent dans ses filets.

LE CHEF. — Il faut qu'il soit pris de quelque crainte, pour ne pas se montrer.

DON MARZIO. — Il est dans sa boutique, en train de cacher ses cartes.

LE CHEF. — Pourquoi cache-t-il ses cartes ?

DON MARZIO. — J'imagine, parce qu'elles sont marquées.

LE CHEF. — Certainement, et où peut-il les cacher ?

DON MARZIO. — Vous voulez voir ? Il les cache dans un recoin sous sa toiture.

LE CHEF, *à part.* — Je suis suffisamment renseigné.

DON MARZIO. — Et vous, seigneur, vous aimez à jouer ?

LE CHEF. — Quelquefois.

DON MARZIO. — Je ne peux pas vous connaître ?

LE CHEF, *se levant.* — Vous me connaîtrez bientôt.

DON MARZIO. — Vous partez ?

LE CHEF. — Je reviens de suite.

TRAPPOLA, *au chef.* — Eh ! seigneur ! Le café !

LE CHEF. — Je le paie à l'instant. (*Il s'avance dans la rue et siffle. Les sbires entrent dans la boutique de Pandolfo.*)

SCÈNE XII

DON MARZIO, TRAPPOLA.

DON MARZIO *se lève et observe attentivement sans parler.* TRAPPOLA, *lui aussi, observe attentivement.*

DON MARZIO. — Trappola !

TRAPPOLA. — Seigneur Don Marzio.

DON MARZIO. — Qui sont ces gens ?

TRAPPOLA. — Ce sont les sbires !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PANDOLFO, *garrotté*, LES SBIRES.

PANDOLFO. — Seigneur Don Marzio, je vous suis obligé !

DON MARZIO. — Moi ? Je ne sais rien.

PANDOLFO. — J'irai peut-être aux galères, mais votre langue mérite le pilori. (*Les sbires l'emmènent.*)

LE CHEF, *à Don Marzio.* — Oui, seigneur, je l'ai trouvé en train de cacher ses cartes. (*Il sort.*)

TRAPPOLA. — Je vais le suivre, pour voir où il va.

SCÈNE XIV

DON MARZIO, *seul.*

DON MARZIO. — Ah ! diable ! diable ! qu'ai-je fait ? Celui que je croyais un homme de qualité était un sbire déguisé. Il m'a trahi, il m'a trompé. J'ai bon cœur ; je raconte tout facilement...

LA FAMILLE DE L'ANTIQUAIRE

L'instinct du collectionneur est, chez le comte ANSELMO, poussé jusqu'à la manie. Ignorant et naïf, il se laisse duper par de faux marchands d'antiquités et, ce qui est encore plus grave, il laisse ses affaires aller à la dérive, et ne se soucie ni des intrigues qui se nouent dans son ménage, ni des discussions et des dépenses folles de sa femme et de sa fille.

ACTE II

SCÈNE IX

Un salon.

LE COMTE ANSELMO, *avec un gros livre manuscrit*, BRIGHELLA.

ANSELMO. — Que je regrette de ne pas entendre la langue grecque ! Ce manuscrit est un trésor, mais je ne le comprends pas. Brighella !

BRIGHELLA. — Illustrissime.

ANSELMO. — J'ai trouvé un manuscrit grec très ancien qui vaut cent sequins, et je l'ai eu pour dix.

BRIGHELLA, *à part*. — Des sequins, moi, il ne m'en pleut pas.

ANSELMO. — C'est un manuscrit original.

BRIGHELLA. — *Bagatella !* Un manuscrit original ! Bien cher ami, qu'est-ce qu'il contient?

ANSELMO. — Ce sont les traités de paix entre la république de Sparte et celle d'Athènes.

BRIGHELLA. — Oh! quelle belle chose !

ANSELMO. — Ça, je puis dire que c'est un joyau, parce que c'est l'unique exemplaire qui existe au monde. Et puis écoute, et admire. Il est écrit de la propre main de Démosthène.

BRIGHELLA. — *Cospetto del diavolo !* Qu'est-ce que j'entends ? Serait-ce bien vrai?

ANSELMO. — Je serais un bel antiquaire, si je ne connaissais l'écriture des anciens.

BRIGHELLA. — Bien cher, je vous prie. Lisez-moi au moins le titre.

ANSELMO. — Je t'ai déjà dit bien des fois que je n'entends pas le grec.

BRIGHELLA. — Mais comment connaissez-vous l'écriture, si vous ne connaissez pas la langue ?

ANSELMO. — Ah! elle est bonne! Comme quelqu'un qui s'y connaît en peinture, et qui ne sait pas peindre.

BRIGHELLA, *à part.* — Le ciel sait qui lui a mangé ces dix sequins! Puisqu'il tombe dans la débine, mieux vaut que j'en profite, moi, plutôt qu'un autre.

ANSELMO. — Le beau grand livre, le beau grand manuscrit! Il semble écrit d'hier.

BRIGHELLA. — Dites, *Sior padron*, connaissez-vous le seigneur capitaine Saraccà ?

ANSELMO. — Je le connais, je le connais. Il prétend avoir une somptueuse galerie, mais il n'a rien de bon.

BRIGHELLA. — Pourtant il y a dépensé beaucoup d'argent.

ANSELMO. — Il a bien dépensé en vingt ans plus de dix mille écus. Mais il n'a rien de bon.

BRIGHELLA. — Sachez qu'il lui est arrivé un malheur. Il a besoin d'argent, et il veut vendre sa galerie.

ANSELMO. — Il veut la vendre ? Oh! il y aura là de bonnes acquisitions à faire.

BRIGHELLA. — Si vous voulez, c'est maintenant le moment.

ANSELMO. — Je prendrai ce qu'il y a de meilleur.

BRIGHELLA. — Il veut vendre tout en une fois.

ANSELMO. — Mais il voudra des milliers de sequins.

BRIGHELLA. — Moins que vous ne pensez. Avec trois mille écus on peut obtenir toute la collection.

ANSELMO. — Avec trois mille écus ! C'est une affaire à mettre en gage sa chemise pour ne pas la rater. Si je l'avais su quatre jours plus tôt, je n'aurais pas gaspillé mes deniers avec ces insolents de créanciers.

BRIGHELLA. — Écoutez, si vous n'avez pas toute la somme, peu importe. Je m'engage à vous faire donner la collection, partie contre argent comptant, partie contre un billet.

ANSELMO. — Ah ! le ciel le veuille ! Cher Brighella, ce serait ma fortune. Combien d'argent crois-tu qu'il faudra verser comptant ?

BRIGHELLA. — Au moins deux mille écus.

ANSELMO. — Je n'en ai que quinze cents. Les autres, je les ai tous dépensés.

BRIGHELLA. — Je ferai en sorte qu'il s'en contente.

ANSELMO. — Mon Brighella, il ne faut pas perdre de temps. Va de suite presser le contrat.

BRIGHELLA. — Il faudra lui donner des arrhes.

ANSELMO. — Oui, prends ces vingt sequins. Donne-les-lui comme arrhes.

BRIGHELLA. — J'y vais aussitôt.

ANSELMO. — Mais fais-toi faire l'inventaire, vérifie objet par objet, puis viens me renseigner, car j'irai voir, moi aussi.

BRIGHELLA. — J'y vais, parce que, si l'on perd du temps, l'affaire peut aller dans une autre main.

ANSELMO. — Non, pour l'amour du ciel ! Je me pendrais de désespoir.

BRIGHELLA, *à part.* — Il est vrai que le seigneur capitaine veut vendre sa galerie, mais avec ces vingt sequins j'achèterai ses rebuts, et j'apporterai au comte quelque nouveau bibelot, et l'imbécile, qui n'y connaît rien, les paiera un gros prix. (*Il sort.*)

SCÈNE X

LE COMTE ANSELMO, PANTALON

ANSELMO. — Je n'aurais jamais cru à une pareille rencontre. Mais la fortune arrive quand on s'y attend le moins.

PANTALON, *du dehors.* — On peut entrer ?

ANSELMO. — Voici ce brave homme de Pantalon. Il ne sait rien, il ne sait rien. Venez, venez, seigneur Pantalon.

PANTALON. — Ma révérence au *Sior* comte.

ANSELMO. — Dites-moi, vous qui avez des correspondances dans tous les lieux du monde, savez-vous la langue grecque ?

PANTALON. — Je la sais parfaitement. J'ai été dix ans à Corfou. J'ai commencé là à faire le marchand, et toute ma distraction était d'apprendre cette langue.

ANSELMO. — Donc, vous saurez lire l'écriture grecque.

PANTALON. — Je vous dirai qu'autre chose est le grec littéraire, autre chose le grec vulgaire. Mais j'entends à la fois un peu de l'un et un peu de l'autre.

ANSELMO. — S'il en est ainsi, je vais vous faire voir une belle chose.

PANTALON. — Je la verrai volontiers.

ANSELMO. — Un manuscrit grec.

PANTALON. — Bon, j'en ai vu d'autres.

ANSELMO. — Écrit de la propre main de Démosthène.

PANTALON. — Ce doit être une belle chose.

ANSELMO. — Regardez, et si vous savez lire, lisez.

PANTALON, *regardant*. — C'est ça qui est écrit par Démosthène?

ANSELMO. — Oui, et ce sont les traités de paix entre Sparte et Athènes.

PANTALON. — Les traités de paix entre Sparte et Athènes ? Vous savez ce que contient ce livre ?

ANSELMO. — Voyons, qu'est-ce qu'il contient ?

PANTALON. — C'est un livre de *canzonette* grecques, que chantent les enfants à Corfou.

ANSELMO. — Je le savais déjà. Vous ne savez pas lire le grec.

PANTALON. — Ecoutez : « Mattiamù, mattachiamù, callispera, matiamù. »

ANSELMO. — Eh bien ! Ce doit être les noms propres des Spartiates ou des Thébains.

PANTALON. — Cela veut dire : « Ma vie, ma douce vie, bonsoir, ma vie ! »

ANSELMO. — Vous ne savez pas lire. C'est un manuscrit grec, qui me coûte dix sequins, et qui en vaut plus de cent.

PANTALON. — Le marchand de fromages ne vous en donnerait pas trois sous.

ANSELMO. — Allez vous mêler de draps et de soies, mais non d'écritures antiques.

PANTALON. — Je suis désolé, seigneur comte, de voir que nous allons de mal en pis.

ANSELMO. — Qu'est-ce que ça signifie ?

PANTALON. — Vous vous perdez dans ces sottises, et votre maison va à la ruine.

ANSELMO. — Je me divertis sans déranger ma maison. Mes revenus, c'est ma femme qui s'en occupe, et je ne lèse en rien les intérêts de ma famille.

PANTALON. — Et à la paix et au repos de la maison, vous n'y pensez pas ?

ANSELMO. — Je pense à moi, et je ne pense pas aux autres.

PANTALON. — Mais ne savez-vous pas que, quand le chef de famille n'y veille pas, tout va à la dérive.

ANSELMO. — Quand ils se taisent, je me montre ; quand ils crient, je me cache.

PANTALON. — Ma fille dit qu'elle a été offensée par la *Siora* comtesse Isabelle.

ANSELMO. — Et ma femme dit qu'elle a été offensée par votre fille. Voyez à quelle race de fous nous avons affaire.

PANTALON. — Précisément, il faudrait y remédier.

. . . . . .

ANSELMO. — Moi, je m'occupe de mes médailles.

PANTALON. — Mon gendre n'agira pas de la sorte.

ANSELMO. — Que chacun de son côté veille à ses affaires.

PANTALON. — Ce n'est pas là la règle que doit tenir un chef de famille.

ANSELMO. — Dites-moi, quel âge avez-vous ?

PANTALON. — Soixante ans, pour vous servir.

ANSELMO. — Voulez-vous vivre jusqu'à cent ?

PANTALON. — *Magari*, plût au ciel !

ANSELMO. — Si vous voulez vivre jusqu'à cent, occupez-vous des mêmes bagatelles que moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

PANTALON, *seul.*

PANTALON. — Voyez, quel homme ! Voyez dans quelle jolie maison j'ai placé ma pauvre fille ! Un de ces jours, avec toutes ses médailles, il n'aura plus un sou, et, ce qui est pis, il laisse sa maison aller en désordre sans y faire attention. Mais s'il ne s'en occupe pas, lui ; je m'en occuperai, moi. Je n'ai rien en ce monde que cette fille unique. Si je le puis, je ne veux pas mourir avec le chagrin de la voir méchamment sacrifiée. Ah ! comme j'aurais mieux fait si je l'avais mariée avec quelqu'un de ma condition. A moi aussi m'est venu le catarrhe de la noblesse. J'ai dépensé vingt mille écus. Et qu'ai-je fait ? J'ai jeté mes sous dans le canal, et j'ai noyé ma pauvre petite.

SCÈNE XII

LE MÊME, ARLEQUIN, *déguisé sous un nouvel habit.*

ARLEQUIN, *à part.* — Ah ! si je trouvais ce seigneur comte, je voudrais lui coller d'autres belles antiquités, sans partager le profit avec Brighella.

PANTALON, *à part.* — Qui diable est cet individu ?

ARLEQUIN, *à part.* — Avec ma barbe, il ne me reconnaît pas.

PANTALON. — Galant homme, qui êtes-vous ? Que demandez-vous ?

ARLEQUIN. — Avant que je réponde, ayez l'obligeance de me dire qui est Votre Seigneurie.

PANTALON. — Je suis un ami du seigneur comte Anselmo.

ARLEQUIN. — Vous aimez les antiquités ?

PANTALON. — Oh ! beaucoup. (*A part.*) Évidemment, c'est un de ceux qui viennent le plumer.

ARLEQUIN. — Puisque Votre Seigneurie aime les antiquités, sachez que moi, je suis un antiquaire. Je suis venu pour faire la fortune du seigneur comte Anselmo.

PANTALON, *à part.* — Je vais me payer sa tête et le faire parler. (*Haut.*) Cher ami, si vous me faites, à moi, ce plaisir, outre votre paiement, je vous rendrai tous les services en mon pouvoir, dans tout ce qui pourra vous être utile.

ARLEQUIN. — Comme je vois que vous êtes un galant homme, regardez ceci ! Quelle belle chose! Regardez ! quelle antiquité ! Quelle rareté ! Quelle valeur ! La voyez-vous ? (*Il montre une vieille pantoufle.*)

PANTALON. — On dirait une vieille pantoufle.

ARLEQUIN. — C'était la pantoufle de Néron, avec laquelle il a donné son terrible coup de pied à Poppée, quand il l'a chassée de son trône.

PANTALON. — *Bravo !* Oh ! quelle rareté ! Vous en avez d'autres ? (*A part.*) Larron, va !

ARLEQUIN. — Voyez celle-ci. (*Il montre une natte de cheveux.*) C'est la natte de cheveux de Lucrèce, la Romaine, restée dans les mains de Sextus Tarquin quand il voulait lui faire violence.

PANTALON. — Superbe ! (*A part.*) Ah ! gibier de potence !

ARLEQUIN. — Vous verrez...

PANTALON. — Je ne veux rien voir d'autre. Voleur ! Larron ! Chenapan ! Crois-tu que tu en es un, de Mameluck ! C'est à moi que tu racontes de pareilles sornettes ! Pendard ! Je te ferai mener aux galères !

ARLEQUIN. — Ah ! seigneur, par amour du ciel, je vous demande pitié !

PANTALON. — Qui t'a introduit dans cette maison ?

ARLEQUIN. — C'est Brighella, seigneur.

PANTALON. — Comment ! Brighella ?

ARLEQUIN. — Oui, seigneur, nous avons partagé l'autre jour chacun de moitié.

PANTALON. — Donc, Brighella assassine son patron.

ARLEQUIN. — Il fait, lui aussi, comme font tant d'autres.

PANTALON. — C'est bien, viens avec moi. (*A part.*) Je veux par ce moyen désabuser le seigneur comte. (*Haut.*) Viens avec moi.

ARLEQUIN. — Où ?

PANTALON. — Ne fais point de façons. Viens avec moi, et n'aie pas peur.

ARLEQUIN. — Ayez compassion d'un pauvre homme...

PANTALON. — Tu mériterais d'aller en prison, mais je ne suis pas capable de le faire. Il me suffit que tu dises au seigneur comte ce que tu m'as dit. Je ne veux pas autre chose.

ARLEQUIN. — Oui, seigneur, je dirai tout ce que vous voulez.

PANTALON. — Allons !

ARLEQUIN. — Me voilà ! (*A part.*) Voyez ça : même pour voler, il faut des grâces d'état et de la chance.

PANTALON. — Faisons la paix et, au moyen de ce drôle, je montrerai au comte que tout le monde le berne, que tout le monde l'assassine. (*Ils sortent.*)

LES DISPUTES DES GENS DE CHIOGGIA

(LES BARUFE CHIOZOTE)

Les *Barufe chiozote* (*les Disputes des gens de Chioggia*), écrites entièrement en dialecte vénitien, sont un tableau de mœurs populaires vénitiennes. Pour un motif futile, une rixe s'est élevée entre pêcheurs de la lagune. Les hommes ont lancé des pierres et menacé du couteau, les femmes ont tempêté, crié, injurié. Tout le monde est cité à comparaître devant le magistrat, devant lequel se déroulent des interrogatoires d'un comique inénarrable. Goldoni a pris ses types sur le vif, reproduisant les façons de parler pittoresques et jusqu'aux défauts de prononciation de chacun d'eux.

ACTE II

SCÈNE I

La chancellerie criminelle.

ISIDORO, *coadjuteur du chancelier, assis devant la table, écrivant, puis* TOFOLO, *batelier, puis le* COMMANDEUR, *officier de police.*

TOFOLO. — Lustrissime sior chancelier!

ISIDORO. — Pas moi, le chancelier. Suis le coadjuteur.

TOFOLO. — Lustrissime sior coadjuteur!

ISIDORO. — Qu'est-ce que tu veux ?

TOFOLO. — Il faut que vous sachiez qu'un coquin, lustrissime, m'a cherché querelle et m'a menacé avec

son couteau, et voulait me frapper. Et puis après est venue une autre canaille, lustrissime...

ISIDORO. — Va-t'en au diable ! Laisse-nous la paix avec ton « lustrissime » !

TOFOLO. — Mais non, sior coadjuteur. Entendez-moi bien ! Et ainsi, comme je vous le disais, je ne lui faisais rien, et il m'a dit qu'il voulait me tuer.

ISIDORO. — Viens là, attends ! (*Il prend une feuille pour écrire.*)

TOFOLO. — Je suis là, lustrissime. (*A part.*) Le maudit ! Il me le paiera !

ISIDORO. — Qui es-tu ?

TOFOLO. — Je suis batelier, lustrissime.

ISODORO. — Quel est ton nom ?

TOFOLO. — Tofolo.

ISIDORO. — Ton nom de famille.

TOFOLO. — *Zavata*.

ISIDORO. — Ah ! tu n'es pas *Escarpin*, tu es *Savate*.

TOFOLO. — Zavata, lustrissime.

ISIDORO. — D'où es-tu ?

TOFOLO. — Je suis Chioggiote, de Chioggia.

ISIDORO. — As-tu ton père ?

TOFOLO. — Mon père, lustrissime, il est mort en mer.

ISODORO. — Quel nom avait-il ?

TOFOLO. — Toni Zavata, dit Barracucco.

ISIDORO. — Et toi, n'as-tu aucun surnom ?

TOFOLO. — Moi, non, lustrissime.

ISIDORO. — Il est impossible que toi aussi tu n'aies pas ton surnom.

TOFOLO. — Quel surnom voulez-vous que j'aie ?

ISIDORO. — Dis-moi, mon brave, n'es-tu encore jamais venu à la chancellerie ?

TOFOLO. — Si, sior, une fois je suis venu pour être interrogé.

ISODORO. — Il me semble, si je ne me trompe, t'avoir fait citer sous le nom de Tofolo Marmotina.

TOFOLO. — Je suis Zavata, et non Marmotina. Celui qui m'a mis ce nom était une carogne, lustrissime.

ISIDORO. — Je vais te donner du lustrissime sur la nuque.

TOFOLO. — Ayez la bonté de faire excuse.

ISIDORO. — Qui est-ce qui t'a menacé?

TOFOLO. — Patron Toni Canestro, et son frère, Beppe Cospetoni, et puis après Tita Nane Moleto.

ISIDORO. — Avaient-ils des armes ?

TOFOLO. — *Mare de Diana*, s'ils en avaient ! Beppe Cospetoni avait un couteau de pêcheur. Patron Toni est sorti avec un espadon à couper la tête aux taureaux, et Tita Nane avait une *sguca* comme ils en mettent sous la poupe des tartanes !

ISIDORO. — Ils t'en ont donné ? Ils t'ont frappé ?

TOFOLO. — *Madé !* Ils m'ont fait peur!

ISIDORO. — Pourquoi t'ont-ils menacé ? Pourquoi voulaient-ils te frapper ?

TOFOLO. — Pour rien.

ISIDORO. — Ont-ils crié ? Y a-t-il eu des paroles ?

TOFOLO. — Moi, je ne leur ai rien dit.

ISIDORO. — As-tu décampé ? T'es-tu défendu ? Comment ça a-t-il fini ?

TOFOLO. — Je suis resté là, ainsi... Les deux frères, je vous dis, s'ils voulaient me tuer, me tuaient.

ISIDORO. — Mais comment ça a-t-il fini ?

TOFOLO. — Il est arrivé de bonnes créatures, et ils les ont fait cesser, et ils m'ont sauvé la vie.

ISIDORO. — Qui étaient ces créatures ?

TOFOLO. — Patron Fortunato Cavichio, et sa femme Donna Libera Galozzo, et sa belle-sœur Orseta Megioto, et son autre belle-sœur Checa Puineta.

ISIDORO, *à part.* — Oui, oui, je les connais toutes, celles-là. Checa, entre autres, est un beau brin de fille. (*Il écrit.*) Y en avait-il d'autres présents ?

TOFOLO. —Y avait Donna Pasqua Fersora, et Lucieta Panchiana.

ISIDORO, *à part.* — Celles-là aussi, je sais qui elles sont. (*Il écrit.*) As-tu quelque chose d'autre à dire ?

TOFOLO. — Moi, non, lustrissime.

ISIDORO. — Tu ne fais aucune demande à la justice ?

TOFOLO. — De quoi ?

ISIDORO. — Demandes-tu qu'ils soient condamnés à quelque chose ?

TOFOLO. — Lustrissime, oui.

ISIDORO. — A quoi ?

TOFOLO. — Aux galères, lustrissime.

ISIDORO. — Et toi aux fourches, moitié d'âne.

TOFOLO. — Moi, sior ? Pourquoi ?

ISIDORO. — Va, va, *pampalugo.* Ça suffit, j'ai tout entendu. (*Il remplit un petit papier.*)

TOFOLO. — Il ne faudrait pas qu'ils viennent m'accuser à leur tour, parce que j'ai lancé des pierres. Mais qu'ils viennent, après tout ! J'ai été le premier à venir. Au premier la bannière ! (*Isidoro agite la sonnette.*)

LE COMMANDEUR. — Lustrissime.

ISIDORO. — Allez citer ces témoins. (*Il se lève.*)

TOFOLO. — Lustrissime, je me recommande.

ISIDORO. — Bonjour, Marmotina.

TOFOLO. — Zavata, pour vous servir.

ISIDORO. — Oui, Savate, sans semelle, sans empeigne, sans forme et sans mesure. (*Il sort.*)

TOFOLO, *riant, au Commandeur.* — Il est bien disposé pour moi, le sior coadjuteur.

LE COMMANDEUR. — Oui, je m'en aperçois. Sont-ils pour vous, ces témoins ?

TOFOLO. — Oui, sior commandeur.

LE COMMANDEUR. — Ça vous presse qu'ils soient cités ?

TOFOLO. — Bien sûr que ça me presse, sior commandeur !

LE COMMANDEUR. — Mais je ne sais pas où ils se trouvent.

TOFOLO. — Je vous l'indiquerai, moi, sior commandeur.

LE COMMANDEUR. — Bravo, sior Marmotina.

TOFOLO. — Maudit sior commandeur ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

La chancellerie.

ISIDORO, *puis patron* VICENZO.

VICENZO. — Vous voyez, lustrissime, c'est une affaire de rien.

ISIDORO. — Je ne vous dis pas que c'est une grosse affaire. Mais il y a « doléance », il y a nomination des témoins, le procès est commencé. La justice doit suivre son cours.

VICENZO. — Croyez-vous, lustrissime, que celui qui est venu porter plainte est innocent ? Il a lancé des pierres, lui aussi.

ISIDORO. — Tant mieux. Par l'instruction du procès nous établirons la vérité.

VICENZO. — Dites, lustrissime, on ne pourrait pas s'arranger ?

ISIDORO. — Je vais vous dire. S'il y avait désistement du plaignant, sauf les frais du procès, on pourrait s'arranger.

VICENZO. — Allons, lustrissime, vous me connaissez, je suis là, moi ; vous me voyez, moi !

ISIDORO. — Écoutez, patron Vicenzo. Je vous ai dit que les choses pouvaient s'arranger, parce que, jusqu'à présent, depuis la constitution de la doléance, il n'y a pas grand'chose. Mais je ne sais ce que peuvent dire les témoins, et il faut au moins en examiner quelques-uns. S'ils ne survient pas de fait nouveau, qu'il n'y ait pas de dissentiments anciens, que la rixe n'ait pas été préméditée, qu'il n'y ait pas violences, préjudice à des tiers ou choses de même nature, je prêterai la main à un accommodement. Je suis coadjuteur, et non chancelier, et j'ai à rendre compte à mon chef. Le chancelier est à Venise. D'un moment à l'autre on l'attend. Il verra le petit procès; vous lui parlerez, je lui parlerai aussi, moi. Je n'en tire aucun profit, et je n'en veux pas tirer. Je suis galant homme. Je m'intéresse volontiers à tous. Si je puis vous faire du bien, je vous ferai du bien.

VICENZO. — Vous parlez de ce seigneur qui est là, et je sais ce que j'aurai à faire.

ISIDORO. — Pour moi, je vous dis, je ne veux rien.

VICENZO. — Allons ! Un poisson, un beau poisson !

ISIDORO. — Oh ! jusqu'à un poisson, tout va bien. Parce que j'ai ma table. Moi aussi, j'aime à faire mes petites bombances...

VICENZO. — Oh ! je sais que le sior coadjuteur est une fine bouche, sior coadjuteur !

ISIDORO. — Que voulez-vous ? On travaille : il faut bien aussi se divertir.

VICENZO. — Et les fichus de toile plaisent au sior coadjuteur.

ISIDORO. — Or ça, il faut que j'expédie un homme. Restez là. Si ces gens viennent, dites-leur que je reviens de suite. Dites aux femmes qui viennent pour être interrogées qu'elles n'aient pas peur, que je suis bon

avec tous, et qu'avec les femmes je suis une vraie pâte de massepain. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

VICENZO, *seul.*

VICENZO. — Oui, oui. C'est un galant homme. Mais dans ma maison, il n'y a pas de jeu de bésigue. Chez mes femmes, on ne vient pas faire des stations prolongées. Ce sior de la perruque, avec nous autres pêcheurs, il n'est pas à son aise. Ah ! *Per Diana !* Les voici qui viennent se faire interroger. J'avais peur qu'elles ne voulussent pas venir. Il y a un homme avec elles. Ah ! c'est le patron Fortunato. Venez ! venez, créatures ! Il n'y a personne.

SCÈNE X

LE MÊME, PASQUA, LUCIETA, LIBERA, ORSETA, CHECA, *toutes en fichu de toile.*

CHECO. — Où sommes-nous ?

ORSETA. — Où allons-nous ?

LIBERA. — *O poveretta mi !* je ne suis jamais venue en ce lieu.

FORTUNATO. — Patron Izenzo, bien le bonjour, patron Izenzo ! (*Il salue patron Vicenzo.*)

VICENZO, *le saluant.* — Patron Fortunato...

LUCIETA. — Les jambes me tremblent, me tremblent.

PASQUA. — Et moi ? Oh ! quel spasme que je me sens !

FORTUNATO, *à Vicenzo.* — Où est-il, le sior chancelier ?

VICENZO. — Il n'y est pas. Il est à Venise, le sior

chancelier. Celui qui va venir pour interroger est le sior coadjuteur.

LIBERA, *à Orseta en la poussant pour faire voir qu'elles le connaissent bien.* — Ohé ! le coadjuteur !

ORSETA, *à Checa, la poussant et riant.* — Ohé ! le lustrissime diable à quatre !

PASQUA, *à Lucieta, joyeuse.* — As-tu entendu ? C'est le coadjuteur qui nous interroge.

LUCIETA, *à Pasqua.* — Oh ! je l'aime beaucoup. Au moins nous le connaissons.

PASQUA, *à Lucieta.* — Oui, c'est une bonne pâte.

LUCIETA, *à Pasqua.* — Vous rappelez-vous qu'il nous a acheté six brasses de dentelle à trente sous, et il nous les a payées trois livres ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, ISIDORO.

ISIDORO. — Que faites-vous là ?

TOUTES LES FEMMES. — Lustrissime ! Lustrissime !

ISIDORO. — Que voulez-vous ? Que je vous interroge toutes à la fois ? Allez dans la salle ! Attendez ! Je vous appellerai une à la fois.

PASQUA. — D'abord nous !

LUCIETA. — D'abord nous ! !

ORSETA. — Nous sommes venues avant, nous !

ISIDORO. — Je ne fais tort à aucune. Je vous appellerai par ordre, comme je trouverai vos noms inscrits au procès. Checa est la première. Que Checa reste, et vous autres, allez dehors !

PASQUA. — Ah ! oui, bien sûr ! Elle est jeunette. (*Elle sort.*)

LUCIETA. — Suffit pas. Faut être riche. (*Elle sort.*)

ISIDORO, *à part.* — Diables de femmes ! Elles veu-

lent parler, bien sûr, elles veulent parler. Si je croyais qu'elles diront la vérité !

FORTUNATO. — Allons ! dehors ! Allons ! dehors ! Allons ! (*Il sort.*)

ORSETA. — Eh ! sior coadjuteur, ne la faites pas rester là trois heures ! Nous avons à faire, nous. (*Elle sort.*)

ISIDORO. — Oui, oui, je vous relâcherai vite.

LIBERA, *à Isidoro.* — Eh ! je vous la recommande, sachez bien. N'oubliez pas que c'est une pauvre innocente.

ISIDORO. — En ces endroits-ci, il n'y a pas de danger de ces choses-là !...

LIBERA, *à part.* — Il est tellement entreprenant que je ne m'y fie pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII

ISIDORO, CHECA, *puis le* COMMANDEUR.

ISIDORO. — Venez là ! Bien. Écoutez, là ! (*Il s'assied.*)

CHECA. — Eh ! sior, non. Je suis bien debout.

ISIDORO. — Vous entendez ! Je ne veux pas vous voir debout.

CHECA. — Comme vous voulez. (*Elle s'assied.*)

ISIDORO. — Quel nom avez-vous !

CHECA. — J'ai nom Checa.

ISIDORO. — Le nom de famille ?

CHECA. — Schiantina.

ISIDORO. — Vous n'avez qu'un surnom ?

CHECA. — Oh ! bien, un surnom !

ISIDORO. — On ne vous appelle pas Puineta ?

CHECA. — Ah ! si ! Vous aussi vous voulez railler ! (*Elle boude.*)

ISIDORO. — Allons, si vous êtes belle, soyez aussi

bonne. Répondez-moi. Savez-vous pourquoi vous êtes appelée ici pour être interrogée ?

CHECA. — Oui, sior, sur une rixe.

ISIDORO. — Contez-moi comment elle s'est passée.

CHECA. — Je ne sais rien, je n'y étais pas. J'allais à la maison avec ma sœur Libera, et avec ma sœur Orseta, et avec mon cousin Fortunato. Et il y avait patron Toni, et Beppe Cospetoni, et Tita Nane, qui voulaient frapper Tofolo Marmotina, et lui qui jetait des pierres.

ISIDORO. — Pourquoi donc voulaient-ils frapper Tofolo Marmotina ?

CHECA. — Parce que Tita Nane fait la cour à Lucieta Panchiana, et que Marmotina a été lui parler et qu'elle lui a payé de la pastèque frite.

ISIDORO. — Bien! J'ai compris. Ça suffit. Quel âge avez-vous ?

CHECA. — Vous voulez savoir aussi mon âge ?

ISIDORO. — Oui, siora. Tous ceux qu'on interroge ont à dire leur âge. Et à la fin de l'interrogatoire on écrit l'âge. Et donc, combien d'années avez-vous ?

CHECA. — Oh! je ne cache pas mes années. Dix-sept ans passés !

ISIDORO. — Jurez d'avoir dit la vérité.

CHECA. — De quoi ?

ISIDORO. — Jurez que tout ce que vous avez dit dans votre interrogatoire est la vérité.

CHECA. — Oui, sior, je jure que j'ai dit la vérité.

ISIDORO. — Votre interrogatoire est fini.

CHECA. — Je peux m'en aller, alors ?

ISIDORO. — Non, restez un peu. Où en êtes-vous en fait d'amoureux ?

CHECA. — Oh! je n'en ai pas, d'amoureux.

ISIDORO. — Ne dites pas de mensonges.

CHECA. — Faut-il que je jure ?

ISIDORO. — Non, maintenant vous n'avez plus à jurer. Mais des mensonges, ce n'est pas bien d'en dire. Combien d'amoureux avez-vous ?

CHECA. — Oh ! moi ! personne ne veut de moi, parce que je suis une pauvrette.

ISIDORO. — Voulez-vous que je vous fasse avoir une dot ?

CHECA. — Pour sûr !

ISIDORO. — Si vous aviez la dot, vous vous marieriez ?

CHECA. — Bien sûr, lustrissime, que je me marierais.

ISIDORO. — Vous ne fréquentez personne.

CHECA. — Qui voulez-vous que je fréquente ?

ISIDORO. — Vous n'avez personne qui vous plaise ?

CHECA. — Vous me faites rougir.

ISIDORO. — Il ne faut pas rougir. Nous sommes seuls. Parlez-moi en toute liberté.

CHECA. — Tita Nane, si je pouvais l'avoir, je me le prendrais.

ISIDORO. — N'est-ce pas l'amoureux de Lucieta ?

CHECA. — Elle l'a congédié.

ISIDORO. — Si elle l'a congédié, nous pouvons voir s'il voudrait de vous.

CHECA. — De combien sera la dot ?

ISIDORO. — De cinquante ducats !

CHECA. — Oh ! sior, oui. Mon beau-frère m'en donne cent. Cinquante autres, je me les suis mis de côté avec mon coussin à dentelles. Je crois que Lucieta ne lui en donne pas autant...

ISIDORO. — Voulez-vous que je fasse parler à Tita Nane ?

CHECA. — Pour sûr, lustrissime !

ISIDORO. — Où est-il ?

CHECA. — Il s'est retiré.

ISIDORO. — Où ?

CHECA. — Je vais vous le dire à l'oreille. Je ne voudrais pas que quelqu'un m'entendît. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

ISIDORO. — J'ai entendu. Je le ferai appeler. Je lui parlerai, et laissez-moi faire. Allez, ma fille, allez ! Et pas de bavardages ! Vous me comprenez... (*Il agite sa sonnette.*)

CHECA. — Ah ! cher lustrissime béni !

LE COMMANDEUR. — A vos ordres.

ISIDORO. — Que vienne Orseta !

LE COMMANDEUR. — De suite.

ISIDORO. — Je saurai vous dire, je viendrai vous trouver.

CHECA. — Oui, lustrissime. (*Elle se lève.*) Plaise à Dieu qu'il en fasse voir une bonne à Lucieta ! Plaise à Dieu !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ORSETA, *puis le* COMMANDEUR.

ORSETA, *bas à Checa.* — Tu es restée tout ce temps ? Qu'est-ce qu'il t'a demandé ?

CHECA, *à Orseta.* — Oh ! sœur ! Quel bel interrogatoire j'ai fait ! Je te raconterai tout... (*Elle part.*)

ISIDORO. — Venez là ! Entendez-vous ?

ORSETA. — Oui, sior. (*Elle s'assied avec aplomb.*)

ISIDORO, *à part.* — Ah ! elle est plus franche, celle-là. (*Haut.*) Quel est votre nom ?

ORSETA. — Orseta Schiantina.

ISIDORO. — Dite ?

ORSETA. — Comment, dites ?...

ISIDORO. — Quel surnom avez-vous ?

ORSETA. — Quel surnom voudriez-vous que j'aie ?

ISIDORO. — Ne vous connaissait-on pas sous le nom de Megioto ?

ORSETA. — En vérité, lustrissime, si je n'étais pas où je suis, je voudrais vous démêler la perruque !

ISIDORO. — Ouais ! Parlez avec respect !

ORSETA. — Qu'est-ce que ce Megioto ? Les *Megioti*, à Chioggia, se font avec du son en poudre et de la farine salée. Et moi, je ne suis ni salée, ni couleur de *Megioti*.

ISIDORO. — Allons ! Ne vous échauffez pas, patronne ! Ce n'est pas ici le lieu de faire des scènes. Répondez-moi ! Savez-vous pour quelle cause vous êtes venue ici vous faire interroger ?

ORSETA. — Sior, non.

ISIDORO. — Pouvez-vous l'imaginer ?

ORSETA. — Sior, non.

ISIDORO. — Ne savez-vous rien d'une certaine rixe ?

ORSETA. — Je sais, et je ne sais pas.

ISIDORO. — Contez-moi ce que vous savez.

ORSETA. — Interrogez-moi, je répondrai.

ISIDORO, *à part*. — En voilà une à rendre fous les pauvres coadjuteurs. (*Haut.*) Connaissez-vous Tofolo Zavata ?

ORSETA. — Sior, non.

ISIDORO. — Tofolo Marmotina ?

ORSETA. — Sior, oui.

ISIDORO. — Savez-vous si personne ne voulait le frapper ?

ORSETA. — Je ne peux pas savoir quelles sont les intentions des gens.

ISIDORO, *à part*. — Oh ! la fourbe ! (*Haut.*) N'avez-vous vu personne avec des armes contre lui ?

ORSETA. — Sior, si !

ISIDORO. — Qui c'était-il ?

ORSETA. — Je ne m'en souviens plus.

ISIDORO. — Si je les nommais, vous en souviendriez-vous ?

ORSETA. — Si vous les nommez, je répondrai.

ISIDORO, *à part.* — Maudite sois-tu ! Elle va me faire rester ici jusqu'à ce soir. (*Haut.*) Y avait-il Tita Nane Moleto ?

ORSETA. — Sior, oui.

ISIDORO. — Y avait-il patron Toni Canestro ?

ORSETA. — Sior, oui.

ISIDORO. — Y avait-il Beppe Cospetoni ?

ORSETA. — Sior, oui.

ISIDORO. — Bravo ! Siora Megioto.

ORSETA. — Dites, vous ! Vous n'avez pas de surnom, vous ?

ISIDORO, *écrivant.* — Allons ! Allons ! Moins de caquets !

ORSETA, *à part.* — Oh ! je lui en donnerai un, moi : le sior coadjuteur sans le sou.

ISIDORO. — Tofolo Marmotina a-t-il jeté des pierres ?

ORSETA. — Sior, oui, il en a jeté. (*A part.*) Il aurait dû t'en jeter à toi, la tête du coadjuteur !

ISIDORO. — Que dites-vous ?

ORSETA. — Rien. Je parle à moi toute seule. Je ne peux même pas parler ?

ISIDORO. — Comment est née cette dispute ?

ORSETA. — Comment voulez-vous que je le sache ?

ISIDORO, *à part.* — Oh ! j'ai envie d'éclater ! (*Haut.*) Ne savez-vous pas que Tita Nane aurait eu de la jalousie contre Tofolo Marmotina ?

ORSETA. — Sior, si, à cause de Lucieta Panchiana.

ISIDORO. — N'avez-vous pas entendu dire que Tita Nane aurait congédié Lucieta Panchiana ?

ORSETA. — Sior, si ! J'ai entendu dire qu'il l'a congédiée.

ISIDORO, *à part.* — Checa a dit la vérité. Je verrai

à lui rendre ce service. (*Haut.*) Allez. Bientôt vous serez libre. Quel est votre âge ?

ORSETA. — Oh! *ca de dia !* L'âge aussi, vous voulez le savoir !

ISIDORO. — Oui, siora, aussi l'âge.

ORSETA. — Et vous avez à l'écrire?

ISIDORO. — J'ai à l'écrire.

ORSETA. — Bon. Écrivez... dix-neuf ans.

ISIDORO, *écrivant.* — Jurez d'avoir dit la vérité.

ORSETA. — J'ai à jurer ?

ISIDORO. — Jurez d'avoir dit la vérité.

ORSETA. — Je vais vous dire : comme j'ai à jurer, vraiment, j'en ai vingt-quatre.

ISIDORO. — Je ne vous dis pas de jurer sur votre âge. Vous autres femmes, vous n'êtes pas capables de prêter un pareil serment. Je vous dis de jurer que ce que vous avez dit dans l'interrogatoire est la vérité.

ORSETA. — Oh ! sior, oui, je le jure. (*Isidoro agite la sonnette.*)

LE COMMANDEUR. — Qui voulez-vous ?

ISIDORO. — Donna Libera.

LE COMMANDEUR. — A vos ordres.

ORSETA, *à part.* — *Varé !* Même son âge, il faut le dire! (*Elle se lève.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LIBERA, *puis le* COMMANDEUR.

LIBERA, *à Orseta.* — Te voilà libre ?

ORSETA, *à Libera.* — Mais ! Croyez-vous! Même l'âge qu'on a, il veut le savoir!

LIBERA, *de même.* — Tu te moques ?

ORSETA, *de même.* — Et il faut jurer. (*Elle sort.*)

LIBERA, *à part.* — Voyez, à quoi bon ? Il faut dire

son âge, et il faut jurer ! Je sais bien ce que je ferai, moi. Mon âge, je ne veux pas le dire, et je ne veux pas jurer.

ISIDORO. — Allons, venez ici ! Entendez-vous ? (*Libera ne répond pas.*)

ISIDORO, *lui faisant signe de s'asseoir.* — Ohé ! je vous dis de venir ici, entendez-vous ? (*Libera va s'asseoir.*)

ISIDORO. — Qui êtes-vous ? (*Libera ne répond pas.*)

ISIDORO, *la poussant.* — Répondez, qui êtes-vous ?

LIBERA. — Sior...

ISIDORO. — Qui êtes-vous ?

LIBERA. — Qu'est-ce que vous dites ?

ISIDORO, *fort.* — Êtes-vous sourde ?

LIBERA. — Je n'entends pas bien.

ISIDORO, *à part.* — Me voilà propre ! (*Haut.*) Quel est votre nom ?

LIBERA. — Plaît-il ?

ISIDORO. — Votre nom ?

LIBERA. — Parlez un peu plus fort.

ISIDORO. — Ah ! c'est à en devenir fou ! (*Il agite la sonnette.*)

LE COMMANDEUR. — Plaît-il ?

ISIDORO. — Faites entrer cet homme.

LE COMMANDEUR. — De suite.

ISIDORO, *à Libera.* — Allez ! Et bon voyage !

LIBERA. — Sior ?

ISIDORO, *la poussant dehors.* — Allez-vous-en d'ici !

LIBERA, *à part.* — Ah ! ah ! Je m'en suis fort bien tirée ! Je ne veux pas raconter mes affaires !

Suit l'interrogatoire de patron FORTUNATO, qui bredouille de façon à peu près inintelligible, et que le coadjuteur

hors de lui, envoie au diable, lui et les femmes qui l'accompagnent.

SCÈNE XVI

ISIDORO, *puis* PASQUA *et* LUCIETA, *puis le* COMMANDEUR.

ISIDORO. — Il y a de quoi perdre patience de force.

PASQUA, *avec emportement.* — Pourquoi nous renvoyez-vous ?

LUCIETA. — Pourquoi ne voulez-vous pas nous examiner ?

ISIDORO. — Parce que j'en ai assez !

PASQUA. — Si, si, mon petit chéri, nous savons tout !

LUCIETA. — Il a entendu celles qu'il avait à cœur, et nous, nous sommes ses balayures !...

ISIDORO. — Finissons-nous ?

LUCIETA. — Puineta, il l'a tenue plus d'une heure.

PASQUA. — Et Megioto, combien y a-t-elle été ?

LUCIETA. — Mais nous, nous irons chez qui nous devons aller !

PASQUA. — Et nous nous ferons faire justice !

ISIDORO. — Vous ne savez rien, entendez-vous !

PASQUA. — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

LUCIETA. — Qu'est-ce que vous voudriez nous raconter ?

ISIDORO. — Vous autres, vous êtes parties intéressées, et vous ne pouvez pas servir comme témoins.

LUCIETA. — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! Nous ne sommes pas intéressées. Ce n'est pas vrai !

PASQUA. — Nous aussi nous voulons témoigner.

ISIDORO. — Finissez une bonne fois !

PASQUA. — Et nous nous ferons entendre !

LUCIETA. — Et nous saurons parler !

ISIDORO. — Maudites femmes !

LE COMMANDEUR. — Lustrissime!

ISIDORO. — Qu'est-ce que c'est ?

LE COMMANDEUR. — Le lustrissime sior chancelier est arrivé.

PASQUA. — Ah ! justement lui !

LUCIETA. — Nous irons chez lui !

ISIDORO. — Allez à tous les diables, où vous voudrez ! Brutes ! Diablesses ! Satanasses ! (*Il sort.*)

PASQUA. — *Mare de diana !* Nous allons le faire danser ! (*Elle sort.*)

LUCIETA. — *Viva Cocchieto !* Nous le lui ferons payer ! (*Elle sort.*)

LE RETOUR DE LA VILLÉGIATURE

Un vieil oncle bien renté, BERNARDINO, se moque spirituellement de son neveu LEONARDO, jeune écervelé qui, après une ruineuse villégiature, vient humblement faire appel à sa bourse. Un ami commun, FULGENZIO, ayant tenté de s'interposer entre l'oncle et le neveu, endosse sa part des compliments destinés à LEONARDO. Cette scène, que Goldoni signale comme l'une des plus impressionnantes de son théâtre, a été par lui traduite librement en français au chapitre XXIX de la seconde partie de ses *Mémoires*. Le texte qu'on va lire est donc de Goldoni lui-même.

ACTE II

SCÈNES V et VI

Une chambre dans la maison de BERNARDIN.

BERNARDIN, *en robe de chambre à l'ancienne mode* ; FULGENCE, *puis* LÉONARD.

BERNARDIN. — Qui est-ce qui vient ? Qui est-ce qui me demande ?

FULGENCE. — Bonjour, monsieur Bernardin.

BERNARDIN. — Bonjour, mon cher ami. Comment vous portez-vous ? Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir.

FULGENCE. — Grâce au ciel, je me porte assez bien, autant qu'il est permis de se porter à mon âge ; il faut souffrir les incommodités inséparables de la vieillesse.

BERNARDIN. — Faites comme moi, ne vous écoutez

pas ; je mange quand j'ai faim, je me couche quand j'ai envie de dormir, je me promène quand je m'ennuie, je n'écoute pas les petits maux, et je ne nourris pas les soucis : voilà mon régime, et je m'en trouve bien. (*Toujours en riant.*)

FULGENCE. — Que le ciel vous conserve votre bonheur et votre gaieté! Tout le monde ne peut pas être heureux; je viens ici vous parler pour un homme qui ne l'est pas, et j'ai à vous dire quelque chose de bien essentiel.

BERNARDIN. — Dites, mon ami; me voilà à vos ordres.

FULGENCE. — C'est M. Léonard, votre neveu, qui est le sujet de ma démarche auprès de vous.

BERNARDIN, *d'un air moqueur.* — De M. Léonard? De monsieur mon neveu ? Comment se porte monsieur ?

FULGENCE. — J'avoue qu'il n'a pas eu une certaine conduite...

BERNARDIN. — Oh ! que dites-vous là ? Au contraire, il a bien plus d'esprit que nous. Nous travaillons beaucoup pour vivre médiocrement, et M. Léonard s'amuse, traite ses amis, se réjouit partout et ne fait rien.

FULGENCE. — Mon cher ami, faites-moi la grâce de m'écouter, et ne badinons plus.

BERNARDIN. — Oui, je vous écoute sérieusement.

FULGENCE. — Votre neveu s'est précipité...

BERNARDIN. — Il s'est précipité ? Est-il tombé de cheval ? Son cheval l'a-t-il renversé ?

FULGENCE. — Vous en riez, monsieur, et la chose n'est pas risible. Votre neveu est abîmé de dettes, et ne sait de quel côté se tourner.

BERNARDIN. — Ce n'est rien. L'affaire n'est fâcheuse que pour ses créanciers.

FULGENCE. — Et s'il n'a plus de fonds ni de crédit, comment fera-t-il pour subsister ?

BERNARDIN. — Ce n'est rien non plus, il n'a qu'à aller dîner chez les personnes qu'il a nourries à la campagne.

FULGENCE. — Vous vous moquez de moi, monsieur Bernardin.

BERNARDIN. — Mon cher ami, vous savez combien je vous aime et je vous estime.

FULGENCE. — Écoutez-moi donc, je vous en prie, et répondez-moi comme il faut. M. Léonard est dans le cas de faire un mariage très avantageux.

BERNARDIN. — Tant mieux, j'en suis ravi.

FULGENCE. — Mais s'il n'a pas le moyen de payer ses dettes, il court grand risque de manquer cette bonne affaire.

BERNARDIN. — Comment ? Un homme comme lui n'a qu'à frapper du pied contre terre, il fait sortir de l'argent de tous les côtés.

FULGENCE, *à part.* — Je n'y puis plus tenir. (*A Bernardin avec emportement.*) Je vous répète, monsieur, que votre neveu est ruiné.

BERNARDIN, *avec un sérieux affecté.* — Tant pis. Quand vous le dites, il faut que cela soit vrai.

FULGENCE. — Mais on pourrait y remédier.

BERNARDIN. — Tant mieux, s'il y a du remède, tant mieux.

FULGENCE. — Et c'est pour cela que Léonard a recours à vous.

BERNARDIN. — Oh ! M. Léonard ! Ce n'est pas possible ; je le connais, il est trop haut, il est trop fier ; cela ne se peut pas.

FULGENCE. — Il a des torts envers vous ; mais il viendra vous demander pardon...

BERNARDIN. — Pardon ! de quoi ? Il ne m'a rien fait; je n'exige rien de lui, je n'entre point dans ses affaires, ni lui dans les miennes ; nous sommes parents, nous sommes amis, si vous voulez, et voilà tout.

FULGENCE. — Si Léonard vient vous voir, le recevrez-vous ?

BERNARDIN. — Oui, sans difficulté.

FULGENCE. — Si vous me l'accordez, je le ferai venir.

BERNARDIN. — Quand vous voudrez.

FULGENCE. — S'il est ainsi, je vais le faire entrer.

BERNARDIN. — Bon ! où est-il ?

FULGENCE. — Dans votre salle. (*Il fait entrer Léonard et le présente à M. Bernardin.*) Mon ami, voici M. Léonard.

LÉONARD. — Mon cher oncle...

BERNARDIN. — Ah ! bonjour, mon cher neveu. Comment vous portez-vous ? Comment se porte ma chère nièce? Vous êtes-vous bien amusé à la campagne ? Êtes-vous revenus tous en bonne santé ? Oui? Tant mieux! j'en suis enchanté.

LÉONARD. — Si votre accueil est sincère, mon oncle, je ne le mérite pas, j'en suis confondu ; je crains que vous ne cachiez sous le masque de l'amitié la haine et le mépris que j'ai mérités.

BERNARDIN. — Bien, bien. Qu'en dites-vous, mon ami Fulgence ? C'est un garçon qui ne manque pas d'esprit.

FULGENCE. — Point de plaisanteries; souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur son compte. M. Léonard a besoin de vous, et vous prie de vouloir bien vous intéresser à sa situation.

BERNARDIN. — Oui,... si je le peux,... autant que je le pourrai,... si je suis bon en quelque chose... Asseyons-nous. (*Il s'assied, et Fulgence aussi.*)

LÉONARD, *debout.* — Ah! mon cher oncle...

BERNARDIN. — Asseyez-vous.

LÉONARD. — J'avoue que ma conduite...

BERNARDIN. — Donnez-vous la peine de vous asseoir.

LÉONARD. — C'est la manie de la campagne qui m'a perdu.

BERNARDIN. — Avez-vous beaucoup de monde cette année-ci ? Aviez-vous une compagnie gaie, amusante ?

LÉONARD. — Je reconnais ma folie, et j'en suis bien puni.

BERNARDIN. — On m'a dit que vous alliez vous marier.

LÉONARD. — Oui, mon oncle, ce serait une affaire très heureuse, très lucrative pour moi ; mais si vous ne m'aidez pas à payer une partie de mes dettes...

BERNARDIN, *à Fulgence.* — Vous connaissez la future de mon neveu ?

FULGENCE. — C'est la fille de M. Philippe.

BERNARDIN, *à Léonard.* — Bien. Je le connais ; c'est un galant homme, c'est un homme qui est à son aise. Je vous en fais mon compliment.

LÉONARD. — Mais je n'ai pas le moyen de faire cesser les poursuites de mes créanciers...

BERNARDIN, *à Léonard.* — Dites bien des choses de ma part, je vous en prie, à M. Philippe...

LÉONARD. — Et si je ne sors pas de cet abîme où je me trouve actuellement...

BERNARDIN. — Et dites-lui que je suis ravi de cette alliance.

LÉONARD, *d'un air piqué.* — Vous ne m'écoutez pas, monsieur.

BERNARDIN. — Mais oui, je vous entends ; vous allez vous marier, et je partage votre satisfaction.

LÉONARD. — Puis-je me flatter que vous viendrez à mon secours ?

BERNARDIN. — Comment s'appelle-t-elle, la future ?

LÉONARD, *en colère.* — C'est assez, mon oncle. Je vous entends, je ne viendrai plus vous importuner. (*A Fulgence.*) Allons-nous-en. (*Il sort.*)

FULGENCE, *avec dépit.* — Serviteur, monsieur Bernardin.

BERNARDIN. — Adieu, mon cher ami Fulgence.

FULGENCE. — Si j'avais pu prévoir votre dureté, je ne serais pas venu vous importuner.

BERNARDIN. — Comment donc ? Vous êtes le maître d'y venir de jour, de nuit, vous serez toujours bien reçu.

FULGENCE. — Je vous demande pardon ; mais, dans ce moment-ci,... vous êtes un barbare. (*Il sort.*)

BERNARDIN, *vers la coulisse, avec un air de gaieté.* — Pasquin, Marguerite, Charlot ! Vite, que l'on me fasse dîner. (*Il sort.*)

LA MAITRESSE D'HOTEL

(LA LOCANDIERA)

La scène est à Florence, dans l'hôtel meublé de MIRANDOLINA. Deux gentilshommes, le marquis DE FORLIPOPOLI, vieux beau, vaniteux, poltron et pauvre, et le comte D'ALBAFIORITA, riche et vantard, hôtes de MIRANDOLINA, et également épris d'elle, viennent d'échanger leurs impressions sur la jeune femme. Survient un troisième habitant de la *Locandiera*, le cavalier DE RIPAFRATTA.

ACTE I

SCÈNE IV

LE MARQUIS DE FORLIPOPOLI, LE COMTE D'ALBAFIORITA, LE CAVALIER DE RIPAFRATTA.

LE CAVALIER, *sortant de sa chambre.* — Mes amis, quel est ce bruit ? Y a-t-il quelque désaccord entre vous ?

LE COMTE. — Nous discutions sur une fort belle question.

LE MARQUIS, *ironiquement.* — Le comte discutait avec moi du mérite de la noblesse.

LE COMTE. — Je n'enlève pas à la noblesse son mérite, mais je soutiens que, pour parer aux caprices du sort, il faut avoir de l'argent.

LE CAVALIER. — Vraiment, mon cher marquis...

LE MARQUIS. — Or çà, parlons d'autre chose.

LE CAVALIER. — Pourquoi en êtes-vous venus à une semblable discussion?

LE COMTE. — Pour le motif le plus ridicule de la terre.

LE MARQUIS. — Oui, vraiment ! Le comte tourne tout en ridicule.

LE COMTE. — Le seigneur marquis aime notre maîtresse d'hôtel. Je l'aime encore plus que lui. Il prétend être payé de retour en considération de sa noblesse. J'espère l'être en récompense de mes attentions. Ne vous semble-t-il pas que la question soit tant soit peu ridicule ?

LE MARQUIS. — Il faut savoir avec quelle sollicitude je la protège.

LE COMTE, *au cavalier*. — Il la protège, et moi, je me mets en frais.

LE CAVALIER. — En vérité, on ne saurait discuter pour un motif plus futile. Une femme vous trouble et vous bouleverse ! Une femme ! Faut-il entendre pareille chose ? Une femme ! Pour ma part, il n'y a pas de danger que j'entre jamais en discussion pour les femmes. Je ne les ai jamais aimées, je ne les ai jamais estimées, et j'ai toujours cru que la femme est pour l'homme une infirmité insupportable.

LE MARQUIS. — Quant à cela, pourtant, Mirandolina a un mérite extraordinaire.

LE COMTE. — Je suis d'accord en cela avec le marquis. Notre petite maîtresse d'hôtel est vraiment aimable.

LE MARQUIS. — Vous pouvez croire, si je l'aime, qu'il y a en elle quelque chose de grand.

LE CAVALIER. — En vérité, vous me faites rire. Que peut avoir cette personne d'extravagant, qui ne lui soit commun avec les autres femmes ?

LE MARQUIS. — Elle a dans sa démarche une noblesse qui vous captive.

LE COMTE. — Elle est belle, parle bien. Sa mise est propre et d'un goût parfait.

LE CAVALIER. — Tout cela ne vaut pas une figue. Voici trois jours que je suis dans cet hôtel, et elle n'a produit sur moi aucune impression.

LE COMTE. — Regardez-la, et peut-être trouverez-vous en elle des qualités.

LE CAVALIER. — Quelle folie! Je l'ai très bien vue. C'est une femme comme les autres.

LE MARQUIS. — Pas comme les autres. Elle a quelque chose de plus. J'ai fréquenté les plus grandes dames, je n'ai jamais trouvé une femme qui sache, comme celle-ci, unir l'amabilité à la distinction.

LE COMTE. — *Cospetto di Bacco !* J'ai l'habitude de manier les femmes, j'en connais les défauts et le côté faible. Et pourtant chez celle-ci, nonobstant ma longue assiduité et toutes les dépenses que j'ai faites pour elle, je n'ai jamais pu arriver à les découvrir.

LE CAVALIER. — Astuce, astuce raffinée ! Pauvres gogos! Vous les croyez, hein ? On ne me la ferait pas, à moi. Les femmes ! Au large, toutes, tant qu'elles sont.

LE COMTE. — Vous n'avez jamais été amoureux ?

LE CAVALIER. — Jamais, et je ne le serai jamais. On a fait le diable pour me colloquer une femme ; je n'ai jamais voulu.

LE MARQUIS. — Mais vous êtes l'unique héritier de votre maison. Vous ne voulez pas songer à votre succession ?

LE CAVALIER. — J'y ai pensé plusieurs fois, mais quand je considère que pour avoir des fils il me faudrait supporter une femme, l'envie m'en passe immédiatement.

LE COMTE. — Que voulez-vous faire de vos richesses ?

LE CAVALIER. — Jouir du peu que j'ai en compagnie de mes amis.

LE MARQUIS. — Bravo, cavalier ! bravo ! Nous jouirons.

LE COMTE. — Et aux femmes, vous ne voulez rien leur donner ?

LE CAVALIER. — Rien du tout. Elles ne s'engraisseront pas à mes dépens, à coup sûr.

LE COMTE. — Voici notre patronne. Regardez-la, si elle n'est pas adorable !

LE CAVALIER. — Oh ! le beau morceau ! J'en donnerais quatre comme elle pour un bon chien de chasse.

LE MARQUIS. — Si vous ne l'estimez pas, je l'estime, moi.

LE CAVALIER. — Je vous la laisse, fût-elle plus belle que Vénus.

SCÈNE V

LES MÊMES, MIRANDOLINA.

MIRANDOLINA. — Tous mes hommages à ces cavaliers. Qui me demande de ces messieurs ?

LE MARQUIS. — Je vous demande, mais pas ici.

MIRANDOLINA. — Où me voulez-vous, Excellence ?

LE MARQUIS. — Dans ma chambre.

MIRANDOLINA. — Dans votre chambre ? Si vous avez besoin de quelque chose, le valet de chambre viendra vous servir.

LE MARQUIS, *au cavalier*. — Que dites-vous de cette distinction ?

LE CAVALIER, *au marquis*. — Ce que vous appelez distinction, moi je l'appellerai effronterie, impertinence.

LE COMTE. — Chère Mirandolina, moi, je vous parlerai en public. Je ne vous donnerai pas l'embarras de venir dans ma chambre. Regardez ces pendants d'oreilles. Vous plaisent-ils ?

MIRANDOLINA. — Très beaux.

LE COMTE. — Ce sont des diamants, le savez-vous?

MIRANDOLINA. —Oh! je le reconnais. Je m'y entends aussi en diamants.

LE COMTE. — Ils sont à vous.

LE CAVALIER, *bas au comte.* — Cher ami, vous les lui jetez.

MIRANDOLINA. — Pourquoi voulez-vous me donner ces pendants ?

LE MARQUIS. — Vraiment, ce serait un fameux cadeau ! Elle en a qui sont deux fois plus beaux.

LE COMTE. — Ceux-ci sont montés à la mode. Je vous prie de les accepter par amour pour moi.

LE CAVALIER, *à part.* — Oh ! le fou!

MIRANDOLINA. — Non, vraiment, seigneur !...

LE COMTE. — Si vous ne les prenez, vous me fâchez.

MIRANDOLINA. — Je ne sais que dire... Je tiens à l'amitié des clients de mon hôtel. Pour ne point fâcher le seigneur comte, je les prendrai.

LE CAVALIER. — La pendarde !

LE COMTE, *au cavalier.* — Que dites-vous de cet à-propos ?

LE CAVALIER, *à part.* — Bel à-propos! Elle saute dessus et ne vous dit même pas merci.

LE MARQUIS. — Vraiment, seigneur comte, vous avez un grand mérite. Faire un cadeau à une femme en public par vantardise ! Mirandolina, j'ai à vous parler en particulier, de vous à moi. Je suis cavalier, moi.

MIRANDOLINA, *à part.* — Celui-là est à sec ! Les écus ne lui tombent pas hors des poches ! (*Haut.*) Si vous ne voulez pas autre chose, je vais m'en aller.

LE CAVALIER, *d'un ton méprisant.* — Eh! patronne ! Le linge que vous m'avez donné ne me va pas. Si vous n'avez pas mieux, je m'en procurerai d'autre.

MIRANDOLINA. — Seigneur, il y en aura de meilleur. Vous serez servi, mais il me semble que vous pourriez le demander avec un peu de courtoisie.

LE CAVALIER. — Où je dépense mon argent, je n'ai pas besoin de me mettre en frais de politesse.

LE COMTE, *à Mirandolina.* — Soyez indulgente pour lui. Il est l'ennemi mortel des femmes.

LE CAVALIER. — Eh ! je n'ai pas besoin de son indulgence.

MIRANDOLINA. — Pauvres femmes ! Que vous ont-elles fait ? Pourquoi une pareille cruauté envers nous, seigneur ?

LE CAVALIER. — Il suffit. Ne prenez pas davantage de familiarité avec moi. Changez-moi le linge. Je l'enverrai prendre par mon domestique. Mes amis, votre serviteur ! (*Il sort.*)

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE COMTE, MIRANDOLINA.

MIRANDOLINA. — Quel homme sauvage ! Je n'ai pas rencontré son pareil.

LE COMTE. — Chère Mirandolina, tout le monde ne connaît pas votre mérite.

MIRANDOLINA. — Et vraiment, je suis si révoltée de ses vilains procédés, que sur l'heure je vais de ce pas lui donner congé.

LE MARQUIS. — Oui, et s'il ne veut pas s'en aller, dites-le-moi : je le ferai partir immédiatement. Faites appel à ma protection.

LE COMTE. — Et pour l'argent que vous avez à perdre, je m'en charge : je paierai tout. (*Bas à Mirandolina.*) Écoutez, envoyez aussi promener le marquis ; je paierai.

MIRANDOLINA. — Merci, seigneur, merci. J'ai autant d'esprit qu'il en faut pour dire à un étranger que je ne veux pas de lui. Et quant au profit, mon hôtel n'a jamais de chambres vacantes.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FABRIZIO.

FABRIZIO, *au comte.* — Illustrissime, quelqu'un vous demande.

LE COMTE. — Sais-tu qui c'est ?

FABRIZIO. — Je crois que c'est un ouvrier joaillier. (*Bas à Mirandolina.*) Mirandolina, à mon avis, vous n'êtes pas à votre place ici. (*Il part.*)

LE COMTE. — Oh ! oui ! Il a à me montrer un bijou. Mirandolina, je veux que nous donnions un compagnon à vos pendants.

MIRANDOLINA. — Eh ! non, seigneur.

LE COMTE. — Vous êtes très méritante, et je ne fais point cas de l'argent. Je vais voir ce bijou. Adieu, Mirandolina. Seigneur marquis, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, MIRANDOLINA.

LE MARQUIS, *à part.* — Maudit comte ! Il est assommant, avec son argent.

MIRANDOLINA. — En vérité, le seigneur comte se donne trop de mal.

LE MARQUIS. — Ces gens-là ont quatre sous, et les dépensent par vanité, par pose. Je les connais. Je sais comment vit le monde.

MIRANDOLINA. — Comment vit le monde, je le sais aussi.

LE MARQUIS. — Ils pensent que les femmes de votre sorte se prennent avec des présents.

MIRANDOLINA. — Les présents ne font point mal à l'estomac.

LE MARQUIS. - Je craindrais de vous faire injure en cherchant à vous obliger avec des cadeaux.

MIRANDOLINA. — Oh ! certainement, le marquis ne m'a jamais injuriée.

LE MARQUIS. — Et de telles injures, je ne vous les ferai pas.

MIRANDOLINA. — Je le crois sans peine.

LE MARQUIS. — Mais si je puis quelque chose, ordonnez-moi.

MIRANDOLINA. — Il me faudrait savoir en quoi Votre Excellence peut me rendre service.

LE MARQUIS. — En tout. Essayez.

MIRANDOLINA. — Mais, par exemple, en quoi ?

LE MARQUIS. — *Per bacco !* Vous avez un mérite surprenant.

MIRANDOLINA. — Mille grâces, Excellence.

LE MARQUIS. — Ah ! j'ai envie de dire une bêtise. Je maudirais presque ma qualité d'Excellence.

MIRANDOLINA. — Pourquoi, seigneur ?

LE MARQUIS. — Quelquefois il me prend l'envie d'être dans la situation du comte !

MIRANDOLINA. — Peut-être à cause de son argent ?

LE MARQUIS. — Hein ! Quel argent ? Je ne l'estime pas une figue. Si j'étais un comte ridicule comme lui...

MIRANDOLINA. — Que feriez-vous ?

LE MARQUIS. — *Cospetto del diavolo !...* Je vous épouserais. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

MIRANDOLINA, *seule.*

MIRANDOLINA. — Eh bien! Qu'a-t-il dit? Le très excellent seigneur marquis de la Sécheresse m'épouserait? Vraiment, s'il voulait m'épouser, il y aurait à cela une petite difficulté. Je ne le voudrais pas, moi. J'aime le rôti, et de la fumée je n'ai que faire. Si j'avais épousé tous ceux qui ont déclaré vouloir de moi, oh! combien j'aurais de maris! Autant de gens arrivent à mon hôtel, autant s'amourachent de moi et me font les yeux doux. Ils sont tous à m'offrir de m'épouser sur l'heure. Tandis que ce seigneur cavalier, cet ours mal léché, me traite si brutalement! C'est le premier étranger arrivant dans mon hôtel qui n'ait pas eu plaisir à traiter avec moi. Je ne dis pas que du premier coup l'homme doive tomber à genoux. Mais me mépriser ainsi est une chose qui me remue terriblement la bile. Il est l'ennemi des femmes? Il ne peut les voir? Pauvre fou! Il n'aura pas encore trouvé la femme capable de le prendre. Mais il la trouvera. Il la trouvera. Et qui sait s'il ne l'a pas déjà trouvée? Je me pique, moi, d'y réussir. Ceux qui courent à mes trousses ont bientôt fait de m'ennuyer. La noblesse n'est rien pour moi. La richesse, je l'estime, selon les cas. Tout mon plaisir consiste à me voir servie, cajolée, adorée. C'est là mon faible, et c'est le faible de presque toutes les femmes. Quant à me marier, je n'y pense absolument pas. Je n'ai besoin de personne. Je vis honnêtement et jouis de ma liberté. Je fraie avec tous, mais jamais ne m'éprends de personne. Je veux me divertir aux dépens de toutes ces caricatures d'amants transis; et je veux déployer toute mon ingéniosité pour vaincre,

abattre, écraser ces cœurs barbares et durs, qui sont nos ennemis, à nous la meilleure chose qu'ait produite au monde la belle nature, notre mère.

Ce monde de galantins papillonnant autour de la « petite patronne » et le jeu dangereux auquel se complaît MIRANDOLINA ne sont point du goût de FABRIZIO, son *cameriere*, son homme de confiance, et de plus celui vers qui penche réellement son cœur. Mais MIRANDOLINA n'est point femme à se laisser mener par le bout du nez. Elle a dressé ses batteries, et revient trouver le cavalier.

SCÈNE XV

MIRANDOLINA, *apportant le linge*, LE CAVALIER.

MIRANDOLINA, *entrant avec quelque timidité.* — Vous permettez, illustrissime !

LE CAVALIER, *rudement.* — Que voulez-vous ?

MIRANDOLINA, *s'avançant un peu.* — Voici du linge meilleur.

LE CAVALIER, *montrant la table.* — Bien. Mettez-le là.

MIRANDOLINA. — Je vous prie au moins de daigner voir s'il est à votre goût.

LE CAVALIER. — En quel tissu est-il ?

MIRANDOLINA, *avançant encore un peu plus.* — Les draps sont en linon.

LE CAVALIER. — En linon ?

MIRANDOLINA. — Oui, seigneur, à dix *paoli* la brasse. Regardez.

LE CAVALIER. — Je n'en demandais pas tant. Il me suffisait d'avoir quelque chose de mieux que ce que vous m'avez donné.

MIRANDOLINA. — Ce linge, je l'ai fait pour les personnages de mérite, pour ceux qui s'y connaissent. Et

vraiment, illustrissime, je vous le donne parce que c'est vous. A un autre je ne le donnerais pas.

LE CAVALIER. — *Parce que c'est vous !* Le compliment habituel.

MIRANDOLINA. — Observez le service de table.

LE CAVALIER. — Oh ! ces toiles de Flandre perdent beaucoup au lavage. Il est inutile que vous les salissiez pour moi.

MIRANDOLINA. — Pour un cavalier de votre qualité, je ne regarde pas à ces petites choses. De ces serviettes, j'en ai fort peu ; et je les réserverai pour Votre Seigneurie illustrissime.

LE CAVALIER, *à part.* — On ne peut pourtant nier que cette femme-là soit une femme obligeante.

MIRANDOLINA, *à part.* — Vraiment, il a une figure bourrue à ne point se laisser attendrir par une femme.

LE CAVALIER. — Donnez le linge à mon valet de chambre, ou posez-le ici quelque part. Il est inutile que vous vous gêniez pour cela.

MIRANDOLINA. — Oh ! je ne me gêne jamais, quand je sers des cavaliers de si haut mérite.

LE CAVALIER. — Bien, bien, je n'ai pas besoin d'autre chose. (*A part.*) Elle voudrait me flatter. Toutes les mêmes, les femmes !

MIRANDOLINA. — Je la mettrai dans l'alcôve.

LE CAVALIER, *sérieusement.* — Oui, où vous voulez.

MIRANDOLINA, *à part, emportant le linge.* — Oh ! il a la tête dure. J'ai peur de n'aboutir à rien.

LE CAVALIER, *à part.* — Les naïfs écoutent ces belles paroles, ajoutent foi à celles qui les disent, et tombent dans leurs filets.

MIRANDOLINA, *revenant avec le linge.* — Pour dîner, que désirez-vous ?

LE CAVALIER. — Je mangerai ce qu'il y aura.

MIRANDOLINA. — Je voudrais connaître vos goûts. une chose vous plaît plus qu'une autre, dites-le sans façon.

LE CAVALIER. — Si je veux quelque chose, je le dirai au valet de chambre.

MIRANDOLINA. — Mais, en ces matières, les hommes n'ont pas l'attention et la patience que nous avons, nous autres femmes. Si vous aimiez quelque petit ragoût, quelque petite sauce, ayez l'obligeance de me le dire.

LE CAVALIER. — Je vous remercie. Mais, même sur ce chapitre, vous ne réussirez pas à faire avec moi ce que vous avez fait avec le comte et avec le marquis.

MIRANDOLINA. — Que dites-vous de la faiblesse de ces deux cavaliers ? Ils viennent s'installer dans l'hôtel, et puis prétendent courtiser l'hôtelière. Nous avons autre chose en tête qu'à prêter l'oreille à leurs commérages. Nous cherchons à faire nos affaires. Si nous leur donnons de bonnes paroles, nous le faisons pour les garder comme clients. Et puis, moi principalement, quand je les vois se mettre le doigt dans l'œil, je ris comme une folle.

LE CAVALIER. — Bravo ! Votre sincérité me plaît.

MIRANDOLINA. — Oh ! je n'ai guère d'autre qualité que la sincérité.

LE CAVALIER. — Cependant vous savez feindre envers ceux qui vous font la cour.

MIRANDOLINA. — Moi, feindre ! Le Ciel m'en préserve ! Demandez un peu à ces deux seigneurs qui font les amoureux transis auprès de moi si je leur ai jamais donné un signe d'affection, si j'ai jamais plaisanté avec eux de manière à leur donner une raison de s'abuser. Je ne les maltraite pas, parce que mon intérêt ne le permet pas, mais peu s'en faut. Ces hommes efféminés

me sont insupportables. Je déteste tout autant les femmes qui courent après les hommes. Je ne suis plus tout à fait jeune; je ne suis pas belle; mais j'ai eu de beaux partis. Malgré cela, je n'ai pas voulu me marier, parce que j'estime infiniment ma liberté.

LE CAVALIER. — Oh ! oui, la liberté est un grand trésor.

MIRANDOLINA. — Il y en a tant qui la perdent sottement.

LE CAVALIER. — Je sais bien ce que je fais, moi. Au large !

MIRANDOLINA. — Votre Seigneurie illustrissime est mariée ?

LE CAVALIER. — Le Ciel m'en garde ! Je ne veux pas de femmes.

MIRANDOLINA. — Très bien dit. Conservez-vous toujours ainsi ! Les femmes, seigneur... Suffit ! Ce n'est pas moi à en dire du mal.

LE CAVALIER. — Vous êtes la première femme que j'entende parler de la sorte.

MIRANDOLINA. — Je vous dirai que, nous autres hôtelières, nous voyons et nous entendons beaucoup de choses. Et, en vérité, j'ai pitié de ces hommes qui ont peur de notre sexe.

LE CAVALIER, *à part.* — Elle est curieuse.

MIRANDOLINA, *feignant de vouloir partir.* — Avec la permission de Votre Seigneurie illustrissime...

LE CAVALIER. — Vous avez hâte de partir ?

MIRANDOLINA. — Je ne voudrais pas être importune.

LE CAVALIER. — Non, vous me faites plaisir, vous m'amusez.

MIRANDOLINA. — Vous voyez, seigneur ! Ainsi fais-je avec les autres. Je m'entretiens quelques moments. Je suis plutôt gaie, je raconte des drôleries pour les

divertir. Et eux croient aussitôt... Vous m'entendez... Et ils me font les yeux doux.

LE CAVALIER. — Cela arrive parce que vous avez bonne manière.

MIRANDOLINA, *avec une révérence.* — Trop de bonté, seigneur.

LE CAVALIER. — Et ils deviennent amoureux de vous ?

MIRANDOLINA. — Voyez un peu quelle faiblesse ! S'amouracher subitement d'une femme !

LE CAVALIER. — Voilà une chose que je n'ai jamais pu comprendre.

MIRANDOLINA. — Belle force d'âme, belle virilité !

LE CAVALIER. — Faiblesses, misères humaines !

MIRANDOLINA. — C'est pourtant là vraiment ce que pensent les hommes. Seigneur cavalier, tendez-moi la main ?

LE CAVALIER. — Pourquoi voulez-vous que je vous tende la main !

MIRANDOLINA. — Faites-le, je vous en prie. Vous voyez, je suis propre...

LE CAVALIER. — Voici ma main.

MIRANDOLINA. — C'est la première fois que j'ai l'honneur de tenir par la main un homme qui pense vraiment en homme.

LE CAVALIER, *retirant sa main.* — Allons. Il suffit.

MIRANDOLINA. — Si j'avais pris par la main l'un de ces deux nigauds de seigneurs, il aurait aussitôt cru que j'étais folle de lui. Il serait tombé en pâmoison. Je ne prendrais pas avec eux la plus petite liberté pour tout l'or du monde. Ils ne savent point vivre. Oh ! qu'il fait bon converser librement sans attachement, sans malice, sans toutes ces sottises ridicules ! Illustrissime, pardonnez mon impertinence. Si je puis vous être utile,

commandez-moi avec autorité, et j'aurai pour vous l'attention que je n'ai jamais eue pour aucune personne au monde.

LE CAVALIER. — Pour quel motif montrez-vous tant de partialité pour moi ?

MIRANDOLINA. — Parce que, outre votre mérite, outre votre condition, je suis sûre au moins qu'avec vous je puis me comporter librement, sans soupçon de vouloir faire mauvais usage de mes attentions, et que vous me traiterez comme une servante, sans me tourmenter par des prétentions ridicules, par une affectation grotesque.

LE CAVALIER, *à part.* — Que diable cette femme a-t-elle d'étrange que je ne comprends pas ?

MIRANDOLINA, *à part.* — Le satyre est en train de s'apprivoiser peu à peu.

LE CAVALIER. — Or çà, si vous avez à vaquer à vos affaires, ne restez pas pour moi.

MIRANDOLINA. — Bien, seigneur, je vais m'occuper des affaires de la maison. Ce sont là mes amours, mes passe-temps. Si vous commandez quelque chose, j'enverrai le valet de chambre.

LE CAVALIER. — Bon... Si vous-même venez de temps à autre, je vous verrai volontiers.

MIRANDOLINA. — Je ne vais jamais, à dire vrai, dans les chambres des étrangers, mais chez vous je viendrai quelquefois.

LE CAVALIER. — Chez moi !... Pourquoi ?

MIRANDOLINA. — Parce que, illustrissime seigneur, vous me plaisez énormément.

LE CAVALIER. — Je vous plais ?

MIRANDOLINA. — Vous me plaisez, parce que vous n'êtes pas efféminé, parce que vous n'êtes pas de ceux qui s'amourachent. (*A part.*) Que le nez me tombe si,

avant demain, je ne l'ai pas rendu amoureux ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XVI

LE CAVALIER, *seul.*

LE CAVALIER. — Eh ! eh ! attention à nous ! Au diable les femmes ! Celle-ci, plus que les autres, serait capable de me faire trébucher. Cette vérité, cette franchise de langage est chose peu commune. Elle a je ne sais quoi d'extraordinaire, mais je ne vais pas devenir amoureux d'elle pour cela. Pour me divertir un peu, je m'arrêterais plutôt avec celle-ci qu'avec une autre, mais aimer véritablement, perdre sa liberté... A d'autres ! Folie, folie que de s'éprendre des femmes !

Arrivent dans la *locanda* deux comédiennes, ORTENSIA et DEJANIRA, se donnant des titres et des airs de baronne et de comtesse. Elles en imposent au brave « cameriere » FABRIZIO, mais leur supercherie est vite découverte par MIRANDOLINA.

SCÈNE XIX

Une autre chambre d'hôtel.

DEJANIRA, ORTENSIA, FABRIZIO.

FABRIZIO. — La patronne arrive à l'instant pour vous servir.

ORTENSIA. — Bien.

FABRIZIO. — Et moi je vous prie de me donner vos ordres. J'ai servi d'autres dames, et je tiendrai à honneur de servir aussi avec toute l'attention possible Vos Seigneuries illustrissimes.

ORTENSIA. — A l'occasion, je me servirai de vous.

DEJANIRA, *à part.* — Ortensia remplit ce genre de rôle à merveille.

FABRIZIO. — En attendant, je vous prie, très illustre dames, de me faire connaître vos respectables noms pour l'inscription. (*Il tire un porte-plume et un carnet.*)

DEJANIRA, *à part.* — Voici le quart d'heure arrivé.

ORTENSIA. — Pourquoi ai-je à donner mon nom ?

FABRIZIO. — Nous autres, hôteliers, sommes obligés de donner les prénoms, noms, patrie et conditions de tous les voyageurs qui logent dans notre établissement. Si nous ne le faisions pas, gare à nous !

DEJANIRA, *bas à Ortensia.* — Pauvre amie ! C'est ni de tous nos titres.

ORTENSIA. — Bien des voyageurs doivent donner un nom d'emprunt.

FABRIZIO. — Quant à cela, nous autres, nous écrivons les noms que l'on nous dicte, et nous n'en demandons pas plus.

ORTENSIA. — Écrivez ; « La baronne Ortensia Del Poggio, de Palerme ».

FABRIZIO, *à part.* — Sicilienne ? Sang chaud. (*Écrivant.*) Et vous, illustrissime ?

DEJANIRA. — Et moi ?... (*A part.*) Je ne sais quel nom donner.

ORTENSIA. — Allons, comtesse Dejanira, donnez-lui votre nom.

FABRIZIO, *à Dejanira.* — Je vous en prie.

DEJANIRA, *à Fabrizio.* — Ne l'avez-vous pas entendu?

FABRIZIO, *écrivant.* — « L'illustrissime signora comtesse Dejanira... » Le nom de famille ?

DEJANIRA. — Aussi le nom de famille ?

ORTENSIA. — Oui, Dal Sole, Romaine.

FABRIZIO. — C'est bien. Pardonnez le dérangement. La patronne va venir. (*A part.*) Je le disais, que c'étaient deux dames. Je vais faire de bonnes affaires. Je ne manquerai pas de pourboires. (*Il sort.*)

DEJANIRA. — Très humble servante de madame la baronne !

ORTENSIA. — Comtesse, je vous salue ! (*Elles se font réciproquement des compliments burlesques.*)

DEJANIRA. — Quel heureux hasard me vaut l'occasion fortunée de vous témoigner mon profond respect ?

ORTENSIA. — De la fontaine de votre cœur il ne peut jaillir que des torrents de grâces !

SCÈNE XX

LES MÊMES, MIRANDOLINA.

DEJANIRA, *à Ortensia sur le même ton burlesque.* — Madame, vous me flattez.

ORTENSIA, *de même.* — Comtesse, votre mérite en réclamerait bien davantage.

MIRANDOLINA, *à part.* — Quelles dames cérémonieuses !

DEJANIRA, *à part.* — J'ai une furieuse envie de

ORTENSIA, *bas à Dejanira.* — Chut ! La patronne est là.

MIRANDOLINA. — Mes respects à ces dames.

ORTENSIA. — Bonjour, jeune femme.

DEJANIRA. — Signora patronne, je vous salue.

ORTENSIA, *faisant signe à Dejanira de s'observer.* — Allons donc !

MIRANDOLINA, *à Ortensia.* — Permettez que je vous baise la main.

ORTENSIA, *lui tendant la main.* — Vous êtes bien aimable.

MIRANDOLINA. — Vous aussi, illustrissime. (*Elle veut prendre la main de Dejanira.*)

DEJANIRA. — Laissez, peu importe...

ORTENSIA. — Voyons, acceptez les prévenances de cette jeune femme. Tendez-lui la main.

MIRANDOLINA. — Je vous supplie...

DEJANIRA. — Tenez. (*Elle lui donne la main, se détourne et rit.*)

MIRANDOLINA. — Vous riez, illustrissime, et de quoi ?

ORTENSIA. — Brave comtesse ! La voilà qui rit encore de moi. J'aurai dit quelque sottise qui la fait rire.

MIRANDOLINA, *à part.* — Je parierais que ce ne sont pas des dames. Si c'étaient des dames, elles ne seraient pas seules.

ORTENSIA, *à Mirandolina.* — Ce serait le moment de parler de notre installation.

MIRANDOLINA. — Mais... vous êtes seules ? Vous n'avez pas de cavaliers ? Vous n'avez pas de serviteurs ? Vous n'avez personne ?

ORTENSIA. — Le baron, mon mari... (*Dejanira rit aux éclats.*)

MIRANDOLINA, *à Dejanira.* — Pourquoi riez-vous, signora ?

ORTENSIA. — Voyons, pourquoi riez-vous ?

DEJANIRA. — Je ris de votre baron de mari.

ORTENSIA. — Oui, c'est un cavalier plaisant. Il a toujours des mots drôles. Il va venir avec le comte Orazio, mari de la comtesse. (*Dejanira fait un effor pour ne pas rire.*)

MIRANDOLINA, *à Dejanira.* — Le seigneur comte aussi vous fait rire ?

ORTENSIA. — Voyons, comtesse, gardez un peu votre décorum.

MIRANDOLINA. — Mesdames, je vous en prie, nous sommes seules, personne ne nous entend. Ce comté cette baronnie, tout cela...

ORTENSIA. — Qu'est-ce que vous voulez dire ? Mettriez-vous en doute notre noblesse ?

MIRANDOLINA. — Pardon, illustrissime, ne vous échauffez pas : vous allez faire rire la signora comtesse.

DEJANIRA. — Eh ! à quoi bon !

ORTENSIA, *la menaçant.* — Comtesse ! comtesse !

MIRANDOLINA, *à Dejanira.* — Je sais ce que vous vouliez dire, illustrissime.

DEJANIRA. — Si vous le devinez, je vous estimerai fort.

MIRANDOLINA. — Vous vouliez dire : « A quoi sert de nous faire passer pour des dames, quand nous sommes de simples femmes du commun ? » Hein ? n'est-il pas vrai ?

DEJANIRA, *à Mirandolina.* — C'est bien vrai, que vous nous reconnaissez ?

ORTENSIA. — La piètre comédienne ! Elle n'est pas bonne pour soutenir un caractère.

DEJANIRA. — En dehors de la scène, je ne sais pas feindre.

MIRANDOLINA. — Bravo, madame la baronne. Votre esprit me plaît. Je loue votre franchise.

ORTENSIA. — J'aime parfois à me divertir un peu.

MIRANDOLINA. — Et moi, j'aime infiniment les personnes d'esprit. Usez à votre aise de mon hôtel : vous le pouvez. Mais je vous prie toutefois, s'il m'arrivait des personnes de haute condition, de me céder cet appartement. Je vous donnerai deux petites chambres très commodes.

DEJANIRA. — Oui, volontiers.

ORTENSIA. — Mais moi, quand je dépense mon argent, je tiens à être servie comme une dame. Je suis dans cet appartement, et je ne m'en irai pas.

MIRANDOLINA. — Voyons, madame la baronne, soyez complaisante... Ah! voici un cavalier qui loge

dans cet hôtel. Quand il voit des femmes, il va toujours de l'avant.

ORTENSIA. — Il est riche ?

MIRANDOLINA. — Je ne connais pas ses affaires.

Le COMTE et le MARQUIS font assaut de galanteries auprès des deux soi-disant grandes dames, tout en offrant à MIRANDOLINA, l'un un mouchoir, l'autre un joyau que celle-ci accepte sans se laisser duper par eux.

Quant au cavalier ennemi des femmes, MIRANDOLINA lui fait, sans qu'il le demande, servir, dans l'appartement qu'il occupe, un dîner exquis.

ACTE II

SCÈNE IV

LE CAVALIER, MIRANDOLINA *entrant, une assiette à la main* ; UN SERVITEUR.

MIRANDOLINA. — Peut-on entrer ?

LE CAVALIER. — Qui est-ce ?

LE SERVITEUR. — Que faut-il faire ?

LE CAVALIER. — Ote-lui des mains cette assiette.

MIRANDOLINA. — Pardon ! Laissez, que j'aie l'honneur de la mettre sur la table de mes propres mains. (*Elle pose l'assiette sur la table.*)

LE CAVALIER. — Ce n'est pas votre affaire.

MIRANDOLINA. — Oh ! seigneur, qui suis-je donc ? Une grande dame ? Je suis la servante de qui daigne venir dans mon hôtel.

LE CAVALIER, *à part.* — Quelle humilité !

MIRANDOLINA. — En vérité, il ne me serait pas difficile de servir tous les clients à table, mais je ne le fais pas pour certains motifs ; je ne sais si vous me comprenez. Chez vous, je viens sans scrupules, en toute franchise.

LE CAVALIER. — Je vous remercie. Quel est ce mets?

MIRANDOLINA. — C'est un petit ragoût de ma façon.

LE CAVALIER. — Il sera bon. Si c'est vous qui l'avez fait, il sera bon.

MIRANDOLINA. — Oh! c'est trop de bonté, seigneur. Je ne sais rien faire de bon. Mais je désirerais en savoir faire pour plaire à un cavalier aussi accompli.

LE CAVALIER, *à part.* — Demain, à Livourne. (*Haut.*) Si vous avez à faire, ne vous mettez pas en peine pour moi.

MIRANDOLINA. — Non, seigneur, la maison est bien pourvue de cuisiniers et de serviteurs. Je voudrais savoir si ce plat est à votre goût.

LE CAVALIER. — Volontiers, de suite. (*Il le goûte.*) Bon, succulent! Oh! quelle saveur! Je ne sais pas ce que c'est.

MIRANDOLINA. — Et moi, seigneur, j'ai des recettes particulières. Ces mains que vous voyez savent faire de jolies choses.

LE CAVALIER, *au serviteur, avec quelque passion.* — Donne-moi à boire.

MIRANDOLINA. — Après ce plat, seigneur, il faut le boire bon.

LE CAVALIER, *au serviteur.* — Donne-moi du bourgogne.

MIRANDOLINA. — Bravo! Le vin de Bourgogne est précieux. Selon moi, pour accompagner un plat, c'est le meilleur vin que l'on puisse boire. (*Le serviteur apporte la bouteille à table avec un verre.*)

LE CAVALIER. — Vous avez bon goût en toute chose.

MIRANDOLINA. — A dire vrai, je me trompe rarement.

LE CAVALIER. — Eh bien, pour cette fois, vous vous trompez.

MIRANDOLINA. — En quoi, seigneur?

LE CAVALIER. — En croyant que je mérite des faveurs spéciales de vous.

MIRANDOLINA, *soupirant.* — Eh ! seigneur cavalier...

LE CAVALIER, *troublé.* — Qu'est-ce ? Que veulent dire ces soupirs ?

MIRANDOLINA. — Je vais vous le dire. Des attentions, j'en ai pour tout le monde, et je m'attriste en pensant qu'il n'y a que des ingrats.

LE CAVALIER, *avec calme.* — Je ne serai pas ingrat envers vous, moi.

MIRANDOLINA. — Avec vous je ne prétends à aucune reconnaissance, faisant uniquement mon devoir.

LE CAVALIER. — Non, non, je sais très bien... Je ne suis pas aussi brute que vous pensez. Vous n'aurez pas vous plaindre de moi. (*Il verse du vin dans son verre.*)

MIRANDOLINA. — Mais,... seigneur,.... je ne vous comprends pas.

LE CAVALIER. — A votre santé ! (*Il boit.*)

MIRANDOLINA. — Très obligée ! Vous m'honorez trop.

LE CAVALIER. — Ce vin est remarquable.

MIRANDOLINA. — Le bourgogne est ma passion.

LE CAVALIER. — Si vous voulez, libre à vous. (*Il lui offre le vin.*)

MIRANDOLINA. — Oh ! merci, seigneur.

LE CAVALIER. — Avez-vous dîné ?

MIRANDOLINA. — Oui, illustrissime.

LE CAVALIER. — En voulez-vous un petit verre ?

MIRANDOLINA. — Je ne mérite pas ces faveurs.

LE CAVALIER. — C'est bien vrai ? Je vous l'offre volontiers.

MIRANDOLINA. — Je ne sais vraiment que répondre. J'accepterai donc ces politesses.

LE CAVALIER, *au serviteur.* — Apporte un verre.

MIRANDOLINA. — Non, non, si vous permettez, je prendrai celui-ci. (*Elle prend le verre du cavalier.*)

LE CAVALIER. — Eh ! mais ! je m'en suis servi.

MIRANDOLINA, *riant.* — Je boirai vos gentillesses. (*Le serviteur met l'autre verre dans le plateau.*)

LE CAVALIER, *à part.* — Ah ! la coquine ! (*Il verse le vin.*)

MIRANDOLINA. — Mais il y a quelque temps déjà que j'ai mangé. J'ai peur qu'il me fasse mal.

LE CAVALIER. — Il n'y a pas de danger.

MIRANDOLINA. — Si vous me donniez une petite bouchée de pain.

LE CAVALIER. — Volontiers. Tenez ! (*Il lui donne un morceau de pain. Mirandolina, le verre dans une main, le pain dans l'autre, fait mine d'être mal à l'aise et de ne savoir comment tremper son pain.*)

LE CAVALIER. — Vous êtes souffrante ? Voulez-vous vous asseoir ?

MIRANDOLINA. — Oh ! je ne mérite pas cet honneur, seigneur.

LE CAVALIER. — Bon ! bon ! Nous sommes seuls. (*Au serviteur.*) Apporte-lui un siège.

LE SERVITEUR. — Mon patron va mourir : il n'en a jamais fait autant.

MIRANDOLINA. — Si le seigneur comte et le seigneur marquis savaient cela, gare à moi !

LE CAVALIER. — Pourquoi ?

MIRANDOLINA. — Ils ont voulu cent fois m'obliger à boire quelque chose, ou à manger, et je n'ai jamais voulu le faire.

LE CAVALIER. — Voyons, asseyez-vous.

MIRANDOLINA. — Pour vous obéir. (*Elle s'assoit et trempe le pain dans son vin.*)

LE CAVALIER, *bas au serviteur.* — Écoute ! Ne dis

à personne que la patronne s'est assise à ma table.

LE SERVITEUR, *de même.* — N'en doutez pas. (*A part.*) Voilà une nouveauté pas ordinaire.

MIRANDOLINA. — A la santé de tout ce qui fait plaisir au seigneur cavalier !

LE CAVALIER. — Je vous remercie, gracieuse petite patronne.

MIRANDOLINA. — Un pareil toast ne saurait s'adresser aux femmes.

LE CAVALIER. — Non ? Pourquoi ?

MIRANDOLINA. — Parce que je sais que les femmes, vous ne pouvez les sentir.

LE CAVALIER. — Il est vrai que je ne les ai jamais aimées.

MIRANDOLINA. — Conservez-vous toujours ainsi.

LE CAVALIER, *se méfiant de son serviteur.* — Je ne voudrais pas...

MIRANDOLINA. — Quoi donc, seigneur ?

LE CAVALIER, *lui parlant à l'oreille.* — Je ne voudrais pas que vous me fissiez changer ma nature.

MIRANDOLINA. — Moi, seigneur ! Comment cela ?

LE CAVALIER, *à son serviteur.* — Va-t'en.

LE SERVITEUR. — Que faut-il servir pour le repas ?

LE CAVALIER. — Fais-moi cuire deux œufs, et quand ils seront cuits, apporte-les.

LE SERVITEUR. — Comment faut-il cuire les œufs ?

LE CAVALIER. — Comme tu voudras. Dépêche-toi !

LE SERVITEUR. — J'ai compris. Le patron est en train de s'enflammer.

LE CAVALIER. — Mirandolina, vous êtes une charmante personne.

MIRANDOLINA. — Oh ! seigneur, vous vous moquez de moi.

LE CAVALIER. — Écoutez. Je vais vous dire une chose vraie, très vraie, et toute à votre honneur.

MIRANDOLINA. — Je l'écouterai volontiers.

LE CAVALIER. — Vous êtes la première femme en ce monde dont j'aie supporté la présence avec plaisir.

MIRANDOLINA. — Je peux vous en dire la cause, seigneur cavalier. Ce n'est pas que j'aie du mérite. Mais il y a parfois dans le sang de deux personnes quelque chose qui les attire. Cette sympathie, ce pouvoir de se plaire existe même entre gens qui ne se connaissent pas. Moi aussi j'éprouve pour vous ce que je n'ai éprouvé pour personne autre.

LE CAVALIER. — J'ai peur que vous ne vouliez me faire perdre ma tranquillité.

MIRANDOLINA. — Voyons, seigneur cavalier, si vous êtes un homme sage, agissez en conséquence. Ne donnez pas dans les faiblesses des autres. En vérité, si je m'en aperçois, je ne viens plus ici. Moi aussi je me sens là un je ne sais quoi que je n'ai encore jamais ressenti. Mais je ne veux pas avoir la folie des hommes, surtout pour un homme qui a pris les femmes en haine, et qui peut-être, pour m'éprouver et se moquer ensuite de moi, vient, par des discours imprévus, essayer de me tenter. Seigneur cavalier, donnez-moi un autre doigt de bourgogne.

LE CAVALIER. — Hein ? Il suffit... (*Il verse le vin dans un verre.*)

MIRANDOLINA, *à part.* — Le voilà tout près de succomber.

LE CAVALIER, *lui donnant le verre de vin.* — Tenez.

MIRANDOLINA. — Très obligée. Mais vous ne buvez pas.

LE CAVALIER. — Si, je boirai. (*A part.*) Il serait mieux que je m'enivrasse. Un diable chasserait l'autre. (*Il verse du vin dans son verre.*)

MIRANDOLINA, *caressante.* — Seigneur cavalier !

LE CAVALIER. — Qu'est-ce ?

MIRANDOLINA. — Touchez là ! (*Elle heurte son verre contre le sien.*) A la santé des bons amis !

LE CAVALIER, *un peu langoureux.* — A leur santé !...

MIRANDOLINA. — Vivat ! Que qui s'aime bien... trinque sans arrière-pensée !

LE CAVALIER. — Vivat !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS. — Moi aussi je suis là. Vivat pour qui ?

LE CAVALIER, *troublé.* — Comment, seigneur marquis ?

LE MARQUIS. — Excusez, cher ami. J'ai appelé. Il n'y a personne.

MIRANDOLINA. — Avec votre permission... (*Elle fait mine de partir.*)

LE CAVALIER, *à Mirandolina.* — Restez. (*Au marquis.*) Je ne prends pas d'aussi grandes libertés vis-à-vis de vous.

LE MARQUIS. — Je vous demande excuse. Nous sommes amis. Je vous croyais seul. Je me réjouis de vous voir en compagnie de notre adorable petite hôtesse. Hein ! qu'en dites-vous ? N'est-ce pas un chef-d'œuvre de la création ?

MIRANDOLINA. — Seigneur, j'étais ici pour servir le seigneur cavalier... Il m'est survenu un malaise, et le cavalier m'a réconfortée avec un petit verre de bourgogne.

LE MARQUIS. — C'est du bourgogne, ça ?

LE CAVALIER. — Oui, du bourgogne.

LE MARQUIS. — Mais du vrai ?

LE CAVALIER. — Du moins, je l'ai payé pour tel.

LE MARQUIS. — Je m'y connais. Permettez que je le sente, et je saurai vous dire si c'en est ou non.

LE CAVALIER, *appelant.* — Holà !

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE SERVITEUR *apportant les œufs.*

LE CAVALIER, *au serviteur.* — Un petit verre pour le marquis.

LE MARQUIS. — Pas trop petit, le verre. Le bourgogne n'est pas une liqueur. Pour bien en juger, il faut en boire suffisamment.

LE SERVITEUR. — Voici les œufs. (*Il veut les poser sur la table.*)

LE CAVALIER. — Je ne veux plus rien.

LE MARQUIS. — Quel est ce mets ?

LE CAVALIER. — Des œufs.

LE MARQUIS. — Je ne les aime pas. (*Le serviteur les emporte.*)

MIRANDOLINA. — Seigneur marquis, avec la permission du seigneur cavalier, goûtez ce petit ragoût que j'ai fait de mes propres mains.

LE MARQUIS. — Oui, volontiers. Holà ! un siège. (*Le serviteur apporte un siège et met le verre sur la soucoupe.*) Une fourchette !

LE CAVALIER. — Allons, apporte-lui un couvert. (*Le serviteur va lui en chercher un.*)

MIRANDOLINA. — Seigneur cavalier, à présent je me sens mieux. Je vais partir.

LE MARQUIS. — Faites-moi le plaisir de rester encore un peu.

MIRANDOLINA. — Mais, seigneur, j'ai à vaquer à mes affaires. Et puis le seigneur cavalier...

LE MARQUIS, *au cavalier.* — Vous permettez qu'elle reste encore un peu ?

LE CAVALIER. — Que voulez-vous d'elle ?

LE MARQUIS. — Je veux vous faire goûter un petit verre de vin de Chypre comme vous n'en avez jamais bu de votre vie. Et je suis heureux que Mirandolina le goûte, et nous donne son avis.

LE CAVALIER, *à Mirandolina.* — Allons, pour plaire au seigneur marquis, restez.

MIRANDOLINA. — Le seigneur marquis m'excusera.

LE MARQUIS. — Vous ne voulez pas le goûter ?

MIRANDOLINA. — Une autre fois, Excellence.

LE CAVALIER. — Allons, restez.

MIRANDOLINA, *au cavalier.* — Vous l'ordonnez ?

LE CAVALIER. — Je vous dis de rester.

MIRANDOLINA. — J'obéis. (*Elle s'assoit.*)

LE CAVALIER, *à part.* — Elle me captive de plus en plus.

LE MARQUIS, *mangeant.* — Oh ! quelle bonne chose ! Oh ! quel bon ragoût ! Quelle odeur ! quelle saveur !

LE CAVALIER, *bas à Mirandolina.* — Le marquis va être furieux que vous soyez près de moi.

MIRANDOLINA, *bas au cavalier.* — Je ne me soucie de lui ni peu ni prou.

LE CAVALIER, *bas à Mirandolina.* — Êtes-vous aussi l'ennemie des hommes ?

MIRANDOLINA, *de même.* — Comme vous l'êtes des femmes.

LE CAVALIER, *de même.* — Mes ennemies se vengent bien de moi.

MIRANDOLINA, *de même.* — Et comment, seigneur ?

LE CAVALIER, *de même.* — Ah ! rusée ! vous verrez très bien...

LE MARQUIS. — Cher ami, à votre santé ! (*Il boit le vin de Bourgogne.*)

LE CAVALIER. — Eh bien ? Comment le trouvez-vous ?

LE MARQUIS. — Avec votre permission, il ne vaut rien. Vous goûterez mon vin de Chypre.

LE CAVALIER. — Mais où est-il, ce vin de Chypre ?

LE MARQUIS. — Je l'ai ici, je l'ai apporté sur moi. Je veux que nous nous en régalions. Mais c'en est. Le voici. (*Il tire de sa poche une toute petite bouteille.*)

MIRANDOLINA. — A ce que je vois, seigneur marquis, vous ne voulez pas que votre vin nous monte à la tête.

LE MARQUIS. — Ce vin-là se boit goutte à goutte, comme l'extrait de mélisse. Holà ! des petits verres. (*Il ouvre le flacon. Le serviteur apporte des verres à vin de Chypre.*)

LE MARQUIS. — Eh ! ils sont trop grands. Vous n'en avez pas de plus petits ? (*Il couvre le flacon avec sa main.*)

LE CAVALIER, *au serviteur.* — Apporte des verres à rosolio.

MIRANDOLINA. — Je crois qu'il suffirait d'en sentir le parfum.

LE CAVALIER. — Oh ! cher ! Il a un parfum qui console. (*Il le sent. Le serviteur apporte trois petits verres sur la soucoupe. Le marquis verse tout doucement sans emplir les verres, puis il en offre un au cavalier, un à Mirandolina, et garde l'autre pour lui-même, bouchant bien la bouteille*).

LE MARQUIS, *buvant.* — Quel nectar ! Quelle ambroisie ! Quelle manne distillée !

LE CAVALIER, *bas à Mirandolina.* — Que vous semble de cette horreur ?

MIRANDOLINA, *bas au cavalier.* — Du rinçage de bouteilles.

LE MARQUIS. — Hein ! Qu'en dites-vous ?

LE CAVALIER. — Bon ! Précieux !

LE MARQUIS. — Eh bien ! Mirandolina, vous plaît-il ?

MIRANDOLINA. — Pour moi, seigneur, je ne puis pas le dissimuler, il ne me plaît pas. Je le trouve mauvais, et je ne puis dire qu'il est bon. Savoir feindre est un talent. Mais qui sait feindre en une occasion saura feindre en d'autres encore.

LE CAVALIER, *à part.* — Je crois qu'elle me fait un reproche, et je ne comprends pas pourquoi !

LE MARQUIS. — Mirandolina, vous ne vous y connaissez pas en ce genre de vin. Je vous excuse. En vérité, le mouchoir que je vous ai donné, vous l'avez apprécié, mais le vin de Chypre, vous ne le connaissez pas. (*Il achève de boire.*)

MIRANDOLINA, *bas au cavalier.* — Entendez-vous comme il se vante !

LE CAVALIER, *bas à Mirandolina.* — Je n'en ferais pas autant.

MIRANDOLINA, *de même.* — Votre supériorité, à vous, consiste à mépriser les femmes.

LE CAVALIER, *de même.* — Et la vôtre à triompher de tous les hommes.

MIRANDOLINA, *bas au cavalier et avec coquetterie.* — Pas tous.

LE CAVALIER, *bas à Mirandolina, et avec une certaine passion.* — Si, tous.

LE MARQUIS, *au serviteur.* — Holà ! trois petits verres propres ! (*Le serviteur les lui apporte sur un plateau.*)

MIRANDOLINA. — Pour moi, je n'en veux plus.

LE MARQUIS. — Non, non. Ne faites pas de façons. Ce n'est pas pour vous que je verse. (*Il met du vin de Chypre dans les trois petits verres.*) Mon brave homme, avec la permission de votre maître, allez chez

le comte d'Albafiorita, et dites-lui de ma part, bien haut, de façon que tout le monde l'entende, que je le prie de goûter un peu mon vin de Chypre.

LE SERVITEUR. — J'y vais de suite. Ce vin-là ne les enivrera pas, pour sûr. (*Il sort.*)

LE CAVALIER. — Vous êtes bien généreux.

LE MARQUIS. — Moi! Demandez-le à Mirandolina.

MIRANDOLINA. — Oh! certainement.

LE MARQUIS, *à Mirandolina.* — Est-ce que le cavalier a vu votre mouchoir ?

MIRANDOLINA. — Il ne l'a pas encore vu.

LE MARQUIS. — Vous le verrez. (*Au cavalier.*) Le reste de ce nectar, je me le garde pour ce soir. (*Il referme la bouteille qui ne contient plus qu'un doigt de vin.*)

MIRANDOLINA. — Prenez garde qu'il ne vous fasse mal, seigneur marquis.

LE MARQUIS, *à Mirandolina.* — Hélas! savez-vous ce qui me fait mal ?

MIRANDOLINA. — Et quoi donc ?

LE MARQUIS. — Vos beaux yeux.

MIRANDOLINA. — Vraiment ?

LE MARQUIS. — Mon cher cavalier, je suis amoureux d'elle éperdument.

LE CAVALIER. — J'en suis fâché !

LE MARQUIS. — Vous n'avez jamais éprouvé d'amour pour les femmes. Ah ! si vous en éprouviez, vous me plaindriez, moi aussi.

LE CAVALIER. — Je vous plains.

LE MARQUIS. — Je suis jaloux comme une bête féroce. Je la laisse à côté de vous parce que je sais qui vous êtes. Autrement, je ne le souffrirais pas pour cent mille doublons.

LE CAVALIER, *à part.* — Cet homme-là commence à m'ennuyer.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE SERVITEUR *entrant avec une bouteille sur le plateau.*

LE SERVITEUR, *au marquis.* — Le seigneur comte remercie Votre Excellence, et lui envoie une bouteille de vin des Canaries.

LE MARQUIS. — Oh ! oh ! Il veut rapprocher son vin des Canaries de mon vin de Chypre ? Faites voir. Pauvre fou ! C'est une drogue... Je le reconnais à l'odeur. (*Il se lève et tient la bouteille à la main.*)

LE CAVALIER. — Goûtez-le d'abord.

LE MARQUIS. — Je ne veux rien goûter. C'est une impertinence que me fait le comte, en plus de toutes les autres. Il veut toujours se mettre au-dessus de moi. Il veut me dominer, il veut me provoquer, pour me faire faire des bêtises. Mais, je le jure, j'en ferai une qui en vaudra cent. Mirandolina, si vous ne le chassez pas, il va se passer de graves choses, de graves choses ! C'est un téméraire. Je suis tel que je suis, et je ne veux pas souffrir de semblables affronts. (*Il part, en emportant la bouteille.*)

SCÈNE VIII

LE CAVALIER, MIRANDOLINA, LE SERVITEUR.

LE CAVALIER. — Le pauvre marquis est fou.

MIRANDOLINA. — Si, par aventure, la bile lui faisait mal, il a emporté la bouteille pour se réconforter.

LE CAVALIER. — Il est fou, vous dis-je, et c'est vous qui lui avez tourné la tête.

MIRANDOLINA. — Suis-je de celles qui tournent la tête aux hommes ?

LE CAVALIER, *tristement*. — Oui, vous êtes...

MIRANDOLINA, *se levant*. — Seigneur cavalier, avec votre permission...

LE CAVALIER. — Restez.

MIRANDOLINA, *s'en allant*. — Pardon. Je ne tourne la tête à personne.

LE CAVALIER. — Écoutez-moi. (*Il se lève sans s'éloigner de la table.*)

MIRANDOLINA. — Excusez-moi.

LE CAVALIER, *impérativement*. — Restez, vous dis-je.

MIRANDOLINA, *se tournant d'un air hautain*. — Que prétendez-vous de moi ?

LE CAVALIER, *humblement*. — Rien. Buvons un autre verre de bourgogne.

MIRANDOLINA. — Allons, seigneur, vite, vite, que je m'en aille.

LE CAVALIER. — Asseyez-vous.

MIRANDOLINA. — Debout ! Debout !

LE CAVALIER, *avec douceur, lui tendant le verre*. — Tenez.

MIRANDOLINA. — Je fais un toast, et m'en vais aussitôt. Un toast que m'a enseigné ma grand'mère : « Vive le vin, vive l'amour ! — L'un et l'autre nous consolent. — L'un glisse par le gosier, — l'autre des yeux gagne le cœur. — Je bois le vin, et puis, avec mes yeux, — ce que vous faites, je le fais. » (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

LE CAVALIER, LE SERVITEUR.

LE CAVALIER. — Bravo ! Venez ici ! Écoutez ! Ah ! la coquine ! Elle s'est sauvée. Elle s'est échappée, et m'a laissé cent diables qui me tourmentent.

LE SERVITEUR, *au cavalier.* — Désirez-vous de fruits sur la table ?

LE CAVALIER. — Va-t'en au diable, toi aussi ! (*Le serviteur sort.*) « Je bois le vin, et puis, avec mes yeux, ce que vous faites, je le fais ! » Quel toast mystérieux est-ce là ! Ah ! maudite, je te connais. Tu veux m'abattre, tu veux m'assassiner. Mais elle le fait avec tant de grâce ! Elle sait si bien s'insinuer... Diable ! Diable ! M'en ferais-tu voir, à moi aussi ? Non. Je pars pour Livourne. Cette femme-là, je ne la veux plus revoir. Que je ne l'aie plus dans les jambes ! Là où se trouvent des femmes, je le jure, jamais plus on ne m'y verra. (*Il sort.*)

Les deux comédiennes, tour à tour hébergées par le MARQUIS et par le COMTE, voudraient bien essayer aussi de tirer quelque chose du riche CAVALIER DE RIPAFRATTA. Mal leur en prend : elles s'attirent l'épithète d' « impertinentes ». Le CAVALIER, résolu à en finir, a fait ses malles et demandé son compte.

SCÈNE XV

LE CAVALIER, FABRIZIO.

FABRIZIO. — Est-il vrai, seigneur, que vous voulez votre compte ?

LE CAVALIER. — Oui. Vous l'avez apporté ?

FABRIZIO. — La patronne est en train de le faire.

LE CAVALIER. — C'est elle qui fait les comptes ?

FABRIZIO. — Oh ! toujours elle. Même du temps de son père. Elle écrit et sait tenir ses livres mieux que n'importe quel employé de négoce.

LE CAVALIER. — Quelle femme singulière que celle-là !

FABRIZIO. — Mais vous voulez vous en aller si tôt ?

LE CAVALIER. — Oui, mes affaires me réclament.

FABRIZIO. — Je vous prie de ne pas oublier le valet de chambre.

LE CAVALIER. — Apportez le compte. Je sais ce que j'ai à faire.

FABRIZIO. — Vous le voulez ici, ce compte.

LE CAVALIER. — Je le veux ici. Dans sa chambre, je n'y vais pas pour le moment.

FABRIZIO. — Vous faites bien. Dans sa chambre se trouve cet importun de seigneur marquis. Brave homme ! Il fait les yeux doux à la patronne ; mais il peut se lécher les doigts. Mirandolina doit être ma femme.

LE CAVALIER, *troublé*. — Le compte !

FABRIZIO. — Je vous l'apporte aussitôt. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI

LE CAVALIER, *seul.*

LE CAVALIER. — Tous sont fous de Mirandolina ! Ce n'est pas étonnant si, moi aussi, je commençais à m'enflammer. Mais je vais partir, je surmonterai cette force inconnue... Que vois-je ? Mirandolina ! Que veut-elle de moi ? Elle a une feuille à la main. Elle va me porter le compte. Que faut-il que je fasse ? Il faut supporter ce dernier assaut. D'ici deux heures, je serai parti.

SCÈNE XVII

LE CAVALIER, MIRANDOLINA, *un papier à la main.*

MIRANDOLINA, *tristement*. — Seigneur.

LE CAVALIER. — Qu'y-a-t-il, Mirandolina ?

MIRANDOLINA, *se tenant à distance*. — Pardonnez.

LE CAVALIER. — Approchez.

MIRANDOLINA, *tristement*. — Vous avez demandé votre compte. Je vous ai obéi.

LE CAVALIER. — Donnez.

MIRANDOLINA. — Le voici. (*Elle s'essuie les yeux avec son tablier en lui présentant le compte.*)

LE CAVALIER. — Qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

MIRANDOLINA. — Rien, seigneur. Il m'est entré de la fumée dans les yeux.

LE CAVALIER. — De la fumée dans les yeux ? Voyons... A combien s'élève le compte ? (*Il lit.*) Vingt *paoli* ? En quatre jours, un traitement si généreux ! Vingt *paoli* ?

MIRANDOLINA. — C'est votre compte.

LE CAVALIER. — Et les deux plats à part que vous m'avez donnés ce matin, ils ne sont pas sur le compte?

MIRANDOLINA. — Pardonnez-moi. Ce que je donne, je ne le mets pas sur le compte.

LE CAVALIER. — Vous m'en avez fait don ?

MIRANDOLINA. — Excusez la liberté. Acceptez cela comme un acte de... (*Elle se couvre le visage en feignant de pleurer.*)

LE CAVALIER. — Mais qu'avez-vous ?

MIRANDOLINA. — Je ne sais si c'est la fumée, ou quelque fluxion des yeux.

LE CAVALIER. — Je serais désolé que vous vous soyez fait mal, en préparant pour moi ces deux plats exquis.

MIRANDOLINA. — Si c'était pour cela, je le souffrirais... volontiers... (*Elle fait mine de se retenir de pleurer.*)

LE CAVALIER, *à part.* — Diable! Si je ne m'en vais pas !... (*Haut.*) Tenez : voici deux doublons. Acceptez-les pour l'amour de moi... et prenez pitié de moi.... (*Il s'embrouille. Mirandolina, sans parler, tombe comme évanouie sur une chaise.*)

LE CAVALIER. — Mirandolina ! Hélas ! Mirandolina !

Elle s'est évanouie. Elle était amoureuse de moi ! Si vite ! Et pourquoi pas? Ne suis-je pas amoureux d'elle? Chère Mirandolina !... Moi! Appeler *chère* une femme? Mais elle s'est évanouie pour moi. Oh ! comme tu es belle! Si j'avais quelque chose pour la faire revenir à elle! Moi qui ne fréquente pas les femmes, je n'ai pas d'essences, pas de flacons. Eh ! là-bas ! N'y a-t-il personne ? Vite !... Je vais y aller. Pauvre femme ! Sois bénie ! (*Il sort, pour rentrer un instant après.*)

MIRANDOLINA. — Maintenant le voilà pris, tout à fait pris. Nombreuses sont nos armes, pour venir à bout des hommes. Mais quand ils sont obstinés, le moyen infaillible est un évanouissement. Ah ! le voici qui revient... (*Elle se remet dans la même position.*)

LE CAVALIER, *rentrant avec un vase plein d'eau.* — Me voici ! me voici ! Elle n'est pas encore revenue à elle. Oh ! certainement cette femme m'aime. En lui aspergeant d'eau le visage, elle devrait reprendre connaissance. (*Il l'asperge, elle commence à remuer.*) Courage ! courage ! Je suis là, chère petite. Je ne partirai plus, maintenant...

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, LE SERVITEUR, *avec l'épée et le chapeau du cavalier.*

LE SERVITEUR, *au cavalier.* — Voici l'épée et le chapeau.

LE CAVALIER, *au serviteur.* — Va-t'en !

LE SERVITEUR. — Les bagages...

LE CAVALIER. — Va-t'en à tous les diables !

LE SERVITEUR. — Mirandolina...

LE CAVALIER. — Va, ou je te fends la tête ! (*Il le menace de son vase. Le serviteur sort.*) Elle ne revient

pas encore. Son front est en sueur. Allons, chère Mirandolina, reprenez vos forces, ouvrez les yeux. Parlez-moi franchement !

SCÈNE XIX

LES MÊMES, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS. — Cavalier !...

LE COMTE. — Ami !...

LE CAVALIER, *à part*. — Maudits soient !...

LE MARQUIS. — Mirandolina !... (*Il prend un air désespéré.*)

MIRANDOLINA. — Ah ! (*Elle se lève.*)

LE MARQUIS. — Je l'ai fait revenir à elle.

LE COMTE. — Je suis bien aise, seigneur cavalier...

LE MARQUIS. — Ce brave seigneur qui ne peut souffrir les femmes !...

LE CAVALIER. — Quelle impertinence !

LE COMTE. — Vous êtes tombé ?

LE CAVALIER. — Allez au diable, tous tant que vous êtes ! (*Il jette le vase par terre, dans la direction du comte et du marquis. Le vase se brise. Le cavalier sort furieux.*)

LE COMTE. — Le cavalier est devenu fou. (*Il sort.*)

LE MARQUIS. — Je veux satisfaction de cet affront ! (*Il sort.*)

MIRANDOLINA, *seul*. — Voilà l'affaire faite. Son cœur est en feu, en flammes, en cendres. Il me reste maintenant, pour compléter ma victoire, à rendre mon triomphe public, à la honte des hommes présomptueux et à la gloire de notre sexe. (*Elle sort.*)

FABRIZIO est moins enchanté que MIRANDOLINA des conséquences de ce manège, et lui fait doucement quelques repro-

ches. Le CAVALIER envoie son serviteur prendre des nouvelles de MIRANDOLINA, et lui fait remettre un flacon à odeurs en or, que celle-ci refuse d'accepter. L'hôtelière est dans sa chambre, occupée à repasser du linge, quand se présente le CAVALIER.

ACTE III

SCÈNE IV

LE CAVALIER, MIRANDOLINA.

LE CAVALIER, *dans le fond, à part.* — La voilà! Je ne voulais pas venir, et le diable m'y a entraîné.

MIRANDOLINA, *le regardant du coin de l'œil, et repassant.* — Ah ! le voilà !

LE CAVALIER. — Mirandolina!

MIRANDOLINA. — Oh! seigneur cavalier, votre très humble servante !

LE CAVALIER. — Comment allez-vous ?

MIRANDOLINA, *repassant sans le regarder.* — Très bien, pour vous servir.

LE CAVALIER. — J'ai une raison de me plaindre de vous.

MIRANDOLINA, *le regardant un peu.* — En quoi, seigneur ?

LE CAVALIER. — Parce que vous avez refusé un petit flacon que je vous ai envoyé.

MIRANDOLINA. — Que vouliez-vous que j'en fisse ?

LE CAVALIER. — Vous en servir en cas de besoin.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Grâce au ciel, je ne suis pas sujette aux évanouissements. Ce qui m'est arrivé aujourd'hui ne m'était jamais arrivé.

LE CAVALIER. — Chère Mirandolina... Je ne voudrais pas avoir été cause de ce funeste accident.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Je crains bien pour-

tant que ce soit vous précisément qui en ayez été cause.

LE CAVALIER, *avec passion.* — Moi ? En vérité !

MIRANDOLINA, *repassant avec rage.* — Vous m'avez fait boire ce maudit vin de Bourgogne, et il m'a fait mal.

LE CAVALIER, *mortifié.* — Comment ! Est-ce possible ?

MIRANDOLINA, *repassant.* — Sans nul doute. Je n'irai jamais plus dans votre chambre.

LE CAVALIER, *amoureusement.* — Je vous entends. Vous ne viendrez plus dans ma chambre. Je comprends le mystère. Oui, je le comprends. Mais, venez-y tout de même, ma chérie, vous ne le regretterez pas.

MIRANDOLINA, *à Fabrizio.* — Ce fer n'est plus chaud. (*Appelant à haute voix.*) Eh ! Fabrizio. Si l'autre fer est chaud, apportez-le.

LE CAVALIER. — Faites-moi cette grâce, acceptez ce flacon.

MIRANDOLINA, *avec mépris, tout en repassant.* — En vérité, seigneur cavalier, des cadeaux, je n'en accepte pas.

LE CAVALIER. — Vous avez cependant accepté ceux du comte d'Albafiorita.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Par force, pour ne pas le blesser.

LE CAVALIER. — Et vous voudriez me faire cet affront, et me blesser, moi !

MIRANDOLINA. — Que vous importe, à vous, qu'une femme vous blesse ? Les femmes, vous ne pouvez déjà point les supporter.

LE CAVALIER. — Ah ! Mirandolina, à présent je ne puis plus parler ainsi.

MIRANDOLINA. — Seigneur cavalier, à quelle heure commence la nouvelle lune ?

LE CAVALIER. — Mon changement n'a rien de lunatique. C'est un prodige de votre beauté, de votre grâce.

MIRANDOLINA, *riant aux éclats et repassant.* — Ah! ah! ah!

LE CAVALIER. — Vous riez ?

MIRANDOLINA. — Vous ne voulez pas que je rie ? Il se moque de moi et ne veut pas que je rie !

LE CAVALIER. — Petite rusée !... je me moque de vous ! Allons, prenez ce flacon.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Merci, merci.

LE CAVALIER. — Prenez-le, ou vous me ferez mettre en colère.

MIRANDOLINA, *affectant d'appeler très fort.* — Fabrizio, le fer !

LE CAVALIER, *troublé.* — Le prenez-vous, ou ne le prenez-vous pas ?

MIRANDOLINA. — Au galop! au galop! (*Elle prend le flacon et le jette avec mépris dans le panier au linge.*)

LE CAVALIER. — Vous le jetez ?

MIRANDOLINA, *appelant de nouveau très fort.* — Fabrizio !

FABRIZIO apporte le fer à repasser. Son air navré attendrit MIRANDOLINA, qui le réconforte par d'affectueuses paroles. Le CAVALIER en éprouve du dépit.

SCÈNE VI

LE CAVALIER, MIRANDOLINA.

LE CAVALIER. — Que de gentillesses, signora, pour votre valet de chambre !

MIRANDOLINA. — Et par ces mots que voudriez-vous dire ?

LE CAVALIER. — On voit que vous êtes éprise de lui.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Moi, éprise d'un valet de chambre ! Vous me faites un beau compliment, seigneur. Je n'ai point si mauvais goût. Si je voulais aimer, je ne gâcherais point mon temps d'aussi piètre façon.

LE CAVALIER. — Vous mériteriez l'amour d'un roi.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Du roi de pique, ou du roi de carreau ?

LE CAVALIER. — Parlons sérieusement, Mirandolina, et laissons là les plaisanteries.

MIRANDOLINA, *repassant.* — Parlez donc ! Je vous écoute.

LE CAVALIER. — Vousne pourriez pas arrêter un peu de repasser ?

MIRANDOLINA. — Excusez-moi. J'ai hâte d'avoir apprêté tout ce linge pour demain.

LE CAVALIER. — Vous prenez donc plus de souci de ce linge que de moi ?

MIRANDOLINA, *repassant.* — Assurément.

LE CAVALIER. — Et encore vous l'affirmez bien haut !

MIRANDOLINA, *repassant.* — Certes, ce linge, j'ai à m'en servir, tandis que de vous, je ne puis tirer aucune utilité.

LE CAVALIER. — Pourtant vous pouvez disposer de moi à votre volonté.

MIRANDOLINA. — De vous ! Vous ne pouvez supporter une femme.

LE CAVALIER. — Ne me tourmentez plus ! Vous êtes suffisamment vengée. Je vous estime, j'estime les femmes de votre espèce, si toutefois il en existe. Je vous estime, je vous aime, et je vous demande pitié.

MIRANDOLINA. — Bien, seigneur ! Nous en ferons part à l'intéressée. (*En repassant très vite, elle fait tomber un de ses manchons.*)

LE CAVALIER, *ramassant le manchon et le lui remettant.* — Croyez-moi...

MIRANDOLINA. — Ne prenez pas cette peine.

LE CAVALIER. — Vous méritez d'être servie.

MIRANDOLINA, *riant aux éclats.* — Ah ! ah ! ah !

LE CAVALIER. — Vous riez ?

MIRANDOLINA. — Je ris parce que vous vous moquez de moi.

LE CAVALIER. — Mirandolina, je n'en puis plus.

MIRANDOLINA. — Vous vous sentez mal ?

LE CAVALIER. — Oui, je me sens défaillir.

MIRANDOLINA. — Prenez votre eau de mélisse. (*Elle lui jette avec mépris le flacon.*)

LE CAVALIER. — Ne me traitez pas avec tant de dureté. Croyez-moi, je vous aime, je vous le jure. (*Il veut lui prendre la main et elle le brûle avec son fer.*) Aïe !

MIRANDOLINA. — Pardon ! je ne l'ai pas fait exprès.

LE CAVALIER. — Bah ! ce n'est rien. Vous m'avez fait une brûlure autrement forte.

MIRANDOLINA. — Où, seigneur ?

LE CAVALIER. — Au cœur.

MIRANDOLINA, *riant et appelant.* — Fabrizio !

LE CAVALIER. — De grâce, n'appelez pas cet homme !

MIRANDOLINA. — Mais, si j'ai besoin d'un autre fer ?

LE CAVALIER. — Attendez... (*A part.*) Mais non... (*Haut.*) J'appellerai mon serviteur.

MIRANDOLINA, *appelant.* — Eh ! Fabrizio !

LE CAVALIER. — Je le jure au ciel, s'il vient je lui fends la tête.

MIRANDOLINA. — En voilà du joli ! Je ne pourrai plus me servir de mon monde ?

LE CAVALIER. — Appelez-en un autre. Celui-là, je ne puis le voir.

MIRANDOLINA. — Il me semble que vous vous avancez un peu trop, seigneur cavalier. (*Elle s'écarte de la table avec son fer dans la main.*)

LE CAVALIER. — Ayez pitié de moi... Je suis hors de moi.

MIRANDOLINA. — J'irai à la cuisine, et vous serez content.

LE CAVALIER. — Non, ma chérie, demeurez.

MIRANDOLINA, *allant et venant.* — Voilà une chose curieuse.

LE CAVALIER, *la suivant.*— Ayez pitié de moi.

MIRANDOLINA, *de même.* — Je ne puis aller où je veux ?

LE CAVALIER, *de même.* — Je le confesse. Je suis jaloux de lui.

MIRANDOLINA, *de même et à part.* — Il me suit comme un toutou.

LE CAVALIER. — Pour la première fois je comprends ce que c'est que l'amour.

MIRANDOLINA, *continuant son manège.* — Personne ne m'a jamais commandé !

LE CAVALIER, *la suivant toujours.* — Je n'entends pas vous commander : je vous prie.

MIRANDOLINA, *se retournant d'un air hautain.* — Que voulez-vous de moi ?

LE CAVALIER. — Amour, compassion, pitié.

MIRANDOLINA. — Un homme, qui ce matin ne pouvait supporter une femme, implore maintenant amour et pitié ! Je ne me soucie pas de lui. Cela ne se peut. Je ne le crois point. (*A part.*) Crève ! éclate ! apprends à mépriser les femmes ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

LE CAVALIER, *seul.*

LE CAVALIER. — Que maudit soit le moment où j'ai commencé à regarder cette femme ! Je suis tombé dans ses filets. Le mal est sans remède.

Les anciens soupirants de MIRANDOLINA sont jaloux de ses faveurs apparentes au CAVALIER. Le MARQUIS, voulant demander réparation à celui-ci, se fait rabattre le caquet. Le COMTE veut quitter l'hôtel et engage les comédiennes et le MARQUIS à en faire autant. MIRANDOLINA elle-même se demande si elle n'a pas été trop loin, quand on frappe violemment à la porte de la chambre. C'est le CAVALIER qui veut absolument parler à l'hôtelière. MIRANDOLINA se garde de répondre et d'ouvrir. Le CAVALIER revient à la charge, heurte de plus en plus fort, crie, tempête, menace. Le MARQUIS et le COMTE accourent.

SCÈNE XVI

LE CAVALIER, *du dehors*, FABRIZIO, LE MARQUIS et LE COMTE *arrivant par la porte du milieu.*

LE COMTE, *sur la porte.* — Qu'y a-t-il ?

LE MARQUIS, *sur la porte.* — Quel est ce bruit ?

FABRIZIO, *bas, de façon que le cavalier n'entende pas.* — Seigneurs, je vous prie, le cavalier de Ripafratta veut enfoncer cette porte.

LE CAVALIER, *du dehors.* — Ouvrez, ou je la renverse !

LE MARQUIS, *au comte.* — Est-il devenu fou ? Allons-nous-en !

LE COMTE, *à Fabrizio.* — Ouvrez-lui ! J'ai précisément l'intention de lui parler.

FABRIZIO. — Je vais ouvrir, mais je vous supplie...

LE COMTE. — N'ayez pas peur ! Nous sommes là.

LE MARQUIS, *à part.* — Si je vois la moindre chose, je me sauve. (*Fabrizio ouvre, et le cavalier entre.*)

LE CAVALIER. — Par le Ciel, où est-elle ?

FABRIZIO. — Qui cherchez-vous, seigneur ?

LE CAVALIER. — Mirandolina, où est-elle ?

FABRIZIO. — Je ne sais pas.

LE MARQUIS, *à part.* — Il en veut à Mirandolina. Ce n'est rien...

LE CAVALIER. — Scélérate! je la trouverai. (*Il s'avance et aperçoit le comte et le marquis.*)

LE COMTE, *au cavalier.* — A qui en voulez-vous ?

LE MARQUIS. — Cavalier! nous sommes des amis.

LE CAVALIER, *à part.* — Bigre ! Je ne voudrais pas, pour tout l'or du monde, qu'on eût connaissance de ma faiblesse.

FABRIZIO. — Que voulez-vous, seigneur, de la patronne ?

LE CAVALIER. — Toi, je n'ai pas de comptes à te rendre. Quand je commande, je veux être servi. Je paie de mes deniers pour cela, et je jure qu'elle aura affaire à moi.

FABRIZIO. — Votre Seigneurie paie de ses deniers pour être servie en ce qui est licite et honnête. Mais elle n'a point la prétention, j'en demande pardon, qu'une femme honorable...

LE CAVALIER. — Que dis-tu ? Que sais-tu ? Tu n'as pas à te mêler de mes affaires. Je sais ce que je lui ai commandé.

FABRIZIO. — Vous lui avez commandé de venir dans votre chambre.

LE CAVALIER. — Veux-tu t'en aller, pendard? Je te brise le crâne.

FABRIZIO. — Je suis étonné que vous...

LE MARQUIS, *à Fabrizio.* — Chut !

LE COMTE, *à Fabrizio.* — Allez-vous-en !

FABRIZIO, *s'échauffant.* — Je dis, seigneur...

LE MARQUIS. — Allez !

LE COMTE. — Allez ! (*Ils le mettent dehors.*)

FABRIZIO. — *Corpo di Bacco!* J'ai envie de m'élancer... (*Il sort.*)

SCÈNE XVII

LE CAVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE.

LE CAVALIER, *à part.* —L'indigne! Me faire attendre dans ma chambre !

LE MARQUIS, *bas au comte.* — Que diable a-t-il ?

LE COMTE, *au marquis.* — Vous ne voyez pas ? Il est amoureux de Mirandolina.

LE CAVALIER, *à part.* — Et elle cause à Fabrizio! Et elle lui parle de mariage !

LE COMTE, *à part.* — C'est le moment de me venger. (*Haut.*) Seigneur cavalier, on n'a pas à rire des faiblesses d'autrui, quand on a le cœur aussi fragile que vous.

LE CAVALIER. — Que voulez-vous dire par là ?

LE COMTE. — Je sais d'où proviennent vos excentricités.

LE CAVALIER, *troublé, au marquis.* — Comprenez-vous ce qu'il veut dire ?

LE MARQUIS. — Mon ami, je ne sais rien.

LE COMTE. — Je parle de vous, qui, sous prétexte de ne pouvoir souffrir les femmes, avez essayé de me ravir le cœur de Mirandolina qui était déjà ma conquête.

LE CAVALIER, *troublé, se tournant vers le marquis.* — Moi !

LE MARQUIS. — Je ne dis rien.

LE COMTE. — Tournez-vous de mon côté, et répondez-moi. Vous avez peut-être honte de ce mauvais procédé ?

LE CAVALIER. — J'ai honte de vous écouter plus longtemps, sans vous dire que vous mentez.

LE COMTE. — Un démenti, à moi !

LE MARQUIS, *à part.* — Ça va se gâter.

LE CAVALIER, *furieux.* — Qu'est-ce qui vous autorise à dire ?... (*Au marquis.*) Le comte ne sait ce qu'il dit.

LE MARQUIS. — Mais je ne veux pas me mêler de cette affaire.

LE COMTE. — Vous êtes un menteur !

LE MARQUIS. — Je m'en vais. (*Il fait mine de sortir.*

LE CAVALIER, *le retenant par force.* — Restez.

LE COMTE. — Et vous me rendrez compte...

LE CAVALIER. — Oui, je vous rendrai compte... (*Au marquis.*) Donnez-moi votre épée.

LE MARQUIS. — Eh ! calmez-vous tous les deux ! Cher comte, que vous importe, à vous, que le cavalier aime Mirandolina ?

LE CAVALIER. — Je l'aime ! Ce n'est pas vrai. Celui qui dit cela ment.

LE MARQUIS. — Ment ? Le démenti ne tombe pas sur moi. Ce n'est pas moi qui le dis.

LE CAVALIER. — Qui donc ?

LE COMTE. — Je le dis et je le soutiens, et je n'ai pas peur de vous.

LE CAVALIER, *au marquis.* — Donnez-moi cette épée.

LE MARQUIS. — Non, vous dis-je.

LE CAVALIER. — Vous êtes aussi mon ennemi ?

LE MARQUIS. — Je suis l'ami de tout le monde.

LE COMTE. — Ce sont des actions indignes.

LE CAVALIER. — Ah! par le Ciel ! (*Il saisit l'épée du marquis, laquelle sort avec le fourreau.*)

LE MARQUIS, *au cavalier.* — Ne me manquez pas de respect.

LE CAVALIER, *au marquis.* — Si vous vous croyez offensé, je vous rendrai aussi raison à vous.

LE MARQUIS. — Voyons ! vous êtes trop bouillant ! (*A part, contrarié.*) C'est désagréable...

LE COMTE. — Je veux satisfaction. (*Il se met en garde.*)

LE CAVALIER. — Je vous la donnerai. (*Il veut enlever le fourreau, et ne peut y arriver.*)

LE MARQUIS. — Cette épée n'est pas habituée à vous.

LE CAVALIER. — Ah ! maudite ! (*Il s'efforce de tirer l'épée.*)

LE MARQUIS. — Cavalier, vous n'y arriverez pas...

LE COMTE. — Je ne veux plus attendre.

LE CAVALIER. — La voilà ! (*Il réussit à tirer l'épée et n'obtient qu'un tronçon de lame.*) Qu'est ceci ?

LE MARQUIS. — Vous avez rompu mon épée.

LE CAVALIER. — Le bout, où est-il? Dans le fourreau, il n'y a rien.

LE MARQUIS. — Ah ! oui, c'est vrai. Je l'ai rompu dans mon dernier duel. Je ne m'en souvenais plus.

LE CAVALIER, *au comte.* — Laissez-moi me pourvoir d'une épée !

LE COMTE. — Par le Ciel ! vous ne m'échapperez pas.

LE CAVALIER. — Qui parle de fuir ? J'oserai vous tenir tête même avec ce morceau de lame.

LE MARQUIS. — C'est une lame d'Espagne : elle n'a pas peur.

LE COMTE. — Pas tant de bravade, seigneur fanfaron !

LE CAVALIER. — Oui, avec cette lame ! (*Il s'élance sur le comte.*)

LE COMTE, *se mettant en défense.* — Arrière !

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, MIRANDOLINA, FABRIZIO.

FABRIZIO. — Arrêtez ! arrêtez, messieurs !

MIRANDOLINA. — Arrêtez, mes seigneurs ! arrêtez !

LE CAVALIER, *à part, apercevant Mirandolina.* — Ah ! maudite !

MIRANDOLINA. — Me voilà bien ! A l'épée !

LE MARQUIS. — Vous voyez ! A cause de vous.

LE COMTE. — Le voici, le seigneur cavalier ! Il est amoureux de vous.

LE CAVALIER. — Moi, amoureux ? Ce n'est pas vrai. Vous mentez.

MIRANDOLINA. — Le seigneur cavalier amoureux de moi ! Oh ! non, seigneur ! Comte, vous vous trompez ! Je puis vous assurer que certainement vous vous trompez.

LE COMTE. — Mais vous devez être d'accord ensemble...

LE MARQUIS. — On sait, on voit...

LE CAVALIER, *troublé, au marquis.* — Que sait-on ? Que voit-on ?

LE MARQUIS. — Je dis que quand il y a quelque chose on le sait... Quand il n'y a rien, on ne voit rien.

MIRANDOLINA. — Le seigneur cavalier est amoureux de moi ? Il le nie, et, le niant en ma présence, il me mortifie, il m'humilie, et me fait connaître sa constance et ma faiblesse. Je confesse la vérité : si j'avais réussi à le

rendre amoureux de moi, j'aurais cru faire la plus belle action du monde. Un homme qui ne peut voir les femmes, qui les méprise, qui les a en aversion, on ne peut espérer le rendre amoureux. Mes seigneurs, je suis une femme simple et sincère. Quand j'ai quelque chose à dire, je le dis, et ne peux céler la vérité. J'ai essayé de rendre amoureux le seigneur cavalier, mais je n'ai abouti à rien. (*Au cavalier.*) N'est-il pas vrai, seigneur ? Tout ce que j'ai fait est comme si je n'avais rien fait.

LE CAVALIER, *à part.* — Ah ! je ne puis parler !

LE COMTE, *à Mirandolina.* — Le voyez-vous ? Il reste confondu.

LE MARQUIS, *à Mirandolina.* — Il n'a pas le courage de dire non.

LE CAVALIER, *irrité, au marquis.* — Vous ne savez pas ce que vous dites.

LE MARQUIS, *doucement, au cavalier.* — Eh ! vous vous en prenez toujours à moi.

MIRANDOLINA. — Oh ! le seigneur cavalier ne devient pas amoureux. Il connaît l'artifice, il sait la fourberie des femmes. Il ne croit pas aux paroles, il se défie des larmes. Quant aux évanouissements, il s'en rit.

LE CAVALIER. — Les larmes des femmes sont donc feintes, leurs évanouissements sont des comédies ?

MIRANDOLINA. — Comment ! Il ne le sait pas, ou feint-il de ne pas le savoir ?

LE CAVALIER. — Par le Ciel ! Une telle feinte mériterait un coup de stylet dans le cœur !

MIRANDOLINA. — Seigneur cavalier, ne vous échauffez pas, sinon ces messieurs diront que vous êtes amoureux pour de bon.

LE COMTE. — Oui, il l'est, et il ne peut le dissimuler.

LE MARQUIS. — On le voit dans ses yeux.

LE CAVALIER, *irrité, au marquis.* — Non, je ne le suis pas.

LE MARQUIS. — Toujours à moi!

MIRANDOLINA. — Non, seigneur, il n'est pas amoureux. Je le dis, je le soutiens, et je suis prête à le prouver.

LE CAVALIER, *à part.* — Je n'en peux plus. (*Haut.*) Comte, en un autre moment, vous me retrouverez pourvu d'une épée. (*Il jette le morceau d'épée du marquis.*)

LE MARQUIS. — Attention! La garde coûte de l'argent. (*Il la ramasse.*)

MIRANDOLINA. — Arrêtez-vous, seigneur cavalier! Il y va de votre réputation. Ces seigneurs croient que vous êtes amoureux. Il faut les détromper.

LE CAVALIER. — Il n'en est nul besoin.

MIRANDOLINA. — Oh! si, seigneur! Contenez-vous un instant.

LE CAVALIER, *à part.* — A quoi veut-elle en venir?

MIRANDOLINA. — Seigneurs, le signe le plus certain de l'amour est la jalousie; celui qui ne ressent pas de jalousie, certainement n'aime pas. Si le seigneur cavalier m'aimait, il ne pourrait souffrir que j'appartienne à un autre. Mais il le souffrira, et on verra...

LE CAVALIER. — A qui voulez-vous appartenir?

MIRANDOLINA. — A celui à qui m'a destinée mon père.

FABRIZIO, *à Mirandolina.* — Vous parlez peut-être de moi?

MIRANDOLINA. — Oui, cher Fabrizio, c'est à vous qu'en présence de ces seigneurs je veux offrir ma main comme épouse.

LE CAVALIER, *en lui-même, outré.* — Comment! avec celui-là! Je ne le souffrirai pas.

LE COMTE, *à part.* — Si elle épouse Fabrizio, elle

n'aime pas le cavalier. (*Haut.*) Fort bien, épousez-vous, et je vous promets trois cents écus.

LE MARQUIS. — Mirandolina, mieux vaut un œuf aujourd'hui qu'une poule demain. Épousez-vous de suite, et je vous donne sur l'heure douze sequins.

MIRANDOLINA. — Merci, seigneur, je n'ai pas besoin de dot. Je suis une pauvre femme sans grâce, sans aplomb, incapable de séduire les personnes de mérite. Mais Fabrizio m'aime bien, et moi, en ce moment, en votre présence, je l'épouse...

LE CAVALIER. — Va, maudite ! Épouse qui tu veux ! Je sais que tu m'as trompé, je sais que tu triomphes en toi-même de m'avoir humilié, et je vois jusqu'où tu veux mettre ma patience à l'épreuve. Tu mériterais que je punisse tes tromperies d'un coup de poignard dans le sein. Tu mériterais que je t'arrache le cœur, pour l'apporter en spectacle aux femmes enjôleuses, aux femmes trompeuses ! Mais ce serait doublement m'avilir. Je fuis loin de tes yeux, je maudis tes cajoleries, tes larmes, tes comédies. Tu m'as fait connaître quel funeste pouvoir ton sexe exerce sur nous. Tu m'as appris à mes dépens que, pour le vaincre, il ne suffit pas de le mépriser : il faut encore le fuir. (*Il sort.*)

MIRANDOLINA épouse FABRIZIO et, tout en recevant les congratulations du COMTE et du MARQUIS, elle les invite aimablement à se choisir un autre domicile.

LE ROI CERF

DÉRAME, roi de Sérendib, cherche une épouse qui l'aimera pour lui-même. Il a déjà interrogé 2748 demoiselles : aucune n'a encore rempli cette condition. C'est que DÉRAME a reçu du magicien DURANDART un talisman infaillible pour reconnaître la sincérité des femmes. Sur le conseil de son premier ministre, l'ambitieux TARTAGLIA, il décide de tenter une dernière épreuve, à laquelle vont prendre part CLARICE, fille du ministre, SMERALDINA, sœur de BRIGHELLA, officier de bouche du roi, et ANGELA, fille du second ministre PANTALON.

ACTE I

SCÈNE II

Une salle du palais de Serendib.

TARTAGLIA, CLARICE.

TARTAGLIA. — Ma fille, tu vois dès maintenant quelle belle fortune nous avons trouvée dans ce royaume de Serendib. Tu es devenue une dame ; moi, je suis premier ministre, respecté de tous, et aimé du roi Dérame. Voici le moment, ma chère Clarisse, de faire un grand saut. Si tu m'obéis, tu seras, aujourd'hui même, couronnée reine.

CLARICE. — Moi, reine ! Et comment ?

TARTAGLIA. — Oui, reine, reine. Tu sais que le roi Dérame, après avoir interrogé deux mille sept cent quarante-huit demoiselles, princesses et dames, dans son cabinet secret, poussé par je ne sais quel démon, les a toutes refusées, et qu'il y a quatre ans il a décidé de ne pas se marier.

CLARICE. — Je le sais, et je ne croirais guère qu'il voulût de moi pour épouse après toutes les grandes dames qu'il a refusées.

TARTAGLIA, *se rengorgeant.* — Mademoiselle la freluquette, quand je parle, je sais ce que je dis! Laisse-moi finir. J'ai eu raison de lui à force d'habileté, en lui disant que le royaume reste sans successeur, que les peuples sont mécontents, qu'ils se révoltent..., et je l'ai décidé à prendre femme. Mais il a cette malencontreuse idée fixe de vouloir d'abord interroger sa future épouse dans son cabinet secret. Et comme il n'y a plus de princesses à examiner, il a résolu de publier un édit permettant à toute demoiselle, quelle que soit sa qualité et sa condition, de se présenter pour être interrogée par lui dans son maudit cabinet, s'engageant à prendre celle qu'il trouvera à son goût. Deux cents jeunes filles se sont fait inscrire. On a tiré leurs noms d'une urne pour fixer au sort l'ordre de la présentation. Ton nom est sorti le premier, et il convient que tu subisses ses interrogations. Il est très bien disposé pour moi. Tu es ma fille. Tu n'es pas un ogre. Si tu te comportes bien dans l'épreuve, je suis certain qu'aujourd'hui même tu es reine, et que je suis l'homme le plus éblouissant de ce monde. (*Bas.*) Dis-moi, fille. N'aurais-tu pas déjà quelque petite tache secrète qu'il pourrait découvrir, hein?

CLARICE. — Ah! cher père, dispensez-moi, éloignez-moi de cette épreuve, je vous supplie.

TARTAGLIA. — Quoi! Comment! Péronnelle! Présente-toi de suite, et comporte-toi bien dans ton épreuve. Autrement,... tu m'entends,... tu me connais... Morveuse! Pourquoi refuses-tu de m'obéir? (*Bas.*) Tu as quelque petite tache secrète, hein?

CLARICE. — Je n'ai rien, mais j'ai peur : je ne me

comporterai pas bien dans l'épreuve. C'est impossible. Je serai repoussée !

TARTAGLIA. — Quelle peur ? Quoi ! repoussée ! Cela ne se peut. Tu auras des égards pour moi. Or ça, allons, il est temps. Il t'attend dans son cabinet. (*Il la prend par un bras.*)

CLARICE, *faisant un effort pour rester.* — Non, pour sûr, père, non, pour sûr.

TARTAGLIA. — Je t'arracherai les oreilles, je te couperai le nez ! Viens, te dis-je ; comporte-toi bien dans l'épreuve, autrement... (*Il veut l'entraîner de force.*)

CLARICE. — Cher père, je ne saurai pas bien jouer mon rôle, et, pour finir, je vous confesse que je suis amoureuse folle de Léandre. Je n'aurai pas la force de cacher ma passion devant le roi.

TARTAGLIA, *reculant, furieux.* — De Léandre, fils de Pantalon, le second ministre ! Un simple cavalier de cour ! Tu préférerais le fils d'un Pantalon à un monarque ! Es-tu vraiment ma fille ? Oh ! vile, indigne fille de Tartaglia le terrible ! Écoute-moi. Si tu révèles devant le roi ton honteux amour,... si tu ne fais pas que son choix s'exerce en ta faveur,... tu m'entends !... Partons sans plus tarder ! Ne m'en fais pas dire davantage. (*Il la prend par un bras.*)

CLARICE. — Dispensez-moi, par pitié ! Je ne ferai jamais tort à Angela mon amie, en me mettant en compétition avec elle. Je sais qu'elle aime éperdument le roi.

TARTAGLIA, *reculant de nouveau.* — Angela, fille de Pantalon, aime le roi ! (*A part.*) Angela, que j'adore ! cette perle que j'avais décidé de faire aujourd'hui même ma femme, de gré ou de force ! Elle aime le roi ! (*Haut.*) Clarice, écoute, et tremble ! Si, immédiatement, tu ne te présentes pas au roi, si tu ne te comportes pas

bien dans l'épreuve, si tu révèles ton amour pour Léandre, si tu ne le fais pas choisir ta personne, si devant le roi tu ne tiens pas compte de mes paroles,... j'ai là un poison tout prêt. Ta mort est préparée, tu tomberas victime de ma fureur.

CLARICE, *épouvantée.* — Je vous obéirai. Vous aurez la satisfaction de me voir refusée, et couverte de honte.

TARTAGLIA, *l'entraînant de vive force.* — Qu'on ne tarde plus ! Songe à ta vie, à mes ordres, freluquette !... péronnelle !... morveuse !... (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

PANTALON, ANGELA

PANTALON. — On n'en sait rien, ma chère fille, on n'en sait rien. Deux mille sept cent et quarante-huit princesses et dames ont été refusées certainement par notre roi. Il les conduit dans son cabinet secret, il leur pose trois ou quatre questions, et puis les congédie avec civilité. Est-ce que la hardiesse ne lui plaît pas ? Ou encore l'esprit ? A-t-il le regard tellement perçant qu'il découvre en elles des imperfections cachées ? Est-ce quelque esprit qui lui découvre je ne sais quelles singularités ? On n'en sait rien. Pour extravagant, il ne l'est certes pas, car, depuis si longtemps que je le sers, je l'ai éprouvé comme un prince sage, doux, ayant toutes les qualités que peut avoir un monarque. Mais dans toute cette affaire, il doit y avoir quelque diable par-dessous.

ANGELA. — Cher père, pourquoi n'avez-vous pas fait en sorte de m'épargner une telle honte ? S'il me refuse, ce qui doit arriver, je mourrai sûrement de douleur.

PANTALON. — Oh ! il te refusera bien sûr. Mais, cher

cœur, je me suis jeté à genoux, je l'ai prié, je l'ai conjuré de te dispenser de comparaître. Je lui ai dit, ce qui est vrai, que nous sommes nés à Venise, que nous sommes des gens honorables, mais que nous sommes de pauvres gens, élevés sans mérite par sa générosité, que nous ne sommes pas dignes de concourir pour un tel honneur. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? « Il ne serait pas juste, puisque, par ma volonté, l'entrée est ouverte à toute femme, que votre fille eût le privilège de n'être pas, comme les autres, de la grande épreuve. » J'ai prié, reprié : bonsoir ! Il entrait en colère ! Il t'a fait mettre dans l'urne, toi aussi, et tu es sortie la troisième. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse? Il faut y aller. Crois-tu que je suis ravi des cancans et des racontars des beaux esprits ? Mon cœur saigne, Angela, mon cœur saigne !...

ANGELA. — Je me sais indigne d'une telle grandeur, c'est pourquoi j'ai horreur de me présenter. Si pourtant, dans son examen, il cherche la sincérité, la fidélité, s'il cherche l'amour...

PANTALON. — Plaît-il ? Tu es amoureuse, petite cervelle ?

ANGELA. — Oui, je le confesse à vous qui êtes mon père, et qui m'aimez. Cher père, j'ai été assez audacieuse pour aimer éperdument mon roi. Je serai repoussée, mon père, et je mourrai, non à cause du refus d'un monarque, car une pauvre fille ne doit pas avoir pareille ambition. Mais me voir méprisée, repoussée par celui qui possède mon cœur, voilà ce qui sera cause de ma mort.

PANTALON. — Ah! malheureux que je suis ! Qu'est-ce que j'entends !

ANGELA. — Ce que je redoute le plus dans mon infortune, c'est la contrariété de Tartaglia, lequel, outre l'am-

bition qu'il met dans le concours de sa fille, me regarde toujours avec un œil tendre et soupire. Ce matin encore, il me conseillait de feindre d'être malade, afin de ne pas me présenter dans le cabinet du roi.

PANTALON. — Charmant ! Une autre amourette de ce côté-là ! Le Ciel te la baille belle, ma fille ! Je ne sais plus que dire. Mais il se fait tard, et il faut s'en aller, car tu passes la troisième.

ANGELA. — Amour, protège-moi ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

BRIGHELLA, SMERALDINA, *tous deux vêtus à l'orientale.*

SMERALDINA *aura un grand éventail, de grandes fleurs et des plumets de forme grotesque.*

BRIGHELLA. — Tiens la tête haute ! N'aie pas les bras tombants comme ça, bêtement, à la diable ! Il y a une heure que je te fais la leçon, et tu te tiens pire que jamais ! Tu ressembles à une vendeuse de la rue qui crie : « Roses sans feuilles ! Pâtes de jujubes ! »

SMERALDINA. — Comment ! mon frère. Ne te semble-t-il pas que je suis attifée de façon à rendre amoureux un animal aussi bien qu'un roi ?

BRIGHELLA. — Quelle manière de parler ! Si tu fais de pareilles réflexions devant le roi, parole d'honneur, il te caressera d'une bonne gifle. Je t'aurais voulu plutôt habillée à la vénitienne, avec un beau chignon, et un manteau flottant d'un air négligé.

SMERALDINA. — Oh ! le fou ! Je parie que si j'allais à Venise dans cette tenue, je rendrais amoureux tous les Vénitiens de bon goût, et que les marchandes de modes tireraient plus de dix modèles de mon accoutrement. En trois jours, les bourses de toutes les dames de Venise seraient vides.

BRIGHELLA. — Pour sûr. La nouveauté plaît. Aussi, si tu t'étais présentée devant le roi de Serendib habillée à la vénitienne, tu remportais un succès de nouveauté. L'affaire n'est point de celles qu'on traite par-dessus la jambe. Sais-tu que si tu rends amoureux Sa Majesté, tu deviens reine, toi aussi, et que moi, pour être ton frère, de simple officier de bouche je deviens au moins général en chef.

SMERALDINA. — Oh! s'il n'y a pas autre chose à faire qu'à le rendre amoureux, laisse-moi faire. Voilà trois jours que je lis le chant d'Armide du Tasse, et le rôle de Corisca dans le *Pastor fido*. J'ai appris les plus beaux soupirs, les plus beaux évanouissements du monde. Tu peux chanter joyeusement ces vers de l'Arioste :

Che per amor venne in furore, e matto
D'uom, che si saggio era stimato prima (1).

BRIGHELLA. — Il suffit. Je prie le Ciel qu'il en soit ainsi. Mais ce museau,... cette figure,... suffit... Allons, et lançons-nous dans la mer. (*Ils font mine de sortir.*)

SCÈNE VII

DÉRAME *seul.*

La scène change. Elle représentera le cabinet royal de DÉRAME, *avec porte de milieu. Aux deux côtés de la porte, il y aura deux niches, et dans ces niches deux bustes. Le buste de gauche sera un homme vivant dissimulé jusqu'à la taille, et couvert de blanc, de façon que le public le croie un plâtre, semblable à celui de droite. L'homme qui figurera ce plâtre sera un comique, et aura l'habileté nécessaire pour jouer son rôle dans les scènes qui suivent, comme il sera indiqué. Cette statue est*

(1) Vers du début du *Roland furieux*.

censée être l'un des deux grands secrets magiques donnés par le nécromancien DURANDART *au roi* DERAME, *secrets dont parle* CIGOLOTTI *au prologue. Au milieu du cabinet, il y aura des coussins à l'orientale pour s'asseoir.*

DÉRAME. — Me voici, sur le conseil de mon prudent ministre Tartaglia, au grave moment de choisir une épouse. (*Se tournant vers l'homme de plâtre.*) Je me recommande à toi, don précieux du mage Durandart, qui en riant aux mensonges des femmes trompeuses, m'as prémuni contre le nœud indissoluble du mariage en me découvrant la fausseté de leur caractère ! Talisman connu de moi seul, et qui m'es cher, ah ! ne m'abandonne pas. Indique-moi bien, en me découvrant la vérité par tes sourires, combien de femmes trompeuses vont se présenter aujourd'hui ! Car j'aimerais mieux ne laisser aucun héritier de mon royaume, que d'être la proie d'une femme mensongère, qui trahira mon amour et mon honneur, qui, tant qu'elle ou moi nous existerons, détestera son mari ou le rendra soupçonneux envers sa femme. Voici la fille de Tartaglia qui vient. Il me paraît difficile de trouver une femme qui dise la vérité, après une si longue expérience. (*Il s'assied.*)

SCÈNE VIII

CLARICE, DÉRAME, *gardes qui accompagnent Clarice*

CLARICE *entre par la porte du milieu. Les gardes qui la précèdent, en se rangeant pour lui donner passage, masquent au public la vue des deux statues. Le roi fait signe aux gardes de sortir. Ils sortent et ferment la porte.*

DÉRAME. — Asseyez-vous, Clarice. Que la présence de votre roi n'inspire à votre âme aucune terreur.

Répondez en toute liberté à mes paroles. Grands sont les mérites de votre père dans la guerre comme dans la paix, et vous ne devez pas vous avilir.

CLARICE, *avec tristesse.* — Mon seigneur, mon roi, je vous remercie d'une telle bonté. Et si je m'assieds, c'est seulement pour vous obéir. (*Elle s'assied.*)

DÉRAME. — Je dois choisir une épouse, et vous seriez bien digne de moi. Pourquoi la fille de Tartaglia, qui m'est si cher, ne serait-elle point digne de s'unir à moi? Mais je voudrais d'abord savoir de vous, si vraiment une telle union vous plairait.

CLARICE. — Et qui pourrait ne pas aimer une union aussi illustre, roi généreux, exemple de bonté, exemple de vertu ?

DÉRAME *se retournera sans être vu de Clarice, et regardera à la dérobée la statue de plâtre, laquelle ne fera aucun mouvement.* — Trop vagues sont vos paroles. Je veux connaître votre pensée. Je le sais, que mon union serait agréable à d'innombrables femmes vivantes ; mais peut-être que, malgré tout, vous ne voudriez pas, Clarice, être confondue dans cette foule innombrable. C'est cela que je vous demande, et que j'entends savoir.

CLARICE, *à part.* — Ciel, comme il me presse! (*Haut.*) Et comment pouvez-vous croire, mon seigneur, qu'au milieu d'un si grand nombre, je serais assez sotte pour ne pas être heureuse d'une si grande fortune ?

DÉRAME *se tourne comme la première fois vers la statue, laquelle ne remue point.* — Vous parlez, Clarice, de façon trop ambiguë. C'est moi qui vous prie. Je veux savoir ce que vous pensez. Mon union vous serait-elle agréable, oui ou non? C'est de vous que je parle.

CLARICE, *à part.* — Père cruel, ah! tu veux faire de

moi une trompeuse ! (*Haut.*) Oui, elle me serait agréable, roi bien-aimé.

DÉRAME *se tourne, comme précédemment, vers la statue, dont le visage se met à rire, puis reprend son impassibilité.* — Clarice ! Clarice ! je sais que, dans votre for intérieur, vous craignez peut-être de dire : « Elle me déplaît », et de paraître mépriser votre roi. Il peut se faire que vous craigniez encore quelque autre chose. Vous ne parlez pas sincèrement. Vous auriez peut-être dans le cœur un autre amour ?

CLARICE, *à part.* — Ah ! cruel père ! C'est toi qui me réduis à mentir pour conserver cette misérable vie. (*Haut.*) Non, mon roi, je n'aime que vous. Je sais bien que je ne suis pas digne de la main d'un roi. Mais, le fussé-je, c'est votre main seule que je désire, et je n'eus jamais d'autre amour.

DÉRAME *regarde la statue qui accentue encore son rire, puis, de nouveau, redevient impassible.* — Eh bien, Clarice, allez ! J'ai tout entendu. Je ne veux tromper ni désespérer aucune femme. Maintenant, écoutons les autres. Quand l'heure sera venue, je me prononcerai.

CLARICE *se lève et s'incline.* — (*A part.*) Ah ! fasse le Ciel qu'il me récuse, et que je reste à Léandre ! (*Entrent les gardes qui masquent les statues.* CLARICE *sort ; les gardes la suivent.*)

SCÈNE IX

DÉRAME, *seul.*

DÉRAME. — Il me paraissait bien invraisemblable de rencontrer une femme sincère. (*Se tournant vers la statue.*) O merveilleuse invention, je te rends grâce ! Mon cœur tremblait, en ne te voyant plus rire, que tu eusses perdu ta vertu.

SCÈNE X

SMERALDINA, DÉRAME, *gardes.*

Les gardes font comme précédemment, puis sortent et ferment la porte. SMERALDINA *s'avance avec force révérences et gestes ridicules.*

DÉRAME. — Qui êtes-vous ? Asseyez-vous. (*A part.*) Celle-ci est, si je ne me trompe, la sœur de mon officier de bouche.

SMERALDINA, *s'asseyant.* — Je suis, seigneur, la sœur de Brighella. Nous avons un haut lignage en Lombardie. Mais les malheurs nous ont fait déchoir de condition, et ceci, et cela... Mais pauvreté ne gâte point noblesse.

DÉRAME *se tourne vers la statue, qui rit.* — Très bien. Dites-moi donc, madame la Lombarde, m'aimez-vous ?

SMERALDINA, *poussant de gros soupirs.* — Ah !... ah !... Tyran ! Quelle demande est-ce là ? J'ai été conquise par vous ! (*Elle soupire.*)

DÉRAME, *regardant la statue qui rit encore plus fort.* — Voyons ! un mot de plus. Si je vous choisissais pour épouse, et si je mourais avant vous, vous laissant veuve, auriez-vous du chagrin ?

SMERALDINA, *avec des gestes de douleur forcés.* — Cruel ! Que venez-vous de dire ? Si vous n'êtes pas un méchant tigre à visage humain, ne tenez pas de semblables discours ! Ah ! rien que d'y penser, je me sens défaillir de douleur ! (*Elle feint de s'évanouir.*)

DÉRAME *regarde comme précédemment la statue qui rit de plus en plus fort.* — Me voilà propre ! Il faut que j'appelle mes serviteurs pour emporter dehors cette Lombarde. (*Smeraldina, entendant cela, reprend aussi-*

tôt ses sens.) Signora, votre affection est trop grande. Êtes-vous en état de veuvage, ou seulement demoiselle à marier ?

SMERALDINA, *minaudant et se donnant de l'air avec son éventail.* — Oh ! comment, si j'étais veuve, aurais-je jamais le courage de m'offrir comme épouse à un monarque fait pour ne recevoir que des prémices ? Je suis pucelle !

DÉRAME *regarde la statue qui rit démesurément, avec d'étranges grimaces et la bouche ouverte.* — Il suffit, dame Lombarde. Allez ! Je vous déclare que, de toutes les femmes qui se sont présentées à moi avant vous, aucune ne m'a causé autant d'agrément. Allez ! Allez ! Je me prononcerai. Partez !

SMERALDINA, *se levant, joyeuse.* — Ah ! mon seigneur, j'avais là dans le gosier tout un océan d'affections et de sentiments les plus doux et les plus tendres. Je ne puis pas tout dire, mais je les réserve pour le jour de notre mariage... Alors vous connaîtrez combien je vous aime ! Adieu ! (*A part.*) Le coup a porté : il est pris. Je suis reine. (*Elle fait des salutations grotesques et pousse des soupirs en se retournant de temps en temps. Les gardes entrent pour la faire sortir, et masquent les deux statues. Pendant ce temps, l'homme-statue est remplacé, sans que le public le voie, par un plâtre qui lui ressemble en tout point.* SMERALDINA *sort; les gardes la suivent.*)

SCÈNE XI

DÉRAME, *seul.*

DÉRAME, *se tournant vers le plâtre.* — Ah ! cher buste ! Quel plaisir tu me procures avec ton rire ! O maris, pères, cavaliers servants, quelle bonne fortune

ce serait pour vous tous de posséder dans vos logis de pareilles machines, et rien qu'en interrogeant vos sœurs, vos femmes, vos bien-aimées, de connaître le fond de leur âme. Non, pourtant, ce serait la pire mésaventure qui pût arriver à un homme. Comme il vaudrait mieux qu'au lieu de mettre à nu le cœur des femmes, tu découvrisses celui des hommes, permettant à chacun de se garder des faux amis, des serviteurs indignes et des ministres infidèles! (*Il regarde vers la porte.*) Angela se présente. Je jure au Ciel que je serai désolé de la découvrir trompeuse et simulée. Je désire la trouver... Bah! désir insensé! Ma longue expérience ne me laisse guère d'illusion... Et pourtant,... je voudrais... Ah! quelle folie!... Buste, révèle-moi la vérité!

SCÈNE XII

ANGELA, DÉRAME.

ANGELA, *avec une noble franchise.* — Je suis ici, mon roi, par un décret de vous. S'il est juste, je ne le sais.

DÉRAME, *à part.* — Quelle belle hardiesse! Asseyez-vous ; je ne suis jamais injuste.

ANGELA *s'assied.* — Vous êtes roi. Qui peut avoir le courage de vous regarder bien en face, et de vous faire ressortir l'injustice de certains de vos édits?

DÉRAME. — Angela ne me semble pas si dépourvue de courage, à ce que j'entends, qu'elle craigne d'adresser des reproches à son souverain. Pourtant, au cas où elle en manquerait, je veux qu'elle jouisse d'une complète liberté. Qu'elle parle avec franchise : aucune offense ne m'atteindra.

ANGELA, *à part.* — Ah! il me flatte et me trahit, le barbare! Pauvre cœur! (*Haut.*) Et quelle justice y a-t-il,

sire, à contraindre de pauvres et chétives filles à venir s'exposer dans cette chambre secrète, à concourir pour épouser un roi, elles qui sont nées dans une condition si humble, si inférieure à la vôtre ? Leur faible esprit va se nourrir d'illusions, puis, se voyant éconduites, elles s'en iront tout en larmes, chargées de honte et de chagrin de n'avoir pas su plaire,... (*Avec un soupir*) et peut-être éconduites avec raison à cause de leur peu de mérite. Quelle justice y a-t-il à ce que je sois amenée ici malgré moi, à ce que les prières de mon pauvre père n'aient point réussi à m'épargner un tel affront? Il vous a pourtant demandé en grâce de le dispenser de me présenter à votre grandeur, à votre clairvoyance, ou (pardonnez-moi) à votre caprice, par lesquels tant de jeunes filles infortunées ont été déjà offensées. Mon roi Dérame, souvenez-vous du Ciel qui est juste et attend le moment de punir le mal causé à autrui. Je parle, non pour moi qui suis exposée à votre refus, et le supporterai, mais pour toutes ces malheureuses femmes qui sont là, dehors, attendant tristement l'injure qu'elles vont recevoir. Épargnez-la-leur. Qu'Angela soit la dernière qui souffrira, contrainte, la douleur d'un affront. Mon roi, pardon ! Vous m'avez donné la liberté, j'ai parlé avec liberté.

DÉRAME, *à part.* — Quel est cet artifice qui me déconcerte? (*Il regarde le plâtre qui ne sourcille pas.*) Vraiment! le buste ne rit point. Se pourrait-il que cette femme ait le cœur sincère? Plaise au Ciel ! Je ne m'en flatte pas encore. (*Haut.*) Je vous pardonne, Angela, et je vous loue. Ah! si vous saviez la vérité, vous ne parleriez pas ainsi... Dans le passé, j'ai cherché une femme sincère, m'aimant, devant m'aimer jusqu'à la mort. Je ne l'ai pas trouvée. La nécessité de donner des héritiers à mon royaume m'oblige aujourd'hui à tenter de la

trouver, mais je crains que ma recherche soit vaine.

ANGELA. — Et qui vous assure, sire, que de tant de jeunes filles entrées ici en votre présence, aucune ne remplissait cette condition ?

DÉRAME. — Qui m'assure ?... Je ne puis vous le dire, mais j'en suis certain. (*Tendrement.*) M'aimez-vous, Angela, vous ?

ANGELA, *soupirant.* — Plût au Ciel que je ne vous aimasse point, car le refus, déjà imminent, et que j'attends, seigneur, avec une résignation que je ne vous souhaite pas, ne serait pas pour moi la cause d'une affliction mortelle.

DÉRAME *regarde le plâtre qui ne remue pas.* — (*A part.*) Le buste n'a pas encore ri d'elle... Ah ! quelle joie déborde de mon cœur !... Serait-ce possible ?... Angela, dites-vous vrai ? (*Avec transport.*) Et vous m'aimeriez jusqu'au jour où peut-être je serais le premier, oui, le premier, à fermer les yeux !

ANGELA. — Seigneur, je crois que oui, si, d'après les sentiments que je crois ressentir, on peut mesurer ceux qui se doivent éprouver. Mais comme vous savez mêler la douceur à l'amertume de vos recherches, ô roi ! Flatterie,... amour,... angoisse,... pauvre cœur ! (*Elle pleure.*)

DÉRAME *regarde le plâtre qui toujours ne remue pas.* — (*A part.*) La statue reste immobile ! Voilà une Vénitienne, qui, après tant d'autres, serait sincère ! (*Il regarde encore.*) O Dieu ! Peut-être l'amour m'éblouit il les yeux, m'empêchant de découvrir la vérité. (*Il regarde toujours. — Haut, avec agitation.*) Si vous ne m'aimez pas,... si vous avez d'autres amants, si vous cachez quelque secret, de grâce, faites-le connaître, Angela, par pitié, avant que j'en vienne à vous choisir pour épouse... Je n'en puis plus, Angela, et je vous aime tant, que si

je découvrais jamais une tromperie de vous, je mourrais de chagrin.

ANGELA, *se levant et se précipitant à ses pieds.* — Ah! octroyez-moi le refus,... ce refus qui doit être ma mort. Cessez, Dérame, de m'offenser. Refrénez vos tyranniques flatteries. Quelle gloire pouvez-vous tirer de procédés si barbares ? A quoi bon déchirer le cœur d'une malheureuse, chétive, innocente enfant, qui se sait indigne de vous, et qui a assez souffert jusqu'à présent ? Ah! je n'en puis plus... Je n'en puis plus, Dérame... Mon cœur se brise... Dérame, par pitié, laissez-moi!... Ne m'abusez plus! (*Elle pleure à chaudes larmes.*)

DÉRAME, *ému, regarde encore une fois le plâtre qui reste impassible. Il se lève.* — O chère femme,... femme comme je n'en ai rencontré de ma vie, ne pleurez plus ! (*Il la relève.*) Levez-vous ! Je serais un scélérat si je refusais une âme si belle et si chère. Holà! ministres, gardes, entrez! entrez! Que le peuple soit dans la joie ! J'ai trouvé la femme qui m'aime, et m'aimera toujours, la femme chère à mon cœur. (*Les gardes entrent.*)

ANGELA. — Ah! non... Dérame, ne me faites pas mourir ! J'accepte votre refus, mais au moins qu'il n'ait pas lieu en présence du peuple. Une telle action est trop tyrannique. Je l'ai déjà confessé : je ne suis pas digne de vous.

DÉRAME. — Vous seriez digne d'un monarque plus grand encore, ô Vénitienne, exemple d'amour vrai, qui infligez un démenti aux mauvaises langues, quand elles donnent une réputation d'inconstance, d'amour feint et de légèreté au sexe faible, l'ornement de ton Adriatique! Ministres, entrez ! J'ai enfin choisi une épouse : j'ai choisi Angela.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PANTALON, TARTAGLIA.

PANTALON, *avec transport.* — Ma fille, Majesté!

DÉRAME. — Oui, votre fille, heureux père! Plus heureux encore d'avoir engendré une âme si belle, que d'être le beau-père d'un monarque.

TARTAGLIA, *furieux, à part.* — O instant maudit! Je me sens mourir! Je perds Angela, et ma fille perd un trône.

PANTALON. — Ah! Majesté, ce n'était pas assez de la combler de bienfaits malgré son peu de mérite, vous voulez l'élever au rang suprême, la pauvre fille!

DÉRAME. — J'élève la vertu à sa place. Le besoin d'un successeur à mon royaume m'oblige à me choisir une épouse, et d'épouse plus digne qu'Angela, je n'en ai pas trouvé.

TARTAGLIA, *avec une joie affectée.* — *E viva! E viva!* Majesté, je m'en réjouis, vous ne pouviez faire un meilleur choix! Angela, je me console!... Pantalon! je ne puis exprimer ma joie!.,. (*A part.*) La rage me dévore!... O mort! ô enfer!... ó vengeance!...

PANTALON. — Chère fille, ne perds pas de vue ta naissance, ne deviens pas orgueilleuse. Regarde toujours vers le Ciel de qui viennent toutes les faveurs, mais de qui viennent aussi les disgrâces imprévues. Suffit. Notre roi me fera la grâce de me laisser deux heures en tête à tête avec toi, afin que je puisse te donner quelque souvenir, te faire quelques recommandations en bon vieillard, en bon père. Mais il me paraît encore impossible...

DÉRAME. — Comment! Vous ne m'offensez en rien. Voici ma main. Angela est mon épouse, si elle y consent.

ANGELA. — Mon roi, voici ma main, cette main qui vous donne mon âme, et ma foi éternelle ! (*Ils se pressent la main.*)

TARTAGLIA, *à part.* — Je crève de rage. (*Haut.*) Mais comment, très cher monarque, avez-vous perdu tant de temps pour nous consoler, et comment, après ces deux mille sept cent quarante-huit demoiselles, cette Vénitienne ?...

DÉRAME. — Je vais vous le dire. Voilà cinq ans que j'ai eu en don du mage Durandart deux grands talismans. L'un est cet objet-ci. (*Il montre le plâtre.*) L'autre, je le garde en mon cœur. Ce buste a la vertu de sourire aux mensonges des femmes, mettant à nu le fond de leur cœur... Jusqu'à ce jour Angela est la seule femme sincère qui se soit présentée devant moi : j'ai choisi Angela. (*Angela fait un mouvement d'admiration.*)

PANTALON. — Vê ! En voilà une fameuse !

TARTAGLIA, *en colère.* — Et cette statue a ri de Clarice ! Ma fille est donc une menteuse ! Avec votre permission, je vais l'étrangler.

DÉRAME. — Arrêtez. Clarice aime une autre personne. Je l'ai su. Elle n'était plus digne de moi. Mon Angela, enfant sans tache, je vous aime tant, je suis si content et si confiant en vous que je ne veux plus tolérer auprès de moi une telle tentation de suspecter votre amour et fidélité dans l'avenir. A votre vertu, à votre amour, je sacrifie pour toujours ma foi et mon cœur. (*Il dégaine son cimeterre.*) Pour preuve, je brise cet infernal objet, qui ne me fera plus rechercher en vous de tache ou de vilenie. (*Il brise le plâtre.*) Que chacun apprenne comment se tranchent le soupçon et la jalousie, outrage pour les femmes fidèles, cause parfois de maux et de torts qui sans eux n'existeraient pas. Que la ville soit en

fête! (*A Tartaglia.*) Fidèle ministre, vous allez être content. Bannissez toute inquiétude au sujet de votre fille. Allons nous divertir. Préparez pour aujourd'hui une chasse magnifique. Angela, au temple !

ANGELA. — Je vous suis, mon roi, reconnaissante et confuse. (*Ils sortent.*)

PANTALON. — Parole d'honneur! Je crois rêver. Je vais écrire quatre lignes à mon frère Boldo, à Venise, pour lui faire part de mon exaltation. Bien que la nouvelle doive en figurer sur madame la Gazette (1), je veux nonobstant écrire madame ma lettre, et la mettre à madame la poste... (*Il sort.*)

TARTAGLIA. — Ma fille refusée! Et mon Angela, mon Angela perdue! Ah! je sens la rage, l'envie, l'ambition, l'amour, la jalousie, vrai chancre, là, dans mon ventricule, qui me rongent, qui me dévorent. Un homme de ma qualité ! Il m'est impossible de tenir cachée la révolution que j'ai dans le corps... Il faudra pourtant que je m'y contraigne. C'est bien le moment de me conduire à la chasse pour me divertir. Je maudis ma fille, Pantalon, le roi et ce plâtre infernal ! J'aurai l'œil ouvert, tellement bien ouvert, que je trouverai le moment d'accomplir une des plus retentissantes vengeances qui aient jamais été représentées sur un théâtre. Mes descendants, en l'entendant raconter, en tomberont d'horreur assis par terre ! ! !

(1) Allusion comique à la Gazette de l'abbé Chiari, l'un des deux rivaux de Gozzi.

LA FEMME SERPENT

FARRUSCAD, fils du roi de Tiflis, et la fée CHERESTANI ont, durant quatre années, filé le parfait amour dans une grotte cachée au bord d'une rivière. Deux enfants sont nés de leur union. Mais la belle fée n'a pu s'unir à un mortel qu'à une condition dangereuse pour elle et pour lui. C'est que son époux ne chercherait jamais à savoir qui elle est. L'histoire rappelle celle du Chevalier au cygne et de la princesse de Brabant. Or, un beau jour, la curiosité de FARRUSCAD n'a pu se contenir : il a posé à CHERESTANI la question fatale. Aussitôt le lit de la rivière s'est gonflé. La fée et ses enfants ont disparu. FARRUSCAD s'est trouvé transporté, avec son précepteur PANTALON, dans un affreux désert. C'est le commencement de ses infortunes et de celles de la fée.

ACTE I

SCÈNE IX

Un désert avec un fond de rochers, et des pierres disposées çà et là de façon à pouvoir servir de sièges.

FARRUSCAD, *seul.*

FARRUSCAD. — Oh ! quel tourment !... Comme mon esprit est agité ! Faudra-t-il que je m'éloigne, que je perde mes enfants, mon épouse ? Ah ! Quelle épouse et quels enfants j'abandonne ! Mieux vaut fuir sans y réfléchir. Il se dresse en moi mille doutes, mille angoisses, mille suggestions d'amour. C'est ici que tu as été, ô chère Cherestani, ici je t'ai désobéi, ici tu as disparu avec nos enfants, avec notre séjour de délices et de joie. Ah ! quelles délices ! quelles joies ! Diaboliques illusions ! Mon père, mon royaume, mes sujets perdus, ma douce sœur, ma chère Canzade, il faut vous secou-

rir, il faut abandonner ce désert infernal, ce lieu d'horreur et d'épouvante. (*Il veut partir.*) Mais quelle lassitude, quel sommeil m'envahit soudain et s'empare de moi? Je ne puis partir,... je ne puis m'arrêter,... je voudrais pourtant,... et je ne puis... (*Il s'assied sur un rocher.*) Ce sommeil inattendu,... merveilleux,... a sa raison d'être pour moi. (*Il s'endort.*)

SCÈNE X

FARRUSCAD, CHERESTANI, *suite de demoiselles d'honneur.*

Pendant que FARRUSCAD *dort, le désert va se transformer en un jardin. Le décor de rochers se changera en un magnifique et éblouissant palais. Tout cela s'accomplira au son d'une symphonie suave, qui se terminera sonore et agitée. Au bruit,* FARRUSCAD *se réveillera étonné.*

FARRUSCAD, *regardant autour de lui.* — Comment! Où suis-je ! Quel doux accords !... (*Il aperçoit le palais, et se lève vivement.*) Ah! c'est là le palais de mon épouse bien-aimée. O doux songe!... Si vraiment tu es un songe, ne finis jamais ! (*Il court vers le palais, duquel sortira* CHERESTANI *richement vêtue, et dans toute sa majesté. Elle sera suivie de ses demoiselles d'honneur.* FARRUSCAD *les suit avec ravissement.*) Cherestani !... Cherestani !...

CHERESTANI, *triste et digne.* — Cruel ! Tu voulais partir, et oublier ton épouse !

FARRUSCAD. — Ah ! sache... que mes ministres...

CHERESTANI. — Oui, ils se sont insinués traitreusement jusqu'à mon amour à l'aide de machinations monstrueuses, que mon pouvoir a rendues vaines.

FARRUSCAD. — Mais sache... que mon père...

CHERESTANI. — Oui, ton père est mort de douleur d'avoir perdu son fils.

FARRUSCAD. — Mon royaume...

CHERESTANI. — Il est mis à feu et à sang. Ta sœur est en péril. Ah ! Farruscad, tu m'aimas, je t'aimais. Je sais combien je t'aime, je sais combien grande est ma douleur, moi qui suis cause de tant de ruines. Mais le ciel et mon destin cruel l'ordonnent ainsi. Je suis réduite à paraître tyrannique par excès d'amour. Je suis condamnée à me faire soupçonner de n'être qu'une hideuse sorcière, sous mon apparente beauté, quand c'est l'amour seul, et le plus ardent amour, qui m'attache à toi ! (*Elle pleure.*)

FARRUSCAD. — Ne pleure point, par pitié ! Si tu m'aimes tant, pourquoi m'as-tu abandonné ?

CHERESTANI. — Parce que tu m'as désobéi, parce que tu veux savoir qui je suis.

FARRUSCAD. — De ton amour si grand, je ne puis donc pas obtenir en grâce de savoir qui tu es ? De qui tu es fille ? D'où tu viens et de quel pays ? Dis-le-moi.

CHERESTANI. — Barbare ! Je ne puis pas te le dire. Comme ta curiosité m'afflige ! Ton amour pour moi n'est pas suffisamment aveugle. Je sais que tu me suspectes, que tu te laisses continuellement aller à des soupçons contre moi, parce que tu ne sais point qui je suis, d'où je viens, de qui je suis née. Mon amour en est offensé. Cruel ! La curiosité qui te tyrannise ne sera demain que trop satisfaite, câr ma sentence, celle que m'a dictée mon excès d'amour pour Farruscad, s'accomplit demain. Je sais que tu n'as pas la patience nécessaire pour attendre la naissance du prochain jour. Aussi Cherestani, ton épouse, périra-t-elle. Le soleil qui va se lever sera rouge de sang. Le ciel sera sombre, le sol tremblera. Farruscad n'y trouvera plus asile : il saura qui je suis. Alors, pris de repentir, il pleurera le malheur de son épouse, mais inutilement. Tout le malheur sera pour moi. (*Elle pleure.*)

FARRUSCAD. — Non, trésor chéri, ne pleure pas... Ah ! ministres, vous l'avez vue, cette beauté qui pleure, et vous excusez mon amour. Cherestani, quel destin,... quel décret,... quelle étoile,... dis-moi, m'a condamné,... te condamne?... O malheureux ! Parle-moi encore, par pitié.

CHERESTANI. — Je ne puis plus en dire davantage. Par excès d'amour, je cause ton tourment et ma propre angoisse. Farruscad, je t'en prie, demain, jour terrible pour moi, supporte sans rien dire ce que tu verras. N'aie point le désir de connaître la raison de ce que tu vois. Ne la demande jamais. Crois-le, toute chose s'accomplira avec raison. Mais avant tout, quoi que tu voies, que jamais ne sorte de ta bouche, à l'adresse de ton épouse, une malédiction. Hélas ! je sais que je te demande l'impossible. (*Elle pleure.*)

FARRUSCAD, *agité.* — Que de mystères, que de frayeurs tu suscites en moi ! Je n'y vois plus... Je suis un désespéré.

CHERESTANI, *lui saisissant la main d'un geste passionné.* — Réponds-moi : demain supporteras-tu sans plainte tout ce qui arrivera?

FARRUSCAD. — Je souffrirai tout, même au prix de ma vie.

CHERESTANI. — Oh ! non, tu me trompes ! Je sais que tu ne le supporteras pas. Dis-moi,... dis-moi,... quoi qu'il arrive, es-tu décidé à ne jamais me maudire ?

FARRUSCAD. — Je me plongerai d'abord un fer dans ce sein.

CHERESTANI, *avec élan.* — Jure-le !... (*Avec agitation.*) Ah ! non, ne le jure pas, Farruscad ! Tu seras parjure. Ton serment doit m'être fatal.

FARRUSCAD. — Aux puissances les plus sacrées du ciel, je le jure !

CHERESTANI, *se séparant de lui avec une extrême*

agitation. — Barbare !... O Dieu!... Fatal serment, je devais pourtant t'arracher à ses lèvres !... La sentence a suivi son cours, ainsi que le cruel destin. Farruscad, tout mon être dépend de ta constance, de ton courage ! Je suis déjà perdue, car ton amour n'arrive pas à me venger. (*Lui saisissant de nouveau la main.*) Époux bien-aimé, je dois te quitter !

FARRUSCAD. — Non!... Pourquoi, ingrate ?... Hélas! ne m'abandonne pas! Mes enfants, dis-moi où ils sont ?

CHERESTANI. — Demain tu verras tes enfants, n'en doute pas. Ah! puisses-tu être aveugle et ne pas les voir.

FARRUSCAD. — Aveugle!... Comment cela ?... O Dieu!

SCÈNE XI

LES MEMES, FARZANA, *fée, suivie de demoiselles d'honneur.*

FARZANA. — Cherestani...

CHERESTANI. — Oui, mon père est mort. C'est là l'origine de tous mes malheurs. Pauvre père !... (*Elle pleure.*)

FARZANA. — Déjà votre nom retentit sur le rivage. Le peuple en foule appelle : « Cherestani ! Cherestani ! » Il vous veut pour sa reine. Le royaume et le trône sont prêts pour vous. Vos sujets attristés réclament Cherestani. Ne tardez plus !

CHERESTANI. — Farruscad, je te laisse. Tu as entendu en partie qui je suis, mais tu ne sais pas tout. Ignoré du monde est mon royaume, mais il est plusieurs fois grand comme ton royaume de Tiflis. Va, repose-toi, si tu le peux, jusqu'à demain, et puis aie de la constance et du courage ! Tes angoisses ne sont point plus fortes que les malheurs de ton épouse. (*Elle entre dans le palais avec les demoiselles et Farzana.*)

FARRUSCAD, *la suivant.* — Je viens,... je viens,... je veux mourir avec toi !... Ne me fuis pas ! (*Au moment*

où il va pénétrer dans le palais, on entend la foudre, le tonnerre, un tremblement de terre. Le palais et le jardin disparaissent, faisant place au désert du commencement et à une profonde obscurité. FARRUSCAD, *désespéré, tend les bras vers elle.*) Malheureux! Quel tourment! Quelle souffrance est la mienne! Hélas! ô ministres!... Mon Dieu! Cherestani est reine, et elle est fille d'un homme mortel! Écoutez des choses merveilleuses, écoutez! (*Il entre.*)

Les épreuves annoncées par CHERESTANI se réalisent, et les catastrophes se succèdent sous les yeux de FARRUSCAD, qui, fidèle à sa promesse, les suit d'un œil impassible. Mais, quand il a vu ses deux enfants précipités dans une fournaise, ses ministres devenus des traîtres, sa capitale Tiflis assiégée, brûlée et affamée par le géant Morgone, alors sa douleur et sa colère font explosion, et l'imprécation redoutée sort de sa bouche.

FARRUSCAD. — Que me reste-t-il à souffrir, femme scélérate? Maudit soit l'instant où je te vis! Je te maudis, infernale et infâme magicienne!... je te maudis, oui!... Mais c'est pour ma douleur un déchaînement inutile que de te maudire! (Acte II, scène XI.)

C'est alors qu'apparaît CHERESTANI.

ACTE II

SCÈNE XII

Une salle du palais de Tiflis. Éclairs, tonnerre, tremblement de terre.

CHERESTANI, FARRUSCAD, CANZADE, *sa sœur*, TOGRUL, BADUR, *ses ministres.*

CHERESTANI, *apparaissant irritée.* — Impie!... Dieu! qu'as-tu fait?... Je suis perdue. (*Elle pleure.*)

. . . . . .

FARRUSCAD, *impétueusement.* — Rends-moi mon père, rends-moi mon royaume, rends-moi mes fils, magicienne scélérate ! Répare les dommages qu'ont subis mes sujets ! Tes artifices, cruelle, m'ont tout enlevé et m'enlèveront avant peu la vie.

CHERESTANI. — Parjure !... Ingrat !... Mon amour étant trahi, une seule épreuve restait encore à subir, puis tout était rempli : tu étais heureux. Sache, cruel... O Dieu, donne-moi assez de force pour le faire se repentir... Donne-moi quelques instants encore : qu'après m'être tue jusqu'à ce jour, je puisse déclarer mon innocence, mon mémorable amour, que je ne sois pas encore privée de la parole ! Alors, à mon destin, me maudissant moi-même, je céderai. (*Elle pleure.*)

FARRUSCAD. — Toujours les mêmes mystères ! Que veux-tu dire, méchante ?

CHERESTANI. — Sache, parjure, que je naquis d'un homme mortel et d'une fée immortelle. J'étais née pour être immortelle, fée moi aussi. L'Eldorado est mon heureux royaume, inconnu aux humains. Je n'étais point contente d'être fée, et cette loi m'était à charge, qui nous change souvent pour un temps en animaux, immortels comme nous, sujets à une dure existence au milieu des mortels... Je t'aimai... Fatal moment ! Je te pris pour époux. J'eus le désir d'être mortelle comme toi, de partager ton sort, d'être unie à toi, de mourir avec toi pour te suivre encore par delà la mort. Je demandai cette grâce au roi, notre souverain, qui en avait le pouvoir. Irrité, il m'accorda ce que je lui demandais, mais à une dure condition. « Va, me dit-il, tu seras mortelle, si pendant huit ans et un jour ton époux ne te maudit point. Mais je te condamne à accomplir, le dernier jour, des crimes atroces en apparence qui

mettront Farruscad dans l'obligation de te maudire. Si tu es maudite, tu sera aussitôt couverte d'horribles écailles et ton corps deviendra un monstrueux serpent. Tu resteras sous cette forme pendant deux siècles! » Barbare,... méchant,... tu m'as maudite! Je sens que ma transformation est proche. Nous ne nous reverrons plus. (*Elle pleure.*)

FARRUSCAD. — Atroces apparences ? J'ai perdu mon royaume. Je suis près de mourir. Tu m'as enlevé tout secours. Cruelle! sont-ce là des apparences ?

CHERESTANI. — Ne crains rien pour ton royaume, ni pour ta vie! J'ai eu soin de tout, je te l'ai dit, et en vain.

CHERESTANI explique à FARRUSCAD ce qu'elle a fait pour lui. Elle lui dévoile la traîtrise d'un ministre, lui annonce la délivrance de Tiflis, et lui apprend que l'épreuve du feu, sans atteindre ses deux enfants, les a simplement rendus mortels. Ils sont près de lui : ils sont sous ses yeux.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, BEDREDINO *et* REZIA, *enfants de* FARRUSCAD *et de* CHERESTANI, *conduits par deux soldats.*

FARRUSCAD, *avec transport.* — Mes enfants ! mes enfants !... Ah! que le reste de la prophétie ne se réalise pas ! Cherestani, mon épouse !... Quel malheur ce serait pour moi !

. . . . . .

CHERESTANI, *avec une agitation extrême.* — Voici que je me sens... O ciel... barbare! Je sens un froid glacial courir à travers mes os... O Dieu... Je change... Oh! quel effroi ! quelle horreur ! quelle souffrance !... Farruscad, je te laisse. Tu pourrais encore me délivrer aujourd'hui. Je ne l'espère pas, hélas ! Il te faudrait trop de force... Non, n'expose point ta vie pour moi. Elle m'est chère, même loin de moi. Je puis encore faire quel-

ques prodiges. Accepte les derniers gages de mon amour. O Dieu!... mes enfants, cachez-vous ! Ah ! ne soyez pas témoins de la misère de votre mère,... fuyez ! J'ai honte que vous la contempliez. (*A Farruscad.*) Toi seul, cruel, regarde-la ! Tu as voulu faire de ton épouse un serpent, — la voilà serpent, sois satisfait ! (*Elle se transforme, des pieds à la tête, en un long et affreux serpent, et tombe étendue à terre.*)

BEDREDINO. — Ma mère! Ma mère!

REZIA. — Où est ma mère ?

FARRUSCAD. — Arrête! Ah! Dieu!... Pardon,... chère épouse ? (*Il court, espérant l'embrasser.*)

CHERESTANI. — Je ne suis plus à toi. Fuis loin de moi, parjure ! (*Elle disparaît dans les profondeurs d théâtre.*)

CANZIADE. — Mon frère !

BEDREDINO. — Mon père !

REZIA. — Mon cher père !

FARRUSCAD. — Éloignez-vous de moi ! Que personne n'approche d'un désespéré ! Terre, qui caches dans ton sein mon épouse bien-aimée, reçois Farruscad parjure et impie ! (*Il sort comme un homme en délire.*)

CANZADE, *prenant les enfants par la main.* — Vizir, et vous mes enfants, suivons ce pauvre père! (*Ils sortent.*)

Tout n'est point fini cependant. CHERESTANI, pour ses adieux, a ravitaillé Tiflis, qui résiste victorieusement à l'assaut du roi Morgone, et lui inflige une sanglante défaite que TRUFFALDIN, déguisé en crieur des rues, vient débiter en ces termes au public :

ACTE III

SCÈNE V

TRUFFALDIN. — Nouvelle, curieuse et authentique relation, qui vous décrit et vous raconte le grand et

sanglant combat survenu le... du mois de... sous les murs de l'heureuse ville de Tiflis ! Écoutez comment le terrible géant Morgone donna l'assaut avec deux millions de Maures à la ville de Tiflis ! Écoutez comment, bravement et valeureusement, la cité et la forteresse, avec quatre cents soldats seulement, se défendit, et le grand carnage qu'on fit de ces chiens de barbares ! Écoutez en quel épouvantable danger se trouvaient la cité et la forteresse ! Écoutez comment, subitement et prodigieusement, par une permission du Ciel, se souleva le fleuve nommé Cur..., inondant tout le camp de ces chiens de barbares ! Écoutez le terrible carnage qui les a tous noyés, avec le nombre des personnes qui sont restées mortes ! Qui aimerait lire l'authentique et sensationnelle relation n'a qu'à dépenser un misérable sou... Nouvelle et sensationnelle relation,... etc.

La fée FARZANA, protectrice de FARRUSCAD, lui indique une série de nouvelles épreuves qui, s'il les subit victorieusement, amèneront la délivrance de la pauvre CHERESTANI. FARRUSCAD affronte tour à tour un taureau furieux et un géant monstrueux qu'il terrasse. L'épreuve finale consiste à soulever la pierre d'un tombeau et à baiser sur la bouche l'être qui y est renfermé. FARRUSCAD s'avance et recule d'horreur en voyant un serpent se dresser devant lui, la gueule ouverte, agitant sa langue. Après plusieurs mouvements d'hésitation, se faisant violence à lui-même, il s'approche, et, dans un effort suprême, embrasse le serpent. La scène s'obscurcit, les éclairs brillent, le tonnerre gronde, la terre tremble. Le tombeau se change en un char triomphal, sur lequel apparaît CHERESTANI splendidement vêtue. Le ciel se rassérène. Les deux époux se retrouvent et tombent dans les bras l'un de l'autre.

TURANDOT

TURANDOT, fille d'ALTOUM-KHAN, empereur de la Chine et héritière de son trône, a tout le sexe masculin en horreur. Elle a arraché à son père, vieillard bon, mais affaibli par l'âge, un édit cruel obligeant tout prétendant à sa main à deviner trois énigmes. S'il les devine, il deviendra le successeur d'ALTOUM et l'époux de TURANDOT. S'il échoue, il aura la tête tranchée. Nul n'a jusqu'ici deviné les énigmes proposées. Les têtes des prétendants malheureux se dressent sur des piques aux portes de Pékin. Le prince tartare CALAF, exilé et inconnu, voit le portrait de la princesse, et se sent pris pour elle d'un ardent amour. Pour la posséder, il affrontera la redoutable épreuve.

Dans la grande salle du divan, en compagnie de ses ministres PANTALON et TARTAGLIA, ALTOUM se lamente sur la cruauté de sa fille, sur le triste sort qui attend le nouveau prétendant, et sur son propre serment dont il n'ose se délier.

ACTE II

SCÈNE II

La grande salle du Divan, avec deux grandes portes, l'une en face de l'autre. L'une est censée donner accès au sérail de la princesse TURANDOT, *l'autre conduit aux appartements de l'empereur son père.*

Au son d'une marche, entrent les gardes équipés à la chinoise. Suivent les huit Docteurs, puis PANTALON, TARTAGLIA, *et enfin l'empereur* ALTOUM. *Tous sont vêtus à la chinoise.* ALTOUM *est un vieillard vénérable, vêtu, lui aussi, à la chinoise. A son entrée, tous se jettent la face contre terre.* ALTOUM *monte, puis s'assoit sur son trône, placé du côté par où il est entré.* PANTALON *et* TARTAGLIA

se mettent l'un à droite, l'autre à gauche du trône. Les Docteurs prennent place sur leurs sièges. La marche cesse.

ALTOUM. — Jusques à quand, mes fidèles, dois-je souffrir une telle angoisse ? A peine les derniers devoirs ont-ils été rendus aux restes d'un malheureux prince (et je fonds moi-même en larmes devant ces restes), un nouvel objet se présente qui fait naître en mon sein de nouvelles angoisses. Fille barbare, née pour mon tourment ! Que me sert de maudire le moment où j'ai fait au terrible Confucius le serment d'exécuter mon édit ? Je ne puis pas être parjure. Ma fille ne se dépouille point de sa cruauté. Les amants insensés et obstinés ne lui font jamais défaut, et je ne trouve personne pour me conseiller en une telle infortune.

PANTALON. — Chère Majesté, je ne saurais quel conseil vous donner. Dans nos pays, on ne jure point d'exécuter des édits de cette sorte. On ne fait pas de pareils édits. Il n'y a pas d'exemple que les princes deviennent amoureux d'un portrait au point de perdre la tête pour l'original, et il n'y a pas de femme qui haïsse les hommes comme la princesse Turandot, votre fille. Fi donc ! On n'a pas l'idée chez nous de cette sorte de créature, même en songe. Avant que mes malheurs me fissent abandonner mon pays, et que ma fortune m'élevât sans mérite à l'honneur d'être secrétaire de Votre Majesté, je n'avais pas d'autre connaissance de la *China*, sinon que c'était une poudre très bonne pour la fièvre tierce, et je suis toujours comme un homme abasourdi d'avoir trouvé ici de pareilles coutumes, de pareils serments, de pareils hommes et de pareilles femmes. Si je racontais cette histoire à Venise, on me dirait : « Allez, sier hâbleur, sier blagueur, sier conteur de sornettes ! Allez raconter ces histoires aux petits

enfants ! » On me rirait au nez, et on m'en ferait autant par derrière !

ALTOUM. — Tartaglia, êtes-vous allé voir le nouveau, le malheureux téméraire ?

TARTAGLIA. — Oui, Majesté. Il est ici, dans les chambres du palais réservées aux princes étrangers. Je suis resté stupéfait de sa belle allure, de sa douce physionomie, de la noblesse de son langage. J'en suis ravi, et mon cœur saigne de voir s'en aller à la boucherie, comme un bouc, un prince si beau, si bon, si jeune !... (*Il pleure.*)

ALTOUM. — O malheur inexprimable ! A-t-on déjà exécuté les sacrifices qui doivent décider le Ciel à fournir au malheureux les lumières nécessaires pour pénétrer, pour résoudre les obscures énigmes de ma barbare fille ? Ah ! je l'espère en vain !

PANTALON. — Vous pouvez être sûr, Majesté, qu'il n'a point manqué de sacrifices. Cent bœufs ont été sacrifiés au Ciel, cent chevaux au Soleil et cent porcs à la Lune. (*A part.*) Je ne sais vraiment ce qu'on peut espérer de cette généreuse boucherie impériale.

TARTAGLIA, *à part.* — Il aurait mieux valu sacrifier cette brute de princesse. Ce serait la fin de tous les malheurs.

ALTOUM. — Qu'on amène ici le prince ! (*Un garde sort.*) Qu'on essaie de le détourner de cette épreuve. Et vous, sages docteurs du divan, ministres fidèles, assistez-moi, au cas où la douleur m'enlèverait la parole.

PANTALON. — Nous en avons déjà tant fait d'expériences que cela suffit, Majesté. Nous nous égosillerons dans le vide, et puis il ira se faire égorger comme un dindon...

TARTAGLIA. — Écoute, Pantalon ! J'ai reconnu en lui

du talent et de la subtilité : je ne suis pas sans espoir.

PANTALON. — Quoi! Qu'il explique les devinettes de cette chienne? Oh! son affaire est réglée !

SCÈNE III

LES MÊMES, CALAF, *accompagné d'un garde.*

CALAF *s'agenouillera en portant une main à son front.*

ALTOUM. — Lève-toi, imprudent jeune homme. (CALAF *se lève, et, après s'être incliné, se tient debout dans une attitude pleine de noblesse au milieu du Divan, entre les deux trônes, faisant face à l'auditoire.* ALTOUM *continue à part, après avoir contemplé fixement* CALAF). Quelle belle physionomie ! Quelle compassion il éveille en moi ! Dis-moi, malheureux, d'où es-tu ? De quel prince es-tu fils ?

CALAF, *un peu surpris, puis s'inclinant dignement.* — Seigneur, par grâce, que mon nom reste ignoré !

ALTOUM. — Et comment oses-tu, sans me révéler ta naissance, prétendre à la main de ma fille ?

CALAF, *avec grandeur.* — Je suis prince. Si le Ciel veut que je meure, qu'avant le moment fatal soient connus mon nom, ma naissance, mon état. On saura alors que je n'aurais pas la témérité d'aspirer à un nœud si haut sans avoir du sang royal dans les veines. (*S'inclinant.*) C'est une grâce quant à présent que mon nom reste caché.

ALTOUM, *à part.* — Quelle noblesse de langage ! Ah ! quelle compassion il fait naître en moi ! (*Haut.*) Mais si tu perces les obscures énigmes et si tu n'es pas d'une digne naissance. comment la loi pourra-t-elle....

CALAF, *l'interrompant hardiment.* — Pour les premiers seuls la loi est écrite, seigneur... Oh ! le Ciel le

veuille !... Alors, si je ne suis pas de race noble, que ma tête expie mon crime sous la hache et que ces membres, restés sans sépulture, servent de pâture aux animaux sauvages, aux chiens, aux corneilles. J'ai déjà à Pékin quelqu'un qui me connaît, et qui peut vous dire qui je suis. (*S'inclinant.*) C'est une grâce quant à présent que mon nom soit caché : je le demande comme une faveur à votre clémence.

ALTOUM. — Cette grâce, je te l'accorde. Je ne pourrais rien refuser à cette voix, rien à ta beauté. Puisses-tu de même faire à ton tour une grâce à un empereur qui te le demande du haut de son trône ! Renonce, ah ! renonce à l'épreuve à laquelle tu t'exposes ! Une telle sympathie pour toi m'anime, que je t'offre tout ce que j'ai de pouvoir. Sois l'associé de mon règne, et quand je fermerai les yeux, attends de mon cœur tous les bienfaits possibles. Ne consens pas à ce que je sois tyran par force. Je suis, par mon imprudence, l'opprobre de tous mes sujets. Ame audacieuse, si la pitié ne peut rien sur toi, ne m'oblige pas à pleurer sur ton cadavre ! Ne fais pas que s'accroisse ma haine envers ma fille, ma haine envers moi-même d'avoir engendré une fille perverse, orgueilleuse, cruelle, vaine, obstinée, cause de toutes mes angoisses et de ma mort ! (*Il pleure.*)

CALAF. — Sire, calmez-vous. Le Ciel connaît la pitié que je ressens. D'un père tel que vous, votre fille enfant n'a pas reçu l'exemple d'être tyran. Votre seule faute, si faute il y a, c'est votre tendre affection envers une fille unique, c'est d'avoir mis au monde une beauté si puissante qu'elle met les hommes hors d'eux-mêmes. Je vous remercie de vos généreux sentiments. Je m'associerais mal à votre trône. Ou le Ciel veut me rendre heureux en me donnant la possession de Turandot que j'aime, ou il veut que cette misérable vie, poids insupportable

sans Turandot, prenne fin. Je prétends à la mort, ou à Turandot comme épouse.

PANTALON. — Mais, chère Altesse, ma chère vie, vous avez déjà dû voir sur la porte de la ville toutes ces têtes de morts sur des piques. Je ne vous dis rien de plus. Je ne sais quel goût vous pouvez avoir à venir vous faire égorger, comme un chevreau, tranquillement, pour nous faire pleurer comme des désespérés, *tutti quanti*. Sachez que la princesse va vous faire un mélange de trois énigmes que ne devinerait pas l'astrologue Cingarello !... Nous qui sommes depuis si longtemps chargés, avec ces excellents seigneurs du Divan, de décider qui devine bien et qui devine mal, pour faire exécuter la loi, nous praticiens, qui avons pâli sur les livres, nous sommes pris de court quand il s'agit de pénétrer la subtilité des énigmes de cette princesse cruelle, parce qu'il n'y a rien à y comprendre : ventre de fer, boyaux d'ouate, et ainsi de suite. Elles sont nouvellement taillées, les maudites. Et si la princesse ne les remettait, proposées, expliquées et scellées sur tant de papiers à ces très excellents docteurs, elle ne saurait peut-être pas elle-même où elle avait la tête. Allez en paix, cher fils ! Vous êtes là, pareil à une fleur : vous me faites pitié. Tenez-vous-en au bien que je vous veux, car si vous vous obstinez, je fais plus de cas d'une rave plantée par un jardinier bossu, que de votre tête !

CALAF. — Vieillard, en vain tu te fatigues, en vain tu raisonnes. Je prétends à la mort, ou à Turandot pour épouse.

TARTAGLIA. — Turandot, Turandot ! Mais quelle diable d'obstination, mon cher fils ! Écoute bien. Ici on ne joue pas aux devinettes pour l'enjeu d'un café à la brioche ou d'un demi-chocolat à la vanille. Comprends, comprends une fois. Il y va de ta tête. Je n'use pas

d'autres arguments pour t'engager à te désister. Celui-ci en est un grand. La tête, il y va de la tête ! La tête ! Sa Majesté te prie. Elle a fait sacrifier cent chevaux au Soleil, cent bœufs au Ciel, cent porcs à la Lune, cent vaches aux Étoiles en ta faveur, et toi, ingrat, tu veux résister pour lui causer du chagrin ! S'il n'y avait pas d'autres femmes au monde que la princesse Turandot, ta résolution serait encore une grande bêtise. Excuse-moi, mon cher prince ! En conscience, c'est l'amour qui me fait parler avec cette liberté. As-tu bien compris ce que c'est que perdre la tête ? Cela me paraît impossible.

CALAF. — Tu en as trop dit. Toute ta peine est inutile. Je prétends à la mort, ou à Turandot comme épouse.

ALTOUM. — Cruel, sois satisfait ! (*Aux gardes.*) Que la princesse entre au Divan pour l'épreuve, qu'elle se repaisse d'une victime nouvelle ! (*Un garde sort.*)

CALAF, *à part, avec ferveur.* — Divinités éternelles, donnez-moi la clairvoyance ! Que la vue de cette femme ne me paralyse pas ! Je vous confesse que mon esprit vacille, et que je ressens un tremblement dans mon sein, dans mon cœur, sur mes lèvres. (*A l'assemblée.*) Divan sacré, sages docteurs, qui jugerez de ma vie d'après mes réponses, excusez une telle hardiesse ! Ayez de la clémence pour un homme aveuglé d'amour, qui ne sait où il est, ce qu'il vaut, et qui s'abandonne, entraîné par une force aveugle, à son destin !

SCÈNE IV

On entendra le son d'une marche entremêlé de tambourins. TRUFFALDIN *entrera, son cimeterre sur l'épaule ; ses eunuques le suivront. Derrière eux viendra une suite d'esclaves, avec des tambourins, et en jouant. Ensuite*

viendront deux esclaves voilées, l'une richement et majestueusement vêtue à la tartare, qui sera ADELMA, *l'autre convenablement vêtue à la chinoise, qui sera* ZELIMA. *Celle-ci portera un petit plateau avec des feuillets cachetés.* TRUFFALDIN *et les eunuques, pendant le défilé, se jetteront la face contre terre en passant devant* ALTOUM, *puis se relèveront. Les esclaves s'agenouilleront en portant la main au front.* TURANDOT *entrera voilée, richement vêtue à la chinoise, s'avançant l'air sévère et hautain. Les Docteurs et les ministres se prosterneront la face contre terre.* TURANDOT *portera une main à son front, et fera une inclinaison profonde devant son père, puis gravira son trône, et s'assoira.* ZELIMA *se placera à côté d'elle, à sa gauche,* ADELMA *à sa droite.* CALAF, *qui se sera agenouillé à l'apparition de* TURANDOT, *se dressera debout et restera en contemplation devant elle. Tous reviendront à leur place.* TRUFFALDIN, *après avoir exécuté quelques cérémonies facétieuses de sa façon, prendra le plateau de* ZELIMA *avec les feuillets cachetés, il les remettra aux Docteurs, et se retirera après d'autres cérémonies et révérences chinoises. Durant toutes ces solennités muettes, on jouera la marche. Au départ de* TRUFFALDIN, *la grande salle du Divan restera dans le silence.*

SCÈNE V

ALTOUM, TURANDOT, CALAF, ZELIMA, ADELMA, PANTALON, TARTAGLIA, *docteurs et gardes.*

TURANDOT, *d'un ton hautain.* — Quel est l'audacieux qui se flatte encore de pénétrer mes subtiles énigmes après une si longue expérience, et qui désire perdre misérablement la vie ?

ALTOUM. — Ma fille, c'est celui-ci ! (*Il montre Calaf, qui restera comme ébloui, debout, au milieu du Divan.*) Et il mériterait bien que tu le choisisses pour ton époux, et que tu finisses de l'exposer à la grande épreuve, qui

déchire le cœur affligé de celui qui t'a donné la vie.

TURANDOT, *bas à Zelima après avoir regardé quelques instants Calaf.* — Zelima, o ciel ! Aucun objet, crois-le, ne s'est présenté au Divan qui éveillât compassion dans mon sein. Celui-ci me fait pitié.

ZELIMA. — Imposez-lui trois énigmes faciles, et cessez désormais d'être cruelle !

TURANDOT, *gravement et à voix basse.* — Que dis-tu? Ma gloire ! Audacieuse, aurais-tu la témérité ?...

ADELMA, *à part, après avoir observé attentivement Calaf.* — O ciel ! Qu'aperçois-je ? N'est-ce pas cet homme que j'ai vu autrefois vil esclave à ma cour de Carazani, quand vivait Cheicobad, mon père ? Il est donc prince ! Ah ! mon cœur me le disait bien, ce cœur qui lui appartient.

TURANDOT. — Prince, renoncez à votre entreprise fatale. Le Ciel sait bien que les discours qui m'accusent de cruauté sont mensongers. L'aversion profonde que j'ai pour votre sexe fait que je me défends, comme je sais, comme je peux, afin de vivre éloignée des hommes que j'abhorre. Pourquoi, de cette liberté dont chacun devrait pouvoir disposer, ne puis-je pas disposer moi-même ? Qui vous pousse à faire que je sois cruelle contre ma volonté? Si les prières ont de la valeur, je m'humilie à vous prier. Renoncez, prince, à l'épreuve ! Ne tentez jamais de l'emporter sur moi! Le Ciel m'a octroyé pénétration et talent. Je tomberais morte, si en plein Divan j'avais la honte publique d'être vaincue en subtilité. Allez, épargnez-moi de vous proposer des énigmes. Il est encore temps. Sans cela, vous pleurerez en vain votre sentence de mort.

CALAF. — Si belle voix, si belle démarche, si rare esprit, intelligence sans égale dans une femme ! Ah ! quelle erreur peut commettre l'homme qui risque sa vie

pour la posséder ? Turandot se vante d'une subtilité tellement rare, et elle ne s'aperçoit pas que plus ses mérites sont grands, plus elle a d'aversion à appartenir à un homme, plus l'homme doit s'enflammer pour elle ! Cruelle Turandot, que n'existe-t-il mille vies dans ce corps ! J'aurais le courage de les exposer mille fois au gibet pour vous !

ZELIMA, *bas à Turandot.* — Ah ! des énigmes faciles, par pitié ! Il est digne de vous.

ADELMA, *à part.* — Quelle douceur ! Ah ! s'il pouvait être à moi ! Pourquoi n'ai-je pas su que cet homme était prince, avant que la fortune fît de moi une esclave d'humble condition ? Comme l'amour m'enflamme, maintenant que je sais qu'il est d'une haute naissance ! Ah ! quel courage ne faiblit devant l'amour !... (*Bas à Turandot.*) Songez à votre renommée, Turandot.

TURANDOT, *perplexe, à elle-même.* — Et lui seul aura le pouvoir d'éveiller la compassion dans mon cœur ? (*Résolument.*) Non, je dois me dominer. (*A Calaf, avec vivacité.*) Téméraire, prépare-toi pour l'épreuve !

ALTOUM. — Prince, persistes-tu encore ?

CALAF. — Seigneur, je l'ai déjà dit. Je prétends à la mort ou à Turandot pour épouse.

ALTOUM. — Que le décret fatal soit donc lu publiquement ! Qu'il l'écoute, et qu'il tremble ! (PANTALON *prendra le livre de la loi, le baisera, le mettra sur sa poitrine, puis sur son front, et le présentera ensuite à* TARTAGLIA, *lequel, après s'être jeté le front contre terre, le recevra et lira ensuite à haute voix.*)

TARTAGLIA, *lisant.* — « Tout prince pourra prétendre à Turandot comme épouse. Mais il résoudra d'abord trois énigmes proposées par la princesse dans le Divan, au milieu des docteurs. S'il les devine, il l'aura pour femme. S'il n'en est pas capable, il sera condamné à

mourir de la main du bourreau, qui lui tranchera la tête. Altoum-Khan promet et jure au terrible Confucius d'exécuter ce décret. (*La lecture terminée*, TARTAGLIA *baisera le livre, le posera contre sa poitrine, puis contre son front, et le remettra à* PANTALON, *lequel, après l'avoir reçu la face contre terre, se relèvera et le présentera à* ALTOUM. *Celui-ci, levant une main, la posera sur lui.*)

ALTOUM, *avec un soupir.* — O loi ! ô mon tourment ! Je promets et jure au terrible Confucius de l'exécuter. (PANTALON *appuiera de nouveau le livre sur sa poitrine. Le Divan gardera le plus grand silence.* TURANDOT *se lèvera.*)

TURANDOT, *d'un ton solennel.* — « Dis-moi, étran-« ger : quelle est la créature appartenant à toute cité, « à toute citadelle, à toute terre, existant partout, tou-« jours en paix au milieu des vainqueurs et des vaincus « de la guerre ? Familière à tous est sa figure qui sourit « à tout homme ici-bas. Vouloir l'égaler serait le comble « de la folie. Tu l'as devant toi, et tu ne sauras deviner « qui elle est. » (*Elle s'assied.*)

CALAF, *après avoir regardé le ciel dans l'attitude de la réflexion, porte la main à son front en s'inclinant vers Turandot.* — Heureux suis-je, que de plus obscures énigmes vous ne m'ayez pas imposé la solution ! Princesse, qui ne devinerait que cette créature appartenant à toute cité, à toute citadelle, à toute terre, qui se tient auprès de tous, et est toujours en paix au milieu des vaincus et des victorieux, visible à tous, ne souffrant point d'égales, et que j'ai présente devant moi (par votre grâce), c'est le Soleil.

PANTALON, *joyeusement.* — Tartaglia, il a frappé au but !

TARTAGLIA. — En plein milieu !

TOUS LES DOCTEURS *ouvrent le premier pli cacheté, et en chœur.* — Parfaitement ! c'est le Soleil, c'est le Soleil, c'est le Soleil.

ALTOUM. — Mon fils, je te recommande au Ciel pour les autres énigmes.

ZELIMA, *à part.* — Secourez-le, ô dieux !

ADELMA, *avec agitation, à part.* — O Ciel ! Mets-y obstacle ! Fais qu'il ne soit pas l'époux de Turandot ! Je me sens mourir !

TURANDOT, *irritée, à part.* — Que cet homme soit vainqueur ! Qu'il surpasse mon intelligence ! Il n'en saurait être ainsi. (*Haut.*) Insensé, écoute-moi ! Explique le sens de mes paroles. (*Elle se lève et poursuit d'un ton solennel.*) « L'arbre où se perd la vie de tout mortel, « arbre toujours jeune et toujours verdoyant dans sa « vieillesse illimitée, l'arbre aux feuilles blanches et « claires d'un côté, mais d'une blancheur périssable, « aux feuilles sombres de l'autre côté : étranger, dis, en « courtoisie, cet arbre, quel est-il ? »

CALAF, *après s'être recueilli un instant, et incliné comme la première fois.* — Ne vous irritez pas, altière dame, que je résolve vos énigmes. Cette plante très vieille et très jeune dans laquelle se perd la vie des mortels, dont les feuilles sont blanches à l'endroit et noires à l'envers, c'est l'année, avec ses jours et ses nuits.

PANTALON, *gaiement.* — Tartaglia, ça y est !

TARTAGLIA. — Oui, en conscience ! Et en plein milieu, en plein milieu !

TOUS LES DOCTEURS, *en chœur, après avoir ouvert le second pli cacheté.* — Parfaitement ! c'est l'année ! C'est l'année ! C'est l'année !

ALTOUM, *joyeux.* — Quelle allégresse ! O dieux ! qu'il aille jusqu'au bout !

ZELIMA, *à part.* — Celui-ci sera-t-il le dernier ?

ADELMA, *furieuse, à voix basse.* — Hélas ! je le perds. (*Bas à Turandot.*) Madame, vous perdez en un instant toute votre réputation dans le Divan. Cet homme est plus fort que vous ?

TURANDOT, *dédaigneusement à voix basse.* — Tais-toi ! Il faudra auparavant que le monde s'écroule, et que le genre humain entier périsse ! (*Haut.*) Sache, audacieux, insensé, que je t'exècre d'autant plus que tu espères davantage me surpasser ! Éloigne-toi du Divan ! Fuis la dernière énigme ! Sauve ta tête !

CALAF. — Votre haine seule, princesse adorée, m'est pénible. Que ma tête soit tranchée, si elle n'est pas digne de votre pitié !

ALTOUM. — Renonce, ô mon fils, et toi, ma fille, renonce à proposer de nouvelles énigmes. Que celui-là soit ton époux, qui le mérite entièrement !

TURANDOT, *en colère.* — Mon époux ! Que je renonce ! Il faut que la loi s'exécute !

CALAF. — Seigneur, ne vous désolez pas ! Je prétends à la mort, ou à Turandot comme épouse.

TURANDOT, *au comble de la colère.* — Ton épouse sera la mort ! Tu vas le voir. (*Elle se lève et poursuit d'un ton solennel*) : « Dis-moi quel est l'animal « terrible, à la fois quadrupède et oiseau, bienveillant « et compatissant envers qui l'aime, redoutable pour « ses ennemis, qui a fait trembler le monde, et qui vit « encore superbe et triomphant. Ses hanches robustes « reposent fermement sur la mer mouvante. Sa poi- « trine et ses griffes terribles couvrent une surface « immense ! Les ailes de ce nouveau phénix prodiguent, « sans jamais se fatiguer, leur ombre heureuse, et « sur terre et sur mer. » (*Ayant énoncé l'énigme,* TURANDOT, *furieuse, déchire son voile pour sur-*

prendre Calaf.) Regarde-moi en face, et ne tremble pas! Si tu le peux, dis quelle est cette bête, ou cours à la mort.

CALAF, *émerveillé.* — O beauté! O splendeur! (*Il reste en suspens les mains sur les yeux.*)

ALTOUM, *agité.* — Hélas! il se perd! Mon fils, ne t'épouvante pas! Reprends tes esprits!

ZELIMA, *à part, désolée.* — Je me sens faiblir.

ADELMA, *à part.* — Étranger, tu m'appartiens. L'amour me guidera pour te dérober.

PANTALON, *dans tous ses états.* — Courage! Courage, mon fils! Ah! si je pouvais l'aider! Je tremble de tous mes membres qu'il ne se perde.

TARTAGLIA. — Si je n'avais le respect de ma dignité, j'irais prendre le flacon de vinaigre à la cuisine.

TURANDOT. — Malheureux! Tu es mort. De ton sort, il faut t'en prendre à toi-même.

CALAF, *revenant à lui.* — Turandot, c'est votre beauté qui m'a frappé soudainement, et confondu. Je ne suis pas vaincu. (*Se tournant vers l'auditoire.*) Toi, quadrupède ailé, terreur de l'univers, toi qui triomphes et sur terre et sur mer, toi dont les immenses ailes projettent une ombre agréable et heureuse sur l'élément liquide et sur la terre, sur tes illustres fils et sur tes chers sujets, nouveau phénix, animal privilégié, en vérité, c'est toi, de l'Adriatique le lion terrible et juste.

PANTALON, *radieux.* — Oh! béni sois-tu! Je ne puis plus me tenir! (*Il court l'embrasser.*)

TARTAGLIA, *à Altoum.* — Majesté! consolez-vous!

LES DOCTEURS *ouvrent le troisième pli cacheté, et tous en chœur.* — C'est le Lion de l'Adriatique! C'est vrai! C'est vrai! (*On entend de joyeuses acclamations du peuple, et un grand bruit d'instruments.* TURANDOT *tombe évanouie sur son trône.* ZELIMA *et* ADELMA *l'assistent.*)

ZELIMA. — Résignez-vous, princesse ! Il est vainqueur.

ADELMA, *à part.* — Ah ! mon amour perdu !... Mais non ! tu ne saurais être perdu ! (ALTOUM *descend du trône, assisté de* PANTALON *et de* TARTAGLIA. *Les Docteurs se retirent en file au fond du théâtre.*)

ALTOUM. — Cesse, ma fille, de me tyranniser avec tes extravagances ! Prince aimé, viens sur mon sein ! (*Il embrasse* CALAF.) TURANDOT, *revenue à elle, descend furieuse de son trône.*)

TURANDOT, *obsédée.* — Arrêtez ! Que cet homme n'espère point être mon époux ! Je prétends encore proposer trois nouvelles énigmes un autre jour. Trop peu de temps m'a été donné pour l'épreuve. Je n'ai pu réfléchir autant que je devais. Arrêtez.

ALTOUM, *l'interrompant.* — Indiscrète ! cruelle ! Il n'est plus temps. Tu ne me trouveras plus aussi docile. La dure loi est d'ores et déjà exécutée, et je remets ma sentence à mes ministres.

PANTALON. — Pardonnez ! Il n'est pas besoin d'autres devinettes, ni d'autres têtes à trancher à la façon des pastèques frites... Ce garçon a deviné. La loi est exécutée, et nous allons être de noce. (*A Tartaglia.*) Qu'en dites-vous, chancelier ?

TARTAGLIA. — Tout à fait réussi ! Il n'est pas besoin d'interprétations. Que disent les très excellents seigneurs docteurs ?

TOUS LES DOCTEURS. — C'est parfait ! C'est parfait ! L'énigme est résolue !

ALTOUM. — Donc, qu'on aille au temple ! Que cet inconnu se fasse reconnaître, et les prêtres...

TURANDOT, *désespérée.* — Ah ! mon père, par pitié, suspendez...

ALTOUM, *irrité.* — Pas de suspension ! J'ai décidé.

TURANDOT, *se précipitant à genoux.* — Père, par votre amour, par cette vie qui vous est chère, qu'un nouveau jour soit encore accordé pour une nouvelle épreuve ! Je ne pourrais supporter une telle honte. Je mourrai avant de m'assujettir à cet homme superbe, avant d'être sa femme. Ah ! ce mot seul, être l'épouse d'un homme, cette seule pensée, appartenir à un homme, me terrasse et me tue. (*Elle pleure.*)

ALTOUM, *en colère.* — Obstinée, fanatique, cruelle, je ne t'écoute plus ! Holà, ministres, allez !

CALAF. — Lève-toi, de mon cœur ô belle souveraine ! Seigneur, ah ! par pitié, suspendez vos ordres ! Je ne serai pas heureux si elle me hait et me déteste. Mon amour ne pourrait souffrir d'être cause de son tourment. Qu'est-ce que l'affection pour moi, si ma flamme n'est digne que de haine ? Barbare, si je n'amollis pas ton âme cruelle, sois heureuse et satisfaite : je ne serai pas ton époux. Ah ! si tu voyais ce cœur déchiré, je suis certain que tu en aurais pitié. Tu es avide de ma mort ? Seigneur, accordez-lui une nouvelle épreuve ! J'ai pour la vie un profond mépris.

ALTOUM. — Non, j'ai décidé que non. Qu'on aille au temple ! Plus de nouvelle épreuve... inconsidérée !

TURANDOT, *impétueuse.* — Qu'on aille au temple ! Mais sur l'autel expirera votre fille.

CALAF. — Expirera ! Mon seigneur,... princesse, accordez-moi tous deux une faveur. Le jour prochain, ici, dans le Divan, je proposerai, moi, une énigme à cet esprit indompié ; ce sera celle-ci : « De qui est fils, quel « nom porte le prince, réduit à mendier son pain, à « porter des fardeaux pour un vil salaire, afin de gagner « sa vie, qui, arrivé au comble de la félicité, est encore « plus malheureux qu'il n'a jamais été ? » Demain, ici, dans le Divan, âme cruelle, devinez le nom de son père,

et le nom de ce malheureux lui-même. Si cela ne vous est pas possible, tirez d'angoisse un malheureux, ne me refusez pas cette main bien-aimée ! Que votre cœur s'amollisse ! Si vous devinez, que soit rassasiée, par ma mort et par mon sang, cette âme fière et indomptable !

TURANDOT. — Etranger, j'accepte le pacte et m'en contente.

ZELIMA, *à part.* — Nouveau péril encore !

ADELMA, *à part.* — Nouvelle espérance !

ALTOUM. — Je ne suis pas content, moi. Je n'accorde rien. Qu'on exécute la loi !

CALAF, *s'agenouillant.* — Grand seigneur, si j'ai quelque mérite, si la pitié règne en vous, contentez votre fille et me contentez moi-même ! Il ne tiendra pas à moi qu'elle soit satisfaite, que son cœur puisse s'épancher librement ! Si elle a de la pénétration, qu'elle explique dans le Divan ce que j'ai proposé !

TURANDOT, *à part.* — Je ne me possède plus de colère ! Il ose me tourner en dérision !

ALTOUM. — Imprudent ! Que demandes-tu ? Tu ne sais pas quel caractère est celui de cette femme... Eh bien ! je vous accorde cette dernière épreuve. Qu'elle soit dispensée d'être ton épouse, si elle peut révéler ces deux noms ! Mais je n'accorde plus de nouveaux sacrifices. Si elle les devine, tu partiras sain et sauf. Qu'Altoum n'ait plus à déplorer les misères des autres ! (*Bas à Calaf.*) Suis-moi ! Imprudent, que viens-tu de faire ? (*On entend de nouveau le son d'une marche.* ALTOUM *avec ses gardes, les Docteurs,* PANTALON *et* TARTAGLIA *sortiront gravement par la grande porte qui a servi d'entrée.* TURANDOT, ADELMA, ZELIMA, TRUFFALDIN, *les eunuques et les esclaves jouant du tambourin sortiront par l'autre grande porte.*)

TURANDOT, partagée entre deux sentiments contraires, le trouble où l'a jetée la vue du prince CALAF, et la colère de se voir humiliée publiquement, l'est également entre deux influences : celle de l'esclave ADELMA, compatriote de CALAF, amoureuse de lui et par suite rivale de sa maîtresse, et celle de ZELIMA, autre esclave, soucieuse avant tout de lui plaire. Les trois femmes, obéissant chacune à un mobile différent, vont mettre tout en œuvre pour découvrir le nom du prince et celui de son père, et éviter ainsi à TURANDOT une union qu'elle a en horreur. L'arrestation et l'emprisonnement de BARACH, l'hôte de CALAF, puis de TIMOUR, père du jeune prince, qui le cherche, déguisé en mendiant, les promesses et les menaces n'ont abouti à rien. Soudain, dans un moment de désespoir, CALAF, se parlant à lui-même, s'écrie : « O malheureux Calaf !... Timour... mon père... » ADELMA présente, recueille précieusement cet aveu, et, croyant travailler pour elle-même, le porte triomphalement à sa maîtresse.

ACTE V

Le théâtre représentera le Divan, comme à l'acte second Au fond, il y aura un autel avec une divinité chinoise et deux prêtres. Par derrière, un grand voile. Au lever du rideau, ALTOUM *sera sur son trône, les Docteurs seront à leur poste,* PANTALON *et* TARTAGLIA *aux côtés d'*ALTOUM. *Les gardes disposés comme à l'acte second.*

SCÈNE I

ALTOUM, PANTALON, TARTAGLIA, *docteurs, gardes, puis* CALAF.

CALAF *entre, l'air agité, regardant autour de lui avec défiance. Arrivé au milieu de la scène, il s'incline devant Altoum, puis, à part.* — Eh quoi ! J'ai parcouru heureusement tout le chemin, ayant toujours devant moi l'image de la mort, et personne ne m'a touché ! Ou

Adelma m'a trompé, ou Turandot connaît les noms auxquels est suspendu l'ordre de ma mort, et je perds tout mon bonheur. Mieux valait la mort, si mon doute cruel doit se confirmer. (*Il reste pensif.*)

ALTOUM. — Mon fils, je m'en aperçois bien, tu es agité. Je veux te voir le visage serein : tu ne dois plus rien craindre. Je tiens dans mon sein des secrets de joie et de paix. Ma fille est ton épouse. Trois démarches m'ont été faites par elle. Elle m'a adressé d'instantes prières, me suppliant de la dispenser de se présenter au Divan, comme de se marier. Vois si tu dois te rassurer, et l'attendre avec fermeté.

PANTALON. — Certainement, Altesse. J'ai été deux fois en personne recevoir les ordres de la princesse aux portes du Sérail. Je me suis habillé en hâte, et j'ai couru. Il faisait un petit air froid, tellement que j'en ai encore la barbe toute tremblante. Mais, rien. Je confesse que j'ai éprouvé un grand soulagement à la voir désespérée, et à penser au plaisir que nous allons avoir.

TARTAGLIA. — J'y suis allé à treize heures. Il commençait à peine à faire jour. Elle m'a tenu une demi-heure à me supplier. Moitié froid, moitié colère, je crois lui avoir dit des sottises. (*A part.*) Je l'aurais fouettée !

ALTOUM. — Vois comme elle tarde ! J'ai déjà expédié des ordres catégoriques : je veux qu'elle vienne au Divan. Si elle refuse, ai-je dit, qu'on l'amène ici de vive force. J'ai une raison grave de lui témoigner mon courroux. La voilà ! Je la vois attristée d'avoir à comparaître. Elle est couverte de cette rougeur que j'ai voulu en vain lui épargner. Mon fils, réjouis-toi !

CALAF. — Seigneur, excusez. Je vous rends grâces. Je suis assailli de soupçons cruels, je crains d'être cause qu'elle souffre violence et affront. Je voudrais plutôt... Ah ! je ne puis pas le dire. Si elle n'est point à

moi, comment pourrais-je vivre ? Avec le temps, je veux, par ma tendresse affectueuse, faire qu'elle oublie sa haine. Ce cœur sera tout entier à mon épouse. Je voudrai ce qu'elle voudra. Qui voudra de moi grâces et faveurs n'aura pas besoin de chercher d'adulateurs, d'inique parasite, de femme étrangère usant de son pouvoir sur moi. De ma compagne seule j'attendrai les sollicitations des faveurs que j'aurai à accorder. Je serai à jamais fidèle et constant dans son amour. Jamais je ne lui donnerai de soupçons. Elle ne tardera peut-être pas à m'adorer, j'attends à bref délai son repentir de l'aversion qu'elle m'a témoignée.

ALTOUM. — Holà ! mes ministres, qu'on ne tarde plus ! Que ce Divan soit un temple où elle découvrira, en entrant, que je sais vouloir quand j'ai parlé. Qu'on permette l'entrée au peuple tout entier ! Il est temps que cette ingrate fille paie de quelque déplaisir toutes les angoisses que son père a souffertes. Que chacun se réjouisse ! Les noces suivront. L'autel sera prêt. (*Le voile du fond s'ouvre, laissant voir l'autel avec les prêtres chinois.*)

PANTALON. — Chancelier, elle vient. Elle vient. Il me semble qu'elle pleure.

TARTAGLIA. — L'accompagnement est mélancolique, pour sûr. Voilà un noviciat qui ressemble un peu à un enterrement.

SCÈNE II

LES MÊMES, TURANDOT, ADELMA, ZELIMA, TRUFFALDIN, *eunuques, esclaves.*

Au son d'une marche lugubre, entre TURANDOT, *précédée de son entourage habituel. Toute sa suite aura un aspect funèbre. Le cérémonial s'accomplit comme au second acte.* TURANDOT, *montée sur son trône, fera un signe de*

surprise en voyant l'autel et les prêtres. Chacun sera à sa place habituelle. CALAF *sera debout au centre de la scène.*

TURANDOT. — Ces signes de deuil, inconnu, cette tristesse que montrent mes serviteurs, je sais que tout cela te réjouit le cœur. J'aperçois l'autel préparé pour mes noces, et je m'en afflige. Tous les artifices que j'ai pu imaginer, sache que j'en ai usé pour me venger de la honte que tu m'as fait éprouver hier. Mais enfin, il faut que je cède à mon destin.

CALAF. — Ma princesse, je voudrais pouvoir vous révéler l'intérieur de mon âme, combien ma joie est rendue amère par votre déplaisir. De grâce, ne vous attristez pas de rendre heureux un homme qui vous adore, et qu'un nœud si doux consacre un amour réciproque ! Je vous demande pardon, si celui qui aime doit demander pardon d'aimer.

ALTOUM. — Elle ne mérite pas, mon fils, ce langage soumis. Il est temps qu'elle s'humilie enfin. Que le son oyeux des instruments s'élève, et que l'union s'accomplisse !

TURANDOT. — Non, le moment n'est pas encore venu. Je ne puis avoir de meilleure vengeance que d'entretenir ton cœur dans la confiance, le calme et la joie, pour le plonger brusquement du plaisir dans l'angoisse. (*Elle se lève.*) Que chacun m'écoute ! Calaf, fils de Timour, sors du Divan ! Ces deux noms me sont révélés. Cherche une autre épouse, apprends ce que Turandot est capable de pénétrer, malheureux, et tremble !

CALAF, *atterré et affligé.* — O infortuné que je suis !... O Dieu !

ALTOUM, *surpris.* — Dieux, que viens-je d'entendre ?

PANTALON. — *Sang de donna Checa !* Elle s'est moquée de nous à notre barbe !...

TARTAGLIA. — *Oh! Bergingugino!* Voilà qui me surpasse !

CALAF, *désespéré*. — J'ai tout perdu. Qui viendra à mon aide ? Ah! personne ne peut m'aider. J'ai été mon propre meurtrier, et je perds mon amour par excès d'amour. Je pouvais me tromper dans les énigmes, hier. Maintenant, cette tête serait tranchée, et mon âme ne ressentirait plus, au contact de mes membres, une souffrance pire que la mort. Et toi, compatissant Altoum, pourquoi n'avoir pas laissé la loi produire son effet, cette loi qui me condamnait à mourir si ces deux noms étaient découverts par ta fille ? Maintenant, elle n'en serait que plus joyeuse ! (*Il pleure.*)

ALTOUM. — Calaf, le chagrin tue la vieillesse... Cet événement dépasse mes forces.

TURANDOT, *bas à Zelima*. — Zelima, le malheureux me fait pitié. Je ne peux plus défendre mon cœur contre lui.

ZELIMA, *bas*. — De grâce, cédez enfin ! J'entends le peuple qui murmure.

ADELMA, *à part*. — Voici le moment suprême, ou de vie, ou de mort.

CALAF, *délirant*. — Il me semble qu'un songe... Mon cœur, ne chancelle pas ! (*Furieux.*) Femme tyrannique, dis-moi, ne pas voir mourir celui qui t'adore cause sans doute ton tourment? Je veux que tu triomphes même sur ma vie. (*Il s'approche, furibond, du trône de Turandot.*) Le voici à tes pieds, victime infortunée, ce Calaf que tu connais, et que tu détestes, qui lui-même déteste le ciel, la terre, le destin, et qui, désespéré, hors de lui, expire sous tes yeux ! (*Il tire un poignard et veut se frapper.* TURANDOT *se précipite de son trône, et (l'arrête.*)

TURANDOT, *avec tendresse*. — Calaf, que fais-tu ?

ALTOUM. — Que vois-je ?

CALAF, *surpris.* — Tu arrêtes, Turandot, cette mort que tu désires ! Tu es capable d'un acte de pitié. Ah ! tu veux, barbare, que je vive sans toi, que je reste en vie, endurant mille angoisses et mille tourments ! Ne sois point aussi cruelle ! Permets que je sorte d'une telle misère, et si tu es capable de quelque pitié, je sais que Timour, mon père, est à Pékin, privé de son royaume, persécuté, en haillons, mendiant. En vain j'ai cherché à soulager ce malheureux. Aie compassion de lui, et laisse-moi, que je m'échappe de ce monde ! (*Il veut se tuer.* TURANDOT *l'arrête.*)

TURANDOT. — Non, Calaf. Tu dois vivre pour moi. Tu m'as vaincue, sache-le !... Zelima, cours aux prisonniers, console le vieillard affligé et son fidèle ministre, console ta mère !

ZELIMA. — Avec quel plaisir ! (*Elle sort.*)

ADELMA, *à part, avec passion.* — Il est temps de mourir. Plus d'espérance pour moi !

TURANDOT. — Sache-le, je n'ai été victorieuse que par l'effet de ton délire. Tu as révélé à Adelma, mon esclave, dans je ne sais quel moment d'exaltation, cette nuit, les deux noms proposés, et je les ai appris. Que le monde entier sache que je ne suis pas capable d'une injustice ! Qu'il sache encore que ta beauté et ta dignité ont fini par s'imposer à moi, et par adoucir mon cœur ! Vis et sois fier : Turandot est ton épouse.

ADELMA, *à part, douloureusement.* — O comble de souffrance !

CALAF, *jetant à terre son poignard.* — Tu es à moi ! Laisse-moi vivre, ô excès de joie !

ALTOUM, *descendant de son trône.* — Ma fille, ma chère fille, je te pardonne toute la peine que tu m'as faite. Tu répares en ce moment toutes tes offenses envers ton père.

PANTALON. — Mariage ! Mariage ! Seigneurs Docteurs, levez la séance !

TARTAGLIA. — Retirez-vous dans l'autre partie du Divan !

ADELMA, *furieuse, se porte en avant.* — Oui, vis, cruel, et vis heureux avec mon ennemie ! Toi, princesse, sache que je te hais, que toutes mes machinations ont eu pour but de me rendre l'épouse de cet homme que j'adorais déjà, il y a cinq ans, dans ma propre cour !... Je tentai cette nuit, en feignant de seconder tes projets, de fuir avec lui, et je te dépeignis à lui comme criminelle. Tout fut vain. De ses lèvres sortirent par hasard les deux noms. En te les révélant, j'espérais que tu le chasserais, et que je pourrais encore le décider à fuir avec moi, et faire qu'il soit à moi. Il t'aime trop, pour mon tourment. Tout a été vain, tout espoir est perdu. Un seul chemin me reste ouvert, et je dois en user. Je suis née de sang royal, et j'ai honte d'avoir vécu jusqu'à ce jour sous la chaîne déshonorante de la servitude. J'aborrhe en toi une créature cruelle. Tu m'as enlevé père, frères, mère, sœur, royaume, et pour finir tu m'enlèves mon amant. Qu'Adelma échappe à tant d'infortunes ! Enlève-moi ce qui reste de ma race, et que mon sang lave l'ignominie soufferte jusqu'à ce jour ! (*Elle ramasse le poignard de Calaf, et fièrement.*) C'est là le fer que tu as détourné du sein de ton époux, afin que, moi, je pusse m'en frapper ! Que le peuple voie si je sais m'affranchir de l'esclavage ! (*Elle fait le geste de se frapper.* CALAF *la retient.*)

CALAF. — Arrête, Adelma.

ADELMA. — Laisse-moi, tyran ! (*D'une voix plaintive.*) Laisse-moi, ingrat !... Je veux mourir ! (*Elle essaie de se frapper.* CALAF *lui ôte des mains le poignard.*)

CALAF. — Non, certes ! Je reconnais en toi la cause

de tout mon bonheur. Utile fut ta trahison. Elle m'a conduit à un tel désespoir que j'ai pu attendrir celle qui me haïssait et qui maintenant me rend heureux. Excuse un amour dont tu ne pourrais triompher ! Ne m'appelle pas ingrat ! Je jure aux dieux que si je pouvais aimer une autre femme, cette main serait à toi.

ADELMA, *éclatant en sanglots.* — Non. Je me suis rendue indigne d'une telle main !

TURANDOT. — Adelma, quelle fureur t'a donc saisie ?

ADELMA. — Que mes infortunes te soient révélées ! Sache que tu m'enlèves aussi un amant, en qui seul j'espérais. Par lui je suis traîtresse, et c'est lui qui m'ôte le moyen de te punir. Au moins laisse-moi disposer de ma liberté ! Permets que je fuie, vagabonde, loin de Pékin ! Ne me soumets pas au dernier des supplices, celui de voir Calaf aux bras de Turandot ! Je te rappelle qu'un cœur jaloux, une âme désespérée peut tout, ose tout, et qu'à toute heure tu es en péril, là où se trouve Adelma. (*Elle pleure.*)

ALTOUM, *à part.* — Je te plains, malheureuse princesse !

CALAF. — Adelma, abstiens-toi de tant pleurer. Tu vois que je suis désormais en mesure de te récompenser en quelque chose de ce que j'obtiens, grâce à toi, mon épouse. Altoum, si j'ai quelque pouvoir sur vous, que cette malheureuse princesse obtienne en don sa liberté !

TURANDOT. — Père, je vous le demande, moi aussi ! Je me reconnais un objet trop cruel à supporter pour ses yeux. L'amour, l'entière confiance que j'ai mis en elle, ont été vains. Elle gardait sa haine renfermée. Jamais Turandot ne pourrait être davantage l'amie d'Adelma qu'étant mariée. Mais elle ne le croirait pas. Qu'elle s'en aille libre, et si elle peut obtenir de plus

grandes faveurs, père, à Calaf mon époux et à votre fille accordez-les.

ALTOUM. — En un si heureux jour, je ne mesure point mes grâces. Je veux étendre aussi mes bienfaits sur elle. Ce n'est pas assez de la liberté. Qu'Adelma ait son royaume, et qu'elle choisisse un époux qui règne avec elle, témoignant d'une vraie sagesse, et non d'une audace aveugle et mal fondée !

ADELMA. — Seigneur,... humiliée par les remords,... accablée par l'amour,... des bienfaits je ne connais pas le poids. Peut-être le temps éclairera-t-il mon esprit. Quant à présent, je suis seulement capable de pleurer, et je ne puis réprimer mes larmes.

CALAF. — Mon père, es-tu à Pékin ? Où puis-je te retrouver, t'embrasser, et d'allégresse faire déborder ton cœur ?

TURANDOT. — Ton père est près de moi. Il est heureux en ce moment. Ne m'oblige pas à dévoiler à la face du monde mes machinations extravagantes ! J'ai honte de moi-même. Bientôt tu sauras tout.

ALTOUM. — Timour est près de toi ! Calaf, réjouis-toi. Cet empire est déjà le tien. Que Timour soit heureux ! Libre est son royaume. Sache que le cruel sultan de Carizmo, odieux pour ses tyrannies, a été tué par ses sujets. Un de tes fidèles ministres garde pour toi le sceptre, et envoie secrètement aux monarques ton signalement et celui de ton père, appelant à régner l'un ou l'autre de vous, s'il est vivant. Lis, sur ce papier, la fin de ses infortunes ! (*Il lui tend un papier.*)

CALAF, *après avoir regardé le papier.* — O dieux célestes, se peut-il ? Turandot,... seigneur... Mais pourquoi me tourné-je dans mes transports vers des mortels ? Que mes transports aillent vers vous, ô dieux. Je lève les mains vers vous, je vous bénis, et je vous

demande des infortunes plus grandes encore que celles que j'ai souffertes, à vous, à vous, qui contre toute prévision humaine, changez toute chose, je demande humble pardon de mes plaintes, et si parfois la douleur a fait désespérer cette vie mortelle de l'intervention d'une main toute-puissante, je vous demande pardon, et je déplore mon erreur. (*Tous les assistants seront émus et pleureront.*)

TURANDOT. — Que rien n'assombrisse plus mes noces. (*Dans une attitude réfléchie.*) Calaf, pour l'amour de moi, risque sa vie. Un ministre fidèle ne regarde pas à la mort pour rendre son souverain heureux. Un autre ministre, qui pourrait être roi, réserve le trône pour son monarque. Je vois un pauvre vieillard affronter la mort pour sauver son fils, tandis qu'une femme, que j'ai traitée en amie plutôt qu'en esclave, me trahit. Ciel, de la haine obstinée que j'ai éprouvée jusqu'ici pour le sexe masculin, de toutes mes cruautés, je te demande pardon ! (*S'avançant.*) Que la noble assemblée des hommes ici présents sache que je les aime tous ! Qu'à mon repentir on fasse la grâce d'un geste de pardon !

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 1
Aperçu bibliographique..... 24

GOLDONI

Le Cavalier et la Dame ou *Les Sigisbées*..... 27
Le Véritable Ami..... 74
Le Café..... 92
Les Disputes des Gens de Chioggia..... 115
Le Retour de la Villégiature..... 133
La Maîtresse d'Hôtel..... 139

GOZZI

Le Roi Cerf..... 193
La Femme Serpent..... 212
Turandot..... 222

IMPRIMERIE CRÉTÉ, CORBEIL. — Novembre 1919.

BIND

PQ
4695
F5
1919

Goldoni, Carlo
La comédie à Venise

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY